

JULIÁN CARRÓN

L'ÉCLAT DES YEUX

QU'EST-CE QUI
NOUS ARRACHE
AU NÉANT ?

JULIÁN CARRÓN

L'ÉCLAT DES YEUX

QU'EST-CE QUI NOUS ARRACHE
AU NÉANT ?

Traduit de l'italien par Chiara Bignamini-Verhoeven et Isabelle Rey

© 2020 Fraternità di Comunione e Liberazione

INTRODUCTION

« Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? »¹ Quelle puissance ont ces paroles du Psaume aujourd'hui, maintenant que nous avons pris conscience de façon plus lucide de notre néant, de notre fragilité et de notre impuissance, à cause d'un virus qui a mis en difficulté le monde entier ! En effet, combien d'entre nous ont dû surprendre en eux, quand la peur les tenaillait ou que l'absence de sens prenait le dessus, le désir que quelqu'un prenne soin d'eux intégralement et les arrache à la menace du néant qui planait !

« Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? » Telle est la question qui aurait dû guider les exercices spirituels annuels de la Fraternité de Communion et Libération, le geste le plus important de la vie de cette Fraternité. Si l'urgence sanitaire a imposé d'y renoncer (ces exercices auraient dû se dérouler en avril dernier, en plein confinement), elle n'a pas pour autant éliminé la question, qui revêt au contraire un poids encore plus remarquable à la lumière des événements récents. L'interrogation, envoyée à l'avance à tous ceux qui auraient dû participer pour les aider à être attentifs à leur expérience et à la maturation de leur contribution personnelle, a été perçue à la fois comme pertinente face à l'expérience de la vie (susitant une gratitude immédiate) et comme un grand geste d'amitié. Cela éclaire

¹ Ps 8, 5.

aussi le sens du mot amitié : on est amis pour s'aider à ne pas avoir peur des questions, même de celles qui engagent et inquiètent, qui blessent et secouent. Nous ne serions pas ensemble par amitié si nous les mettions de côté d'une manière ou de l'autre.

Si nous parlons de « néant », c'est parce que l'existence de l'homme contemporain (c'est-à-dire notre existence personnelle et sociale) paraît marquée par le nihilisme de manière toujours plus claire et évidente, sans éclat particulier, et pourtant non sans effets visibles. Il ne s'agit pas ici d'un courant culturel, mais d'une situation existentielle. C'est cette situation que nous souhaitons observer, ne serait-ce que pour ses caractéristiques essentielles, non par plaisir de l'analyse ou de la description, mais bien avec la passion de l'homme qui désire découvrir une voie permettant à la vie de chacun d'entre nous d'avancer vers son accomplissement, dans les circonstances données, quelles qu'elles soient.

Le texte s'articule en six chapitres et entend esquisser un parcours qui se propose comme une contribution à la recherche et à l'attente de tous, précisément parce qu'il est enraciné dans une expérience et une histoire.

LE NIHILISME COMME SITUATION EXISTENTIELLE

Quelles sont les caractéristiques de ce nihilisme qui, de manière plus ou moins explicite et consciente, s'est insinué dans notre manière de penser et de vivre ?

1. Un soupçon sur la consistance de la réalité et sur la positivité de la vie

D'une part, le nihilisme dont nous parlons se présente comme un soupçon sur la consistance ultime de la réalité : tout finit dans le néant, y compris nous-mêmes. « À partir de la perception vertigineuse de l'apparence éphémère des choses se développe, comme défaillance et négation mensongère, la tentation de penser que les choses sont illusion et néant. »²

De l'autre, et comme conséquence de la première, il se présente comme un soupçon sur la positivité de la vie, sur la possibilité d'un sens et d'une utilité de l'existence, qui se traduit normalement par la perception d'un vide qui menace tout ce que l'on fait, en déterminant un désespoir subtil, même dans des vies trépidantes et pleines de succès, avec des agendas remplis de rendez-vous et de projets d'avenir.

²L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, Marietti 1820, Gênes 1999, p. 13.

Un célèbre film des années quatre-vingts, *L'histoire sans fin*, évoque cette situation de manière suggestive et efficace. Il s'agit du dialogue entre Gmork, le « serviteur du Pouvoir qui se cache derrière le Néant », et Atreyu, le jeune héros appelé à arrêter le Néant. « Les gens ont renoncé à espérer. Et ils oublient leurs propres rêves. C'est ainsi que le Néant se propage », déclare le premier. « Qu'est-ce que le Néant ?! », lui demande le second. « C'est le vide qui nous entoure. C'est le désespoir qui détruit le monde, et j'ai fait en sorte de l'aider [...]. Car il est plus facile de dominer ceux qui ne croient à rien. Et c'est la manière la plus sûre de conquérir le pouvoir. »³

Ces métaphores et ces images expriment quelque chose de l'attitude que nous désignons aujourd'hui par le terme « nihilisme ». Nous pouvons tous le reconnaître : le « néant qui se propage » dans la vie, le « désespoir qui détruit », « le vide qui nous entoure », c'est-à-dire qui devient un phénomène social.

Peut-être le fait d'avoir dû nous arrêter à cause du coronavirus nous a-t-il fait nous demander, comme nous ne le faisons pas depuis longtemps, qui nous sommes, comment et de quoi nous vivons, et nous interroger sur la conscience que nous avons de nous-mêmes et des choses. Comme le dit Tolstoï : « Il suffirait à l'homme actuel de s'arrêter un instant dans son activité et de réfléchir, de comparer les exigences de sa raison et de son cœur avec les conditions de la vie telle qu'elle est, pour s'apercevoir que toute sa vie, toutes ses actions

³ Cf. *L'histoire sans fin* (*Die unendliche Geschichte*, RTF 1984), scénario et mise en scène de Wolfgang Petersen.

sont en contradiction incessante et criante [avec sa conscience], avec sa raison et son cœur ».⁴

Voici comment une jeune lycéenne a pris conscience d'elle-même en s'arrêtant pour réfléchir. Elle m'écrit : « Pendant la première semaine de quarantaine, je crois avoir vécu, comme beaucoup d'autres, des moments de grand découragement. L'idée d'être enfermée à la maison sans voir mes amis ni mon copain, ou de ne pas pouvoir sortir librement, m'a terrorisée. Mais ensuite, j'ai passé une série d'appels qui m'ont fait repartir. J'ai en particulier appelé un ami qui a voulu approfondir davantage quand je lui disais : "Ça va, mais pas trop". En parlant avec lui, je me suis rendu compte que je ne me posais plus de questions depuis longtemps, je laissais tout me glisser dessus, un peu par peur, un peu parce que je ne voulais pas arriver à des réponses dérangeantes. Mais je me rends compte qu'il est stupide de ne pas me poser de questions, si je ne suis pas heureuse ensuite. Ce qui m'angoisse le plus, c'est le silence, parce qu'il m'amène à penser, il me met face à mes interrogations. Pour éviter qu'il ne me submerge, avant de m'endormir, je fais en sorte de me remplir l'esprit de pensées de toute sorte, de façon à ne pas devoir faire les comptes avec moi-même, jusqu'à ce qu'arrive le sommeil. Je m'inquiète de la réponse que peuvent avoir certaines questions, je crains qu'elles ne me forcent à prendre en compte des aspects de moi que je ne veux pas connaître, ou qu'elles ne me fassent prendre une voie ardue. Comme l'a dit mon ami, je préfère vivre dans une bulle faite de sourires, de rires, de moments de découragement et de tristesse, tous ex-

⁴ L. Tolstoï, Zola, Dumas, Guy de Maupassant. *Le « Non-agir »*, Édition Léon Chailley, Paris 1896, p. 83.

trêmement dévitalisés, rendus opaques. Je vis dans un manège d'émotions qui me porte un jour au sommet, et me fait tomber le lendemain dans le découragement le plus sombre : je m'exalte du moment où j'expérimente cette émotion, pour tout remiser ensuite dans le tiroir des "belles expériences". Mais je me rends compte que cela ne me suffit pas, je veux bien plus, je veux quelque chose qui doit nécessairement être grand car, comme le dit Kierkegaard, "rien de fini, pas même le monde entier, ne peut satisfaire l'âme humaine qui éprouve le besoin de l'éternel." ».

Il y a quelques temps, Tracce décrivait le nihilisme dont nous parlons comme « un ennemi subtil, difficile à saisir et à déchiffrer parce qu'il ne se présente pas toujours sous des traits précis [...], mais revêt bien plus souvent les contours impalpables d'un prêt-à-jeter ».⁵ Impalpable, et en même temps très concret, ajouterais-je. Un ami étudiant le décrivait en ces termes : « Le néant est bien plus subtil et rampant que je ne l'imaginai, ce petit néant quotidien qui risque bien souvent de dominer mes journées ».

Pour tenter d'éclairer au mieux le problème (que certains ne voient peut-être même pas, ou s'obstinent à ne pas voir), on peut dire que le soupçon sur le manque de consistance de la réalité, et la défiance envers la possibilité de sens et d'accomplissement de l'existence, se mêlent et se soutiennent réciproquement dans ce nihilisme qui nous concerne tous.

⁵ D. Perillo, Interview de C. Esposito, « Il nichilismo della porta accanto » [Le nihilisme de la porte à côté], *Tracce-Litterae communionis*, n°10, 2019, p. 12-18. *Tracce-Litterae communionis* est le mensuel international du mouvement Communion et Libération.

La forme actuelle du nihilisme peut ainsi se décrire comme un sentiment de vide extérieur (le contexte dans lequel nous vivons, qui se traduit parfois dans la « bulle faite de sourires, de rires, de moments de découragement et de tristesse, tous extrêmement dévitalisés, rendus opaques ») et intérieur (« je me rends compte que cela ne me suffit pas, je veux bien plus ») ; un sentiment de vide qui entraîne un affaiblissement du rapport à la réalité et aux circonstances qui, en fin de compte, semblent toutes insensées, sans paraître mériter un véritable assentiment de notre part. Il y a une sorte de *torpeur* du moi, qui freine l'implication vis-à-vis de ce qui arrive, même lorsqu'on est pris dans le vertige des activités frénétiques : ces activités qui, à l'improviste et pour un certain temps, ont été interrompues par le coronavirus, si bien que, peu ou prou, nous avons tous été « forcés » d'une manière ou d'une autre de nous demander où nous allons, ce que nous voulons faire de notre vie, ce qui peut effectivement la soutenir.

Cette frénésie n'a peut-être pas disparu, même pendant le confinement : pour beaucoup, elle a simplement changé de forme et de modalités ; nous avons découvert, comme le dit Lewis, qu'« il y a une grande force dans le néant ; assez grande pour dévorer les meilleures années de la vie d'un homme, non par la jouissance de péchés délectables, mais par quelques mornes *soubresauts de l'esprit* au sujet d'un je ne sais quoi, par l'assouvissement de curiosités si peu éveillées qu'il n'en est qu'à moitié conscient. »⁶ Je pense aux différentes tentatives mises en œuvre pendant cette période pour ne

⁶ C.S. Lewis, *Tactique du diable*, Empreinte temps présent, Tharaux 2010, p. 61. L'italique est de nous.

pas s'arrêter sur des interrogations trop inquiétantes, en cherchant des satisfactions immédiates à travers un festival de sollicitations.

Torpeur, soubresauts de l'esprit et, comme l'observe Orwell dans son roman prophétique *1984*, *apathie* : « L'idée lui vint que la vraie caractéristique de la vie moderne était, non pas sa cruauté, son insécurité, mais simplement sa terne apathie nue, soumise. »⁷ C'est une « terne apathie » qui ronge l'intimité du moi et creuse une distance, un fossé entre nous et ce qui arrive : « Je n'avais rien que j'aurais pu admirer dans mon entourage et qui aurait pu m'entraîner », écrit Dostoïevski.⁸

Rien ne semble donc en mesure d'engager vraiment le moi. Les relations que nous avons malgré tout, les choses que nous faisons malgré tout, tout nous ennuie, même ce qui nous a enthousiasmés un temps.

Voilà le visage que revêt aujourd'hui le nihilisme : une asthénie, une absence de tension, d'énergie, une perte du goût de vivre. « Il y a plus de richesse, mais il y a moins de force ; il n'existe plus d'idée qui lie les cœurs, tout s'est relâché, tout s'est ramolli, tout est cuit ! Nous sommes tous cuits, tous, tous !... »⁹

2. La perte d'un sens à la hauteur de la vie

Dans une poésie écrite quand il avait à peine dix-sept ans, Cesare Pavese exprime la tristesse profonde face

⁷ Cf. G. Orwell, *1984*, Gallimard, Paris 1950, p. 109.

⁸ F.M. Dostoïevski, *Les carnets du sous-sol*, Actes Sud, Paris 1992, p. 68.

⁹ F.M. Dostoïevski, *L'idiote*, Plon, Paris 1887, p. 704.

à la perte d'un sens proportionnel à l'attente de l'existence humaine : « Marcher dans les rues, solitaire / tourmenté en permanence par la terreur / de voir disparaître sous mes yeux / les créations longtemps désirées ; / sentir s'affadir dans l'âme / l'ardeur, l'espérance... tout... tout / et rester ainsi, sans un amour / [...] / condamné à la tristesse quotidienne ».¹⁰

Il y a quelques mois, une jeune étudiante m'écrivait : « Ces derniers temps, comme jamais auparavant, je me suis rendu compte que je vis des moments de néant, des moments où l'horizon de ma vie se caractérise par la chute du désir et où je disparaissais, vivant à moitié. Le néant en moi parle de manière délicate, il m'incite à m'économiser : économiser mes énergies, parce que seul ce que j'ai à l'esprit en vaut la peine, sans même prendre en considération d'autres propositions ; m'économiser dans les relations, parce qu'il ne vaut pas la peine de partager mes difficultés. Bref, il m'incite à vivre le minimum indispensable, et je me retrouve toujours plus aride et malheureuse. Pendant ces derniers jours de novembre aussi, j'ai l'impression de vivre dans une atmosphère sépulcrale : face aux nombreuses belles occasions, qu'il s'agisse du rapport inattendu avec les étudiants de première année ou du diplôme de mes amis en dernière année, je me trouve souvent enfermée dans mes pensées et mes difficultés. Je m'aperçois donc que je suis à la merci du néant, d'un mal-être que je ne sais pas expliquer ».

Un passage d'une lettre reçue récemment évoque la même expérience : « Étant à la maison sans travail [à

¹⁰ C. Pavese, « A Mario Sturani », Monza-Turin, 13 janvier 1926. Nous traduisons.

cause du confinement imposé par l'urgence sanitaire], j'ai commencé à expérimenter sur ma personne ce qu'est ce néant dont tu parles. Si cette période n'est pas remplie par quelque chose qui dure, elle est vraiment totalement vide et je ne suis rien. »

Mais ce n'est pas tout. Les caractéristiques décrites s'assortissent en effet d'un sentiment d'impuissance à modifier notre attitude (« les contours impalpables d'un prêt-à-jeter », disions-nous), à nous relever, comme si nos efforts, et même certaines stimulations qui nous viennent de l'extérieur, ne suffisaient pas pour nous redresser, pour nous faire changer de regard sur nous-mêmes et sur les choses, pour nous faire percevoir l'épaisseur de la réalité et nous sauver du vide que nous pressentons.

C'est une expérience douloureuse commune à beaucoup de nos contemporains. « Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance. »¹¹ C'est ce qui fait dire au pape François que, aujourd'hui, « la grave menace [...] est la perte du sens de la vie ».¹²

Nous avons besoin de quelque chose qui soit en mesure de réveiller tout notre être, et qui nous rouvre à la provocation de la réalité, des circonstances, afin de

¹¹ M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Flammarion, Paris 2010, p. 13.

¹² François, *Audience générale*, 27 novembre 2019.

pouvoir « vivre toujours intensément le réel. »¹³ Nous constatons qu'il ne suffit pas que les choses arrivent, nous nous trouvons dans la situation de celui qui tente de gravir une pente et qui glisse en bas, revenant au point de départ. Nous retombons dans notre néant. Nous ne voyons pas ce qui peut l'empêcher, et nous ne comprenons pas d'où partir. Nous sommes profondément mal-à-l'aise avec nous-mêmes.

C'est le mal-être identifié chez les jeunes (mais qui s'étend à tous) par le psychanalyste Galimberti : « Les jeunes ne vont pas bien, mais ne comprennent même pas pourquoi ».¹⁴

« Cette phrase de Galimberti, m'écrit un jeune ami, m'a lacéré le cœur, parce qu'elle décrit parfaitement ma vie ces derniers temps. Cela fait maintenant des mois que j'ai en moi une sorte d'insatisfaction et de tristesse dans tout ce que je fais. Je vois cette insatisfaction partout, comme si, derrière le masque des sourires et des mille choses à faire, régnait le néant, une absence de vraie signification, une absence de vraie joie. Comme le sens manque, il ne reste que le devoir, un sens du devoir inutile, qui m'enfoncé encore plus. C'est peut-être précisément ce nihilisme dont tu nous parles souvent. C'est un problème qui concerne mon existence. En effet, c'est comme si la vie maintenant était moins vie. Le premier signe en est que tout ce qui ne se passe pas comme prévu devient un poids qui m'enfoncé. Il suffit d'un rien, une broutille qui ne va pas comme je

¹³ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 160.

¹⁴ U. Galimberti, « A 18 anni via da casa : ci vuole un servizio civile di 12 mesi » [À 18 ans, loin de la maison : il faut un service civil de 12 mois], interview réalisée par S. Lorenzetto, *Corriere della sera*, 15 septembre 2019.

voudrais, et je m'effondre, je me rends, je me laisse aller. Face à la réalité, je suis résigné et triste. Malgré les masques, même en essayant de faire comme si de rien n'était et d'aller de l'avant, je m'aperçois qu'au fond, face à tout ce qui m'arrive et que je vois, je suis triste, sans comprendre pourquoi. Il y a seulement quelques années, c'était le contraire, les difficultés étaient des tremplins, pas des poids ; maintenant, j'essaie de ne pas voir le besoin que j'ai dans le cœur, je fais comme s'il n'était pas là, je fais comme si j'allais bien, plus rien ne m'émerveille. J'ai besoin de quelque chose de grand qui vainque le néant dans lequel je suis tombé. J'ai besoin de comprendre ce qui m'arrive pendant les journées, parce que je ne veux pas rester dans ce néant ».

On se laisse aller, en misant sur des banalités sans prétentions, pour remplir de quelque manière le temps qui passe. « Le néant ne se choisit pas, on s'y abandonne »,¹⁵ car, comme le disait Malraux : « Il n'y a pas d'idéal auquel nous puissions nous sacrifier », pour lequel nous pouvons nous engager vraiment, « car de tous nous connaissons les mensonges, nous qui ne savons point ce qu'est la vérité ».¹⁶

On le voit, le nihilisme actuel n'est plus celui d'avant, qui se dressait héroïquement contre les valeurs ; celui d'aujourd'hui n'a pas d'ambition : il a les traits d'une vie « normale », mais rongée de l'intérieur, car rien ne semble valoir la peine, rien n'attire, rien ne captive vraiment. C'est un nihilisme subi passivement, qui pé-

¹⁵ Cf. C. Fabro, *Libro dell'esistenza e della libertà vagabonda*, Piemme, Casale Monferrato (AL) 2000, p. 28. Nous traduisons.

¹⁶ A. Malraux, *La tentation de l'Occident*, in *Œuvres complètes I*, Gallimard 1989, p. 110-111.

nètre sous la peau et apporte une lassitude du désir, comme un marathonien épuisé un instant après le départ. Augusto Del Noce parlait d'un « nihilisme gai », « sans inquiétude », qui voudrait étouffer l'« *inquietum cor meum* augustinien » dans des jouissances superficielles.¹⁷

3. La liberté face à un défi

Dans ce contexte, notre liberté se trouve face à un choix à faire. Demandons-nous : pouvons-nous nous contenter d'observer avec détachement le spectacle du néant qui avance dans notre vie, comme l'écrit Houellebecq ? « Posté au carrefour de l'espace et du temps / J'observe d'un œil froid l'avancée du néant. »¹⁸

La liberté peut très bien décider de ne pas voir et de fuir (« D'accord, on est à la merci du néant. *Pfft*, quelle importance ! »), se berçant de l'illusion de résoudre le problème tout simplement en détournant le regard. On peut toujours le faire. Edgar Morin, l'un des intellectuels européens vivants les plus connus, observe avec acuité : « J'ai compris qu'une source d'erreur et d'illusions est d'occulter les faits qui nous gênent, de les anesthésier et de les éliminer de notre esprit ».¹⁹

¹⁷ A. Del Noce, *Lettera a Rodolfo Quadrelli*, Inédit, 1984. « Le nihilisme actuel est le nihilisme gai, sans inquiétude (sans doute pourrait-on le définir par la suppression de l'*inquietum cor meum* augustinien) ».

¹⁸ M. Houellebecq, in *Houellebecq*, « Cahier de l'Herne », dirigé par Agathe Novak-Lechevalier, janvier 2017.

¹⁹ E. Morin, *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*, Actes Sud, Paris 2014, p. 14.

Comme si on s'arrachait la dent pour ne plus avoir mal : ne pas voir pour ne pas souffrir. Nous avons tout essayé en ce temps de coronavirus. Si Job avait vécu à notre époque, son ami Sofar, pour le consoler des malheurs subis, aurait pu lui dire : « Dans les moments de confinement, il faut se distraire ! Le meilleur antalgique, c'est le plaisir ! ».

Mais est-ce vrai ? Peut-on vraiment atteindre l'objectif que Del Noce attribue au nihilisme gai, à savoir supprimer l'inquiétude du cœur ou, comme le dit Morin, éliminer de notre esprit la progression du néant ? Que chacun regarde son expérience et réponde. Peut-on vraiment résoudre ainsi le problème, simplement en détournant le regard ?

Certains, comme Andrea Momoitio, ont la sincérité de confesser l'impraticabilité de cette voie : « Tu vis une journée pénible ? Ne t'inquiète pas, je t'envoie l'une de ces blagues stupides qui circulent en continu sur WhatsApp, même si je ne les trouve pas drôles du tout, même s'il me semble être une personne cynique qui essaie d'arracher un sourire aux autres alors que tout ce que je voudrais faire est de regarder Hospital Central [une série télévisée]. Je tourne des vidéos avec ma collègue Andrea Liba, je pense à des images gif stupides à poster sur Instagram, puis je m'effondre parce que je ne crois à rien. J'ai besoin de savoir que mon monde est là, mais ce n'est pas le cas. [...] Je n'ai plus rien à dire, si ce n'est que je suis désespérée, que j'ai du mal à comprendre toute cette joie ambiante et tout cet optimisme, toutes ces demandes de Zoom, tous ces petits messages, tous ces applaudissements et toutes ces bêtises. [...] Il ne me reste qu'à apprendre à vivre avec cette rage. Cette rage qui m'envahit et dont je ne

sais qui inculper ». ²⁰ De manière tout aussi sincère, Sol Aguirre confesse avoir élaboré une recette dont elle reconnaît elle-même l'inconsistance : « Et me voilà qui raconte des bêtises [...] pour voir si, par hasard, l'une d'entre elles suscitera un sourire sur un visage assombri. Le rire, encore une fois, comme antidote à une réalité trop noire. L'éclat de rire, souvent si méprisé, est toujours mon remède ». ²¹

Le fait est que nous voulons vivre intensément et que, comme l'écrit Simone Weil, « personne n'est satisfait longtemps de vivre purement et simplement. [...] On veut vivre pour quelque chose ». ²² C'est encore Dostoïevski qui nous met en garde : « On peut avoir des idées erronées, mais le cœur ne saurait se tromper, et l'erreur ne peut vous rendre malhonnête, c'est-à-dire vous faire agir contre votre conviction ». ²³

Si le cœur ne saurait se tromper, qu'est-ce que cela implique ?

On peut décider de ne pas prendre notre mal-être en considération, en refoulant ce problème du néant qui ronge nos journées. Mais la douleur reste, et c'est bien là la surprise. Vraiment ! L'inquiétude du cœur peut être recouverte, pas supprimée ; l'insatisfaction peut être dissimulée, pas éliminée. En nous vibre quelque chose qu'on ne peut faire taire en fin de compte. Malgré les masques que nous portons et notre tentative de faire comme si de rien n'était, en essayant d'aller

²⁰ A. Momoitio, *Público*, 10 avril 2020.

²¹ S. Aguirre, *El Español*, 3 avril 2020.

²² S. Weil, *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*, Gallimard, Paris 1962, p. 13.

²³ F.M. Dostoïevski, *Correspondance et voyage à l'étranger*, Mercure de France, Paris 1909, p. 119.

de l'avant, nous sommes tristes et tout est comme une pierre qui nous écrase. On a beau arracher la dent, la douleur reste ! En nous, quelque chose résiste et se fait sentir. « Je sentais quelque chose qui refusait de mourir au fond de moi, dans le fond de mon cœur, de ma conscience, qui s'obstinait à ne pas mourir, qui se traduisait en angoisse brûlante. »²⁴

Qu'est-ce qui résiste ? Houellebecq l'écrit dans sa lettre à Bernard-Henri Lévy que j'ai déjà citée à plusieurs reprises, et qui me semble exprimer de manière exemplaire la dynamique humaine que nous décrivons : « J'ai eu de plus en plus souvent, il m'est pénible de l'avouer, le désir d'être aimé. [...] Un peu de réflexion me convainquait [...] à chaque fois de l'absurdité de ce rêve [...]. Mais la réflexion n'y pouvait rien, le désir persistait – et je dois avouer que, jusqu'à présent, il persiste ».²⁵

Alors, ne nous trompons pas et ne nous laissons pas tromper en disant qu'il suffit de détourner le regard pour « résoudre » le problème de l'existence : le nihilisme trouve un point de résistance avant tout en nous-mêmes. Il s'agit d'y être attentifs.

Devant le défi du coronavirus, Isabel Coixet doit admettre son impuissance : « Tout ce qui nous semblait évident n'est plus là. Et devant nous s'ouvre un brouillard épais, sans lumière. Je reconnais que je ne sais pas vivre cette heure, ces minutes qui deviennent éternelles ».²⁶ La réalisatrice espagnole reconnaît qu'elle ne

²⁴ F.M. Dostoïevski, *Les carnets du sous-sol*, op. cit., p. 139.

²⁵ M. Houellebecq-B.-H. Lévy, *Ennemis publics*, Flammarion-Grasset, Paris 2008.

²⁶ I. Coixet, *ABC*, 31 mars 2020.

parvient pas à tenir face à ce qui arrive, à elle comme à nous, et cela provoque en elle un mal-être profond qui transforme les minutes qui passent en un cauchemar qui paraît sans fin. Sol Aguirre, de son côté, décrit l'expérience de l'isolement : « Durant la première semaine de confinement, j'ai eu peur. Pas seulement du virus, mais aussi de la possibilité que la tristesse me rende visite. Je veux parler de cette tristesse insupportable et durable qui trouble la vue et la vie. Je ne l'ai avoué à personne parce que je sais ce qu'on m'aurait dit : sois heureuse, fais des projets, trouve des solutions ». ²⁷

4. Le désir est inextirpable

Qu'est-ce qui apparaît dans ces réactions, dans ces confessions sincères, à découvert ? La permanence de cette structure originelle du moi humain, à laquelle appartient le désir d'accomplissement, le désir d'être aimé et d'aimer, de connaître le sens complet de soi-même et de la réalité. Il est stupéfiant de le voir émerger chez un homme tel que Houellebecq. Nous n'avons pas de prise sur la direction ultime de notre désir, sur la tension qui traverse notre être en profondeur. C'est ce qu'exprime Augustin de manière inoubliable : « *Fecisti nos ad Te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in Te* ». ²⁸ C'est cette consistance originelle du cœur, dans sa dimension irréductible, qui se révèle parfois sous d'autres noms au fond du nihilisme,

²⁷ S. Aguirre, *El Español*, 10 avril 2020.

²⁸ Saint Augustin, *Confessions*, I, 1. « Tu nous as faits pour toi et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose en toi ».

devenu aujourd'hui habitude culturelle et phénomène social.

Quelle est alors la première action de l'homme qui ne veut pas vivre en fuyant un problème qu'il ne sait pas résoudre ? C'est reconnaître, au cœur de ce contexte de vide de sens, qu'il y a quelque chose d'incompressible, d'inextirpable, qui résiste au nihilisme, à tout cynisme rationaliste. Qu'est-ce qui résiste ? Mon moi, irréductible.

Si je suis attentif, je dois reconnaître qu'une structure élémentaire de mon moi perdure, même si je subis le vide de sens, dans lequel je baigne puisqu'il est devenu depuis un moment le « climat », la « culture ». Plus le néant avance, plus les blessures et les attentes de notre humanité émergent dans toute leur force, et moins elles sont couvertes par les dialectiques culturelles et les projets collectifs, qui n'ont plus de prise sur nous : ce sont des attentes et des blessures qui émergent dans leur visage le plus élémentaire, sans l'armature des nombreux discours. « Je sentais quelque chose qui refusait de mourir au fond de moi », disait Dostoïevski. Et Chesterton observe : « Quand on est naufragé pour de vrai, on trouve toujours ce dont on a besoin ».²⁹

On l'a vu de manière surprenante quand a éclaté l'épidémie du coronavirus : tirées de leur torpeur, les interrogations sont apparues. Interviewé par *Tracce*, Maurizio Maggiani déclare : « Nous étions dans une époque qui semblait terminée. Où rien ne pouvait plus se produire, où tout avait sa logique, inattaquable. Le système ne pouvait pas être ébranlé. [...] Mais un mou-

²⁹ G.K. Chesterton, *Survivant*, L'âge d'homme, Lausanne 1981, p. 47.

vement tellurique a froissé cette étendue immobile et en a fait un paysage troublant ». Quel a été le premier résultat de ce séisme ? Les questions. « Il est nécessaire que chacun se pose les questions, parce qu'elles nous placent dans un espace moins étroit, elles nous sortent des barreaux de la prison dans laquelle nous nous sommes confinés. [...] Dans les tumultes, dans notre chaos, nous pouvons parvenir à la raison, à la condition adulte. Comment ? En demandant. En posant des questions ». Face aux interrogations, retombent « toute la superbe et l'arrogance »³⁰ qui nous accompagnent si souvent.

Éperonnées par une circonstance vertigineuse, les interrogations se sont frayé un chemin à travers les remparts de la zone de confort dans laquelle nous étions barricadés. La bulle a éclaté : « Nous avons trop longtemps vécu sous anesthésie, écrit Nuria Labari, car nous appartenons à un système trop souvent faussé dans ses fondements ».³¹ Nous avons fait l'expérience dans notre chair de ce qu'affirme Giussani dans le chapitre dix du *Sens religieux* : « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison ».³²

Certaines fois, la réalité nous heurte si fortement qu'il est très difficile d'en atténuer le coup, de l'éluider ou d'en ignorer la provocation. Ce qui est arrivé

³⁰ M. Maggiani, « Il cambio della vita » [Le changement de la vie], interview réalisée par Alessandra Stoppa, *Tracce-Litterae communio-nis*, n°5, 2020, p. 15-16.

³¹ N. Labari, *El País*, 18 mars 2020.

³² L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 149.

a réveillé – avec le concours de notre liberté – notre attention, en remettant notre raison en mouvement, en libérant les questions de sens qui en expriment la nature. Je veux parler du besoin impérieux de sens qui nous constitue et que l'impact accepté avec la réalité telle qu'elle est a fait ressortir de manière impressionnante. C'est en ce sens que nous avons parlé de « réveil de l'humain ». ³³

5. Un cri qui implique la réponse

Plus le nihilisme progresse, et plus il devient insupportable de vivre sans un sens, plus le désir indestructible d'être voulu et aimé se fait sentir.

C'est ce qui arrive au « fils prodigue » ³⁴ de l'Évangile : plus il tombe bas, plus, étrangement, la nostalgie du père se fait sentir en lui. Mais même ceux qui pensent ne pas avoir de père s'aperçoivent que le désir d'être aimé persiste, irréductible, comme en témoigne la lettre de Houellebecq à Bernard-Henri Lévy. Ce désir ne disparaît pas, il ne s'éteint pas. « Notre époque se méfie des mots, elle fuit les dogmes. Mais elle n'ignore pas le désir ». ³⁵ Tchekhov observe à ce propos que, pour saisir ce qu'on a devant soi, il faut partir du désir : « Quand l'envie me venait jadis de comprendre quelqu'un, ou moi-même, j'examinais non pas les actes [comme nous sommes souvent tentés de le faire, particulièrement

³³ Cf. J. Carrón, *Le réveil de l'humain. Réflexions à partir d'un temps vertigineux*, © Fraternité de Communion et Libération 2020.

³⁴ Lc 15, 11-32.

³⁵ E. Varden, *Quand craque la solitude. La mémoire et la vie*, Cerf, Paris 2019, p. 169.

envers nous-mêmes : avec un acharnement moraliste, nous fixons facilement notre regard sur ce que nous faisons de travers, pour pouvoir ensuite nous condamner], dans lesquels tout est conventionnel, mais les désirs ». ³⁶ C'est ce que fait Jésus : que voit-il chez la Samaritaine ? Son désir. Il s'adresse à la soif de cette femme : « J'ai une eau, une eau nouvelle, différente, la seule qui étanche ta soif ». ³⁷ En ce sens, Tchekhov conclut : « Dis-moi ce que tu veux, je te dirai ce que tu es... ». ³⁸

Notre désir, ce que nous voulons authentiquement et profondément, constitue le visage ultime de notre moi. Giussani déclarait : « Je crois que ce rappel constant au désir, qui me vient de l'expérience de ma vie, [...] est l'une des choses qui rend plus sympathique [plus intéressant] ce que je dis, parce que c'est un aspect manifestement humain, mais c'est entre toutes la dimension la moins perçue ». ³⁹ En effet, beaucoup voudraient l'étouffer, détourner le regard, la piétiner.

Comment vivre cette situation ? D'où partir pour regagner la vie que nous risquons de perdre ? Cette question exprime une urgence existentielle, c'est comme une épine dans la chair. À cause du caractère irréductible du désir, qui résiste malgré la progression du néant et qui fait la vie dramatique en rendant la question encore plus brûlante, nous sommes face à un choix : soit nous résigner en détournant le regard, en

³⁶ A. Tchekhov, *Une banale histoire. Nouvelles*, Plon, Paris 1923, p. 128.

³⁷ Cf. *Jn* 4, 4-42.

³⁸ A. Tchekhov, *Une banale histoire. Nouvelles*, op. cit., p. 128.

³⁹ Fraternité de Communion et Libération (FCL), *Documentation audiovisuelle*, Journée de méditation pour les personnes mariées, Milan, 23 janvier 1977.

faisant comme si de rien n'était et en nous moquant de nous-mêmes, soit obéir à l'urgence du cœur que nul ne peut éteindre, en laissant crier notre désir. On peut reconnaître le réel, en commençant par son propre malaise, et crier sa soif d'un sens complet, d'une satisfaction totale.

Mais... est-il raisonnable de crier si, en fin de compte, il n'y a rien ? Parfois, on se découvre découragé, las de crier. D'autres fois, le doute domine : vaut-il la peine de crier ? La raison de ce découragement, de ce doute, est que l'on pense que l'existence du cri du cœur, de ce désir qui résiste à tout nihilisme, va de soi. Mais l'existence du cri, de la question, du désir, est tout ce qu'il y a de moins acquis. D'ailleurs, quand on y pense, on commence à s'émerveiller qu'il existe. Or, qu'implique l'existence de ce cri ?

S'il y a le cri, il y a la réponse. On a parfois du mal à comprendre et à accepter une telle affirmation à cause de ce que je viens de dire : nous pensons que le cri va de soi. Utilisant pleinement la raison, fidèle à ce qui ressort de l'expérience, Giussani identifie une loi permanente : « L'affirmation de l'existence de la réponse » est impliquée par « l'existence même de l'interrogation ». ⁴⁰ Toute mystérieuse qu'elle soit, la réponse existe. Elle est impliquée par la question (en ce sens, Maggiani observe dans l'interview citée que la réponse « est déjà contenue dans la question » ⁴¹). En effet, renchérit Giussani, « c'est supprimer la demande que de ne pas admettre l'existence d'une réponse ». ⁴²

⁴⁰ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 90.

⁴¹ M. Maggiani, « Il cambio della vita », op. cit., p. 15.

⁴² L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 89.

Le moi de chacun de nous est « faim, soif et passion pour un objet ultime qui plane au-dessus de son horizon, mais qui est toujours *au-delà* de celui-ci ». ⁴³ La demande de sens, d'amour, d'accomplissement, est l'affirmation implicite d'« une réponse ultime au-delà des conditions existentielles expérimentables », mais qui existe. Comment puis-je savoir qu'elle existe ? Parce que, je le répète, son existence est impliquée par la dynamique même de ma personne, dans la structure d'exigences de mon humanité. « Si on éliminait l'hypothèse d'un "au-delà de", ces exigences seraient étouffées de manière contre nature ». ⁴⁴

La demande d'un sens exhaustif et d'une explication complète est constitutive de notre raison, elle en est l'expression suprême. Le fait même qu'elle se pose nous « force » à affirmer l'existence de la réponse, même *au-delà* de l'horizon que nous mesurons. « [La raison, le moi] ne peut trouver cette explication dans les limites de son expérience de la vie [...]. Si nous voulons sauver la raison, c'est-à-dire si nous voulons être cohérents avec cette énergie qui nous définit, si nous voulons ne pas la renier, son dynamisme même nous contraint à affirmer cette réponse exhaustive au-delà de l'horizon de notre vie ». ⁴⁵ Elle ne coïncide avec rien de ce que je peux saisir, je ne sais pas ce que c'est, mais je sais qu'elle existe. Autrement, il n'y aurait pas de cri, nous n'expliquerions pas l'existence de la question.

⁴³ *Ibidem*, p. 80.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 170.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 171-172. Un peu plus loin sur la même page, Giussani écrit : « Le sommet de la conquête de la raison, c'est la perception de l'existence d'un inconnu, qu'on ne peut atteindre, vers lequel tend toute l'activité humaine, parce qu'elle en dépend. C'est l'idée de *mystère*. ».

Quand nous abolissons la catégorie de la possibilité, qui est l'étoffe même de la raison ; quand, à cause de la difficulté à affirmer la réponse, irréductible à l'horizon de ce qui est saisissable, nous disons : « Elle n'existe pas, ce n'est pas possible qu'elle existe », nous renions la raison dans son essence même, nous déprimons sa dynamique vitale. Si je me trouvais perdu au milieu d'une forêt, crier « À l'aide ! » serait l'action la plus raisonnable. Mais le fait de crier implique la possibilité que quelqu'un écoute mon cri. Aussi éloignée soit-elle, je ne peux jamais exclure, en effet, la possibilité que quelqu'un m'entende, possibilité qui implique l'existence d'autres personnes. Autrement, crier serait absurde.

Ne pas admettre l'existence de la réponse, en ce sens, signifierait nier la question (qui existe pourtant), renier le mouvement de la raison, trahir l'élan du désir. Voilà où se trouve l'« irrationalité », ce « désespoir »,⁴⁶ qui tente fortement l'homme contemporain, c'est-à-dire chacun de nous, à cause des difficultés du chemin.

6. Un « toi » qui accueille le cri

Le cri, comme expression de l'urgence de sens de la part de la raison, du désir d'accomplissement du cœur, appartient à la nature de l'être humain ; il peut être atténué, affaibli, combattu, mais pas déraciné, ni de soi-même, ni des autres ; nous n'avons pas le pouvoir de le faire. Il est « la première marque de grandeur et de noblesse que puisse porter l'humanité »,⁴⁷ écrit Leopardi.

⁴⁶ Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 110-115.

⁴⁷ G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57.

Bien sûr, nous sommes tentés de différentes manières de ne pas le prendre en considération et nous constatons souvent combien il est difficile de s'ouvrir et de rester fidèles à toute son ampleur. À certains moments du confinement, comme beaucoup en ont témoigné, nous l'avons senti réaffleurer, plus net, plus inexorable. À d'autres moments, c'est comme une faim qui a tendance à s'atténuer à cause de la difficulté à identifier la nourriture qui la comble, ou comme une recherche qui s'affaiblit parce qu'elle ne voit pas apparaître ce qu'elle cherche.

En effet, quand la question se réveille-t-elle dans toute son ampleur ? Quand on trouve devant soi une présence qui répond, une présence à la hauteur de la demande de totalité. Il n'est pas difficile d'imaginer, alors, avec quelle force irréprouvable a pu s'élever le cri de l'aveugle Bartimée lorsqu'il a su que s'approchait un homme dont il avait entendu dire qu'il répondait à la demande profonde de la vie des hommes.

« Tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle qui mendiait, était assis au bord du chemin. Quand il entendit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier [on crie face à quelqu'un. Beaucoup de monde a dû passer à côté de Bartimée, mais il ne s'est mis à crier que lorsqu'il a entendu parler de cet homme, qui portait un nom et un prénom] : "Fils de David, Jésus, prends pitié de moi !". Beaucoup de gens le rabrouaient pour le faire taire, mais il criait de plus belle : "Fils de David, prends pitié de moi !" Jésus s'arrête et dit : "Appelez-le !" On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : "Confiance, lève-toi ; il t'appelle." L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus. Prenant

la parole, Jésus lui dit : “Que veux-tu que je fasse pour toi ?” ». ⁴⁸

Depuis lors, depuis que Jésus a fait irruption dans l'histoire, il y a à l'horizon de la vie des hommes une Présence vers laquelle crier, Quelqu'un qui, face au cri de chacun de nous, demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Il y a Quelqu'un qui embrasse notre cri, une Présence que nul ne peut effacer, tant le Fait s'est produit et se produit, tant il reste dans l'histoire. La possibilité de le rencontrer est donnée à chacun de nous. Quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, l'aridité ou la lassitude qu'il éprouve, l'incapacité à se laisser prendre par les choses ou le néant qui l'assaille, nul ne pourra éviter, quelque position qu'il décide d'adopter, d'être rejoint par l'interrogation du Christ et de l'entendre résonner, retentir comme adressée personnellement à lui : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Et rien ne pourra nous empêcher de répondre comme l'aveugle Bartimée : « Rabbouni, que je retrouve la vue ! », ⁴⁹ que je puisse « voir », c'est-à-dire expérimenter la force d'attraction par laquelle Tu m'entraînes hors du néant.

La compagnie chrétienne est formée de ceux qui, comme Bartimée, ont perçu et reçu cette Présence capable d'accueillir le cri de notre humanité, en réveillant un amour à soi ultime et irréductible, une tendresse pour soi-même autrement impensable, en se soutenant sur le chemin humain pour ne pas glisser dans le néant.

⁴⁸ Mc 10, 46-51.

⁴⁹ Mc 10, 51.

CHAPITRE 2

« COMMENT LE COMBLER, CE GOUFFRE DE LA VIE ? »

La question que nous avons placée au cœur de notre attention est fondamentale : « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? ». Dans le drame inévitable de la vie, comment ne pas succomber à notre vulnérabilité et à notre impuissance ? Qu'est-ce qui peut répondre au vide de sens ? Le choc suscité par le coronavirus, qui a secoué chacun de nous en nous faisant craindre pour notre vie, a rendu la question encore plus cruciale, en nous plaçant dans la condition de juger plus clairement les tentatives pour y répondre.

1. Tentatives insuffisantes

a) Des raisonnements qui ne fascinent plus personne

Certains pensent qu'*un discours* peut suffire pour surmonter le défi du néant qui progresse. Mais les discours seuls ne suffisent pas, comme en témoigne notre expérience. Une pensée, une philosophie, une analyse psychologique ou intellectuelle ne sont pas en mesure de faire repartir l'homme, de redonner souffle au désir, de régénérer le moi. Les bibliothèques regorgent de ces analyses et, avec internet, celles-ci sont à portée de main, mais le néant se diffuse tout de même. On prend

d'autant plus conscience de leur insuffisance qu'on est plus attentif à ce qui s'agite dans l'intimité de chacun. « Il y a dans l'être humain un enjeu, qui est obscurci, supprimé, ignoré ou déformé. Comment pénétrer dans la carapace de ses ajustements, et comprendre si l'ajustement est sa vocation ultime ? Nous étudions le comportement humain ; nous ne devons pas ignorer le désarroi humain. »⁵⁰

Que de paroles tournent à vide, parmi celles que nous entendons, mais aussi que nous prononçons ! Shakespeare le dénonce de son ton cinglant : « [Il] sait dire indéfiniment le plus de riens. Ses raisonnements sont comme deux grains de blé perdus dans deux boisseaux de menue paille ; vous les chercherez tout un jour avant de les trouver, et, quand vous les aurez, ils ne vaudront pas vos recherches ». ⁵¹ La raison peut tourner à vide dans des raisonnements dépourvus de contenu réel. « L'intelligence [...] est toujours tentée de dériver du côté d'un jeu de concepts dont elle peut s'enchanter sans s'apercevoir qu'elle a coupé le lien qui l'attache au réel. »⁵²

En somme, il ne suffit pas de proposer des concepts, aussi corrects et justes soient-ils ; ceux-ci ne peuvent pas conquérir la vie ni combler la soif qui la caractérise. Ce n'est pas non plus un « discours religieux » – « une somme d'idées variées sans lien les unes avec les autres qui ne réussiront pas à mobiliser les audi-

⁵⁰ Cf. A.J. Heschel, *Who is man ?*, Stanford University Press, Stanford 1965, p. 5. Nous traduisons.

⁵¹ W. Shakespeare, *Le marchand de Venise*, Acte I, scène 1, in *Œuvres complètes de Shakespeare*, Pagnerre, Paris 1872, p. 177.

⁵² F. Varillon, *L'humilité de Dieu*, Bayard 2017, p. 98.

teurs »⁵³ – qui peut entraîner l’homme d’aujourd’hui. Il ne suffit pas d’avoir une vision religieuse, de parler de Dieu, de la transcendance ou du divin pour sortir du borbier du nihilisme. On peut être culturellement religieux, ou même chrétien, et expérimenter le vide de l’existence, jusqu’au désespoir, au-delà des paroles que l’on prononce ou des valeurs que l’on proclame. Ce ne sont pas les sermons abstraits et moralistes, qu’ils soient religieux ou laïcs, qui nous arracheront au néant. Aussi Evdokimov écrit-il : « Les sermons ne suffisent plus, l’horloge de l’histoire marque l’heure où il ne s’agit plus de parler seulement du Christ, il s’agit de *devenir Christ*, le lieu de sa présence et de sa parole ».⁵⁴ Les concepts, même quand ils sont tous parfaits, ne parviennent pas à produire ne serait-ce qu’une once de ce qui peut vaincre le néant. La gnose, sous toutes ses formes, ne peut rivaliser contre le nihilisme existentiel, concret. Et il ne suffit pas de changer les concepts, ni d’augmenter ses connaissances intellectuelles, pour s’en sortir.

Dostoïevski exprime à sa manière son irritation face à un discours vide d’expérience réelle : « Quant à ce bavardage, à toutes ces banalités, ces lieux communs, j’en ai les oreilles tellement rebattues [...] que je rougis, non seulement d’en parler, mais d’en entendre parler devant moi ».⁵⁵ Mais la raison de cette irritation – qui s’est généralisée à notre époque, et que nous expérimentons nous-mêmes en première personne – est dé-

⁵³ François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 147.

⁵⁴ P.N. Evdokimov, *L’amour fou de Dieu*, Éditions du Seuil, Paris 1973, p. 72.

⁵⁵ F.M. Dostoïevski, *Crime et châtiment*, Gallimard, Paris 1950, p. 197.

signée par von Balthasar : « Dans un monde qu'on ne croit plus capable d'affirmer le beau, les preuves de la vérité ont perdu leur caractère concluant : c'est-à-dire que les syllogismes, sans doute, fonctionnent très correctement, comme des machines rotatives ou des robots calculateurs, qui émettent sans faute un nombre prévisible de résultats à la minute ; mais de conclure même est un mécanisme qui ne fascine plus : la conclusion elle-même ne conclut plus ». ⁵⁶ On peut dire des choses très justes mais, dans la mesure où elles ne se produisent pas sous nos yeux comme une beauté concrète qui attire (« *pulchritudo est splendor veritatis* », ⁵⁷ le beau est la splendeur du vrai, affirme saint Thomas), elles ne fascinent plus personne, ni nous, ni les autres. En effet, affirme encore von Balthasar, « s'il manque au *verum* la *splendor* qui est, pour saint Thomas, la marque du beau, la connaissance de la vérité reste pragmatique aussi bien que formaliste ». ⁵⁸

b) Une multiplication des règles

D'autres pensent trouver l'antidote au nihilisme existentiel dans une *éthique*. On multiplie ainsi les appels au devoir, aux « choses à faire », qui peuvent, certes, susciter obéissance, déférence, en fonction de la sur-

⁵⁶ H.U. von Balthasar, *La gloire et la croix (Les aspects esthétiques de la révélation)*, t. I : Apparition, Aubier, Paris 1965, p. 17.

⁵⁷ « *Pulchritudo consistit in duobus, scilicet in splendore, et in partium proportione. Veritas autem habet splendoris rationem et aequalitas tenet locum proportionis* » (Saint Thomas, *Commentum in Primum Librum Sententiarum*, distinctio III, quaestio II, expositio primae partis).

⁵⁸ H.U. von Balthasar, *La gloire et la croix (Les aspects esthétiques de la révélation)*, op. cit., p. 127.

vie personnelle et des différents intérêts, mais qui ne répondent en rien au mal-être du moi, à son besoin urgent de sens. « Comme le sens manque, il ne reste que le devoir, un sens du devoir inutile, qui m'enfoncé encore plus »,⁵⁹ disait le jeune ami cité plus haut. Cette perception est bien exprimée par Tolstoï : « Toujours, après de tels réveils, Nekhludov s'imposait des règles qu'il se jurait de suivre. Il écrivait un journal, recommençait une nouvelle vie, qu'il espérait déjà ne jamais changer, *turning a new leaf* [tourner la page], comme il le disait. Mais à chaque fois, [...] il était retombé au même point, sinon plus bas qu'avant ».⁶⁰ L'éthique, même quand elle est louable, ne suffit pas. C'est à nouveau von Balthasar qui en révèle la raison profonde : « Et s'il manque au *bonum* cette *voluptas* [cette fascination qui attire la personne et permet une expérience de plénitude, de jouissance] qui est pour saint Augustin la marque de sa beauté, alors le rapport au bien lui aussi reste utilitaire aussi bien qu'hédoniste ».⁶¹

Nous savons tous combien sont fragiles toutes les tentatives de faire reposer la réponse à la soif d'accomplissement et de plénitude sur un effort moral, sur un engagement à notre mesure. Mais si les adultes prennent l'habitude de cohabiter avec l'inefficacité de leurs projets, de leurs programmes de vie et de « choses à faire » pour satisfaire la demande qui vient du plus profond d'eux-mêmes, chez les jeunes, la perception du vide et la faim de sens sont brûlantes (même lors-

⁵⁹ Voir ci-dessus p. 13.

⁶⁰ L. Tolstoï, *Résurrection*, Stock, Paris 1911, p. 204.

⁶¹ H.U. von Balthasar, *La gloire et la croix (Les aspects esthétiques de la révélation)*, op. cit., p. 128.

qu'elles sont dissimulées) ; ils cherchent alors, d'une manière ou d'une autre, parfois de façon contradictoire, des voies de satisfaction ou de fuite. Dans un article paru il y a quelques mois dans le *Corriere della Sera*, intitulé « Fragiles et seuls, voilà comment tombent nos jeunes », Susanna Tamaro écrivait : « Il n'y a pas de fin de semaine qui ne rapporte la triste chronique de groupes d'amis qui perdent la vie dans un accident de la route, à la fin d'une nuit de défoncé en discothèque. Pour tenter d'endiguer cette tragique réalité, on évoque de nouvelles stratégies : davantage de contrôles, des éthylomètres à la sortie des boîtes de nuit, des moyens de transport pour ramener les jeunes chez eux sains et saufs. Ces interventions sont certainement nécessaires, et en partie bénéfiques, mais elles ne sont pas très éloignées de la volonté de délimiter un gouffre avec du fil barbelé. On en sauverait sûrement certains, mais le gouffre resterait malgré tout [...]. Ce qui m'étonne, c'est que face à la répétition de ces événements, personne ne s'arrête pour demander : que se passe-t-il ? ».⁶²

Face au gouffre existentiel, on ne peut pas penser que la solution réside dans un « fil barbelé ». Pour préserver la vie du vide, les règles, les bornes et les limites ne suffisent pas. Celles-ci ne peuvent pas être la réponse au mystère de notre être, et l'expérience nous le confirme en permanence. Les choses ne changent pas, même si nous recourons avec plus de finesse, à ce que les Grecs appelaient la « juste mesure », une éthique de la limite

⁶² Cf. S. Tamaro, « Fragili e soli, così cadono i nostri ragazzi », [« Fragiles et seuls, voilà comment tombent nos jeunes »], *Corriere della Sera*, 18 octobre 2019.

qui nous protège des impulsions, des aspirations et des désirs trop élevés : « J'aimerais que cette culture de la limite, écrit Galimberti, soit reprise par notre culture qui ne connaît pas de limites au désir ». ⁶³

Le désir serait-il alors un défaut à corriger ? Face à la démesure et à l'excès qui, depuis les Grecs jusqu'à nous, ne nous laissent pas de répit, il semble que la seule stratégie soit de le redimensionner. Mais cette lutte plus ou moins acharnée pour le réduire dans des limites acceptables ne fait que confirmer de manière évidente sa structure illimitée, son inquiétante exubérance. L'échec de toute tentative de brider le désir en lui mettant des limites et en lui imposant des règles, montre sa dimension irréductible et met en évidence la persistance, au fond de notre être, du *cor inquietum* augustinien.

c) Baisser la barre du désir

Les tentatives pour réduire et masquer le désir sont constantes et diffuses, observe Luisa Muraro : « L'objection et le piège viennent avec l'auto-modération : que nous nous contentions de peu. Le piège commence quand nous sous-évaluons l'énormité de nos besoins et que nous nous mettons à penser qu'il faut les proportionner à nos forces qui sont naturellement limitées ». Par conséquent, nous nous conformons « à des désirs factices comme ceux de la publicité, prenant comme ligne d'arrivée un résultat quelconque, nous ne servons plus nos vrais intérêts, nous ne nous occupons plus de ce

⁶³ Cf. U. Galimberti, « Il greco senso della misura » [« Le sens grec de la mesure »], *D la Repubblica*, 16 novembre 2019, p. 182.

qui nous intéresse vraiment, nous ne cherchons plus ce qui nous convient » réellement ; « en pratique, nous nous fatiguons finalement davantage pour gagner moins ». ⁶⁴ Nous baissons la barre de notre désir, en cherchant à tromper notre cœur. Un jeune m'écrivait : « J'ai du mal à vivre à la hauteur de mon désir et, souvent, je joue à la baisse, et je me contente de bien moins ». Montale disait : « On remplit le vide avec l'inutile ». ⁶⁵ « On ne peut tuer le temps sans le remplir d'occupations qui comblerent ce vide. Et comme rares sont les hommes capables de regarder dans ce vide sans sourciller, voilà la nécessité sociale de faire quelque chose, même si ce quelque chose peine à anesthésier la vague appréhension que ce vide se présente à nouveau devant nous ». ⁶⁶

Y a-t-il aujourd'hui quelque chose de plus essentiel que de découvrir la structure originelle de notre désir ? « Ce qu'il faut vraiment comprendre, observe de Lubac, ce n'est pas le tribut plus ou moins lourd que chacun paie à la faiblesse humaine : c'est la nature et la portée de son désir ». ⁶⁷ La menace la plus insidieuse de notre époque est précisément de méconnaître la véritable stature du désir humain ; cette méconnaissance peut emprunter des voies diverses, et être encouragée de diverses manières par ceux qui ont intérêt à contrôler la vie des autres.

⁶⁴ L. Muraro, *Le Dieu des femmes*, Éditions Lessius, Bruxelles 2006, p. 31-32.

⁶⁵ Cf. E. Montale, *Nel nostro tempo*, Rizzoli, Milan 1972, p. 18. Nous traduisons.

⁶⁶ E. Montale, « Ammazzare il tempo » [Tuer le temps], in Id., *Auto da fè*, Il Saggiatore, Milan 1966, p. 207. Nous traduisons.

⁶⁷ H. de Lubac, « Ecclesia Mater », in *Méditation sur l'Église*, Aubier-Montaigne, Paris 1968, p. 207.

Avec son habituelle sagacité, Lewis exprime ce concept par la bouche de Screwtape : « Les désirs et les impulsions qui sont au fond de l'homme sont en quelque sorte la matière première, le point de départ dont l'Ennemi [Dieu] l'a doté. Chaque fois que nous réussissons à l'en détourner, nous marquons donc un point. Même pour les choses sans importance, il est toujours bon de remplacer ses goûts et ses dégoûts par les normes du monde, les conventions ou la mode ». ⁶⁸ Voilà la tactique du diable : nous éloigner de nos impulsions les plus profondes, des désirs qui nous constituent, en nous distrayant. Mais la distraction, utilisée par tous les pouvoirs en place pour nous séparer de nous-mêmes, montre ses limites dès que la réalité revient nous secouer, perçant la bulle des habitudes supercheres, comme nous l'avons vu en ces temps de coronavirus. Pour utiliser une phrase du rappeur Marracash qui sonne comme une épitaphe : avec la distraction, « je remplis le temps, mais pas le vide ». ⁶⁹

2. Notre humanité

Si ne se produit pas quelque chose qui soit en mesure de conquérir notre être en profondeur, en réveillant un intérêt pour la réalité tout entière, tout devient étranger, comme l'observe Joseph Roth : « La distance qui les séparait s'accroissait de plus en plus, chacun était comme enfermé dans une boule de verre, regardant

⁶⁸ C.S. Lewis, *Tactique du diable*, op. cit., p. 64-65.

⁶⁹ Cf. « TUTTO QUESTO NIENTE - Gli occhi » [« TOUT CE RIEN – Les yeux »], de Marracash, 2019, © Universal Music.

l'autre sans pouvoir l'atteindre. ». ⁷⁰ Mais ni les discours seuls, qu'ils soient laïcs ou religieux, ni les appels au devoir, aux « choses à faire », même au nom de la religion, ne parviennent à nous racheter en profondeur de cette asthénie du désir, de cet engourdissement de l'intérêt, que nous avons évoqués précédemment.

En témoigne la lettre qu'un jeune ami m'a envoyée : « Je découvre en moi que la plus grande tentation est de penser connaître déjà la réponse à cette interrogation : "Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?". Mais dans les faits, je suis toujours au bord du néant. Tout, même ma copine ou les études, même mon diplôme, peut devenir ennuyeux, égal et distant, en quelque sorte [tout cela ne suffit pas à combler le désir]. Je ne me rends compte qu'après coup de cette indifférence [à laquelle même les affections n'échappent pas] et plus je la regarde, plus j'ai l'impression d'entrer en contradiction même avec ce que je crois savoir. Rien qu'en parlant avec les autres étudiants, je m'aperçois que le néant m'entoure : le dialogue qui se produit entre nous est à l'enseigne du néant, nous passons d'un sujet à l'autre sans plus nous souvenir de ce dont nous parlions auparavant. Mais je comprends une chose face à de tels moments, c'est que je ne suis pas fait pour le néant. J'ai besoin de ne pas parler en l'air, j'ai besoin de quelque chose qui me saisisse et m'arrache au néant, mais il me semble que le seul fait de m'en apercevoir ne suffit pas à le trouver ».

Pourtant, ajouterais-je, précisément dans le fait de s'apercevoir que l'on n'est pas fait pour le néant, il y a un élément décisif, indispensable dans le chemin pour

⁷⁰ J. Roth, « Le miroir aveugle », in *Le marchand de corail*, Éditions du Seuil, Paris 1996, chapitre 14.

identifier ce qui nous arrache au néant : la découverte de sa propre aspiration humaine, de sa propre humanité.

Qu'est-ce que cette humanité qui ne se laisse pas tromper, que nous ne pouvons pas berner, à laquelle nous ne pouvons pas apporter de réponse banale, établie arbitrairement ? La tromperie et la distraction couvrent le mal-être, mais ne nous tirent pas du néant. Même blessée, négligée, confuse, notre humanité ne se laisse pas tromper, elle ne se laisse pas berner par le premier venu, et c'est le signe qu'elle est moins confuse qu'il n'y paraît. Même si, par manque de loyauté, d'attention ou, au fond, de moralité, nous suivons parfois ce qui n'est pas vrai en nous laissant entraîner, tôt ou tard l'humanité qui est en nous nous fait elle-même prendre conscience que nous avons suivi une grande illusion, comme l'affirmait le titre d'un livre de François Furet, *Le passé d'une illusion*, en référence à l'illusion du communisme.

Notre humanité constitue un rempart critique fondamentalement incontournable. Nous le surprenons dans notre expérience. « J'aime les expériences, écrit Lewis, parce que ce sont des choses tellement vraies ! Vous pouvez vous tromper de virage un nombre incalculable de fois ; mais gardez les yeux ouverts et vous n'irez pas très loin avant qu'apparaissent les panneaux avertisseurs. Vous avez pu vous tromper, mais l'expérience n'essaie pas de le faire. L'univers a l'accent de la vérité lorsque vous le mettez convenablement à l'épreuve ».⁷¹ Mais l'expérience, pour être telle (c'est le point), implique un jugement, une évaluation, et donc un critère en fonction duquel ce jugement peut être

⁷¹ Cf. C.S. Lewis, *Surpris par la joie*, Éditions du Seuil, Paris 1964, p. 167.

formulé. Quel est ce critère ? Notre humanité. Celle-ci n'est pas simplement quelque chose qui nous fait souffrir, un fardeau qu'il faut porter malgré nous, un abîme que l'on ne parvient pas à combler et qui entrave notre relation à la réalité : non, elle est précisément notre critère de jugement.

Je me rappelle encore combien j'ai exulté de joie quand j'ai surpris consciemment en moi cette capacité de juger qui permet de faire expérience dans la relation avec toute chose. L'expérience, en effet, est un ressenti passé au crible de ce critère qu'est notre humanité : un ensemble d'exigences et d'évidences originelles qui nous appartient structurellement et qui s'active dans la confrontation avec ce qui vient à notre rencontre. J'ai découvert que cet ensemble d'exigences et d'évidences que j'avais en moi était le critère ultime pour émettre un jugement sur ce qui arrivait.

C'est la conscience de la portée de notre humanité dans le domaine de la connaissance qui amène Giussani à affirmer : « Seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître », ⁷² à identifier ce pour quoi il vaut la peine de vivre. Il faudrait nous demander si cette passion, cette attention, cette tendresse caractérisent notre regard sur nous-mêmes : il semble parfois presque qu'il s'agisse de notions d'une galaxie autre que celle dans laquelle nous sommes. Quel choc alors en entendant Giussani déclarer : « Que l'humain est humain et que mon

⁷² L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 9.

humanité est humaine ! »⁷³ Que mon humanité est humaine ! Nous sommes souvent effrayés par notre humanité, et non passionnés, si bien que nous sommes confus, incapables d'identifier le vrai, et tout finit par se dissiper dans l'abstraction. « Bientôt, il tomba dans une profonde rêverie, une sorte de torpeur plutôt, et il continua son chemin sans rien remarquer ou, plus exactement, sans vouloir rien remarquer de ce qui l'entourait. »⁷⁴

Plus nous mettons entre parenthèses notre humanité, plus nous hésitons à reconnaître la valeur de ce qui arrive et manquons d'assurance dans la direction à prendre. C'est le contraire de ce que le poète espagnol Jesús Montiel a relevé avec émotion chez ses enfants, pendant la période du coronavirus : « Mes enfants ne cessent de me surprendre. Pendant le confinement, ils ne se sont pas plaints une seule fois, contrairement à nous qui sommes adultes. Ils acceptent la situation parce que la véritable normalité d'un enfant est sa famille. J'ai observé qu'un enfant qui grandit dans un contexte d'amour – qui n'est pas nécessairement parfait – n'aspire pas à grand-chose d'autre. [...] Vous nous suffisez, disent-ils. [...] Les enfants, je crois, sont la preuve que nous ne sommes pas faits pour des projets, mais pour vivre en aimant et en étant aimés. Ce n'est qu'ainsi que la situation contingente a un sens et que le présent ne s'effondre pas ».⁷⁵

Les enfants identifient facilement ce dont ils ont besoin pour vivre : la présence des parents. Mais nous qui

⁷³ Cf. L. Giussani, *Affezione e dimora*, Bur, Milan 2001, p. 42.

⁷⁴ F.M. Dostoïevski, *Crime et châtiment*, op. cit., p. 40.

⁷⁵ J. Montiel, *The Objective*, 2 avril 2020.

sommes adultes, paradoxalement, nous peinons à le faire et nous dérivons souvent vers la plainte. Il y a bien entendu des adultes qui conservent et approfondissent l'humanité simple des enfants. ETTY HILLESUM en est un exemple lumineux. Elle écrit dans son *Journal* : « Mon Dieu, je te remercie de m'avoir faite comme je suis. Je te remercie de me donner parfois cette sensation de dilatation, qui n'est rien d'autre que le sentiment d'être pleine de toi ».⁷⁶

3. « L'art de "sentir" l'homme tout entier »

Qui d'entre nous a, chaque jour, au moins un instant d'authentique tendresse envers lui-même, envers sa propre humanité ? Bien souvent, nous nous maltraitons, nous combattons rageusement notre humanité, qui ne se laisse pas séduire par le mensonge : nous voudrions la fuir et, de l'autre côté, nous ne parvenons pas à l'occulter. Nietzsche l'exprime bien dans une phrase qu'il fait prononcer à un voyageur dans *Le gai savoir* : « Ce penchant au vrai, à la réalité, au non-apparent, à la certitude ! combien je lui en veux ! ».⁷⁷

C'est pourquoi j'ai toujours été touché par la phrase de Jean-Paul II : « *La tendresse est l'art de "sentir" l'homme tout entier* ».⁷⁸ Cet art de « sentir » l'homme tout en-

⁷⁶ E. Hillesum, *Journaux et lettres 1941-1943*, 12 décembre 1941, Éditions du Seuil, Paris 2008, p. 258.

⁷⁷ F. Nietzsche, *Le gai savoir*, in *Œuvres complètes*, vol. 8, Aph. 309 « De la septième solitude », Mercure de France, Paris 1901, p. 263.

⁷⁸ K. Wojtyła, *Amour et responsabilité*, Société d'éditions internationales, Paris 1965, p. 193.

tier est essentiel pour vivre, et c'est tout le contraire du sentimentalisme. Mais il est « rare de trouver, écrit Giussani, une personne pleine de tendresse envers elle-même ! ». ⁷⁹ Si nous essayons de compter, même sur une seule main, combien nous en connaissons, il nous restera peut-être quelques doigts. Aujourd'hui prévalent bien souvent la rage, la violence envers soi-même et les autres, ainsi qu'envers la réalité.

Pourtant, c'est bien cette tendresse envers sa propre humanité que tout homme désire expérimenter, comme l'écrit Camus dans *Caligula* : « Tout a l'air si compliqué. Tout est si simple pourtant. Si j'avais eu la lune, ou Drusilla, ou le monde, ou le bonheur, tout serait changé. Tu le sais, Caligula, que je pourrais être tendre. La tendresse ! Mais où en trouver qui suffise à ma soif ? Quel cœur aurait pour moi la profondeur d'un lac ? [...] Rien dans ce monde, ni dans l'autre, qui soit à ma mesure. Je sais pourtant, et tu le sais aussi [...], qu'il suffirait que l'impossible soit. L'impossible ! Je l'ai cherché aux limites du monde, aux confins de moi-même [C'est ce que nous cherchons tous]. [...] Je tends mes mains et c'est toi que je rencontre, toujours toi comme un crachat en face de moi. Toi, devant l'huile brillante et douce des étoiles, [...] et tu m'es comme une blessure que je voudrais déchirer de mes ongles. » ⁸⁰

À force de ne pas trouver « quelque chose » qui nous permette d'avoir cette tendresse pour notre soif, pour notre humanité, nous finissons par voir cette dernière

⁷⁹ L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Edit-Il Sabato, Rome-Milan 1993, p. 457.

⁸⁰ A. Camus, *Caligula. Version de 1941 suivi de La poétique du premier Caligula*, in *Cahiers Albert Camus* 4, Gallimard, Paris 1984, p. 119.

comme une blessure que vous voulons arracher de nous-mêmes – exactement le contraire d'un amour. Mais pourquoi vouloir l'arracher de nous-mêmes ? Pour ne pas percevoir notre drame, pour l'atténuer le plus possible, pour ne pas sentir l'insuffisance de tout ce en quoi nous plaçons nos attentes, pour ne pas devoir affronter la disproportion entre ce que nous désirons et ce que nous parvenons à obtenir. Comme le dit Camus, « Rien qui soit à ma mesure » ou, comme le chante Guccini, à propos de la relation amoureuse : « Tu vois, ma chère, c'est difficile à expliquer / c'est difficile à comprendre si tu n'as pas déjà compris... // Tu es beaucoup, mais tu n'es pas suffisamment, / [...] tu es tout, mais ce tout est encore trop peu ».⁸¹

Le choix se dessine alors : la tendresse (« l'art de “sentir” l'homme tout entier »), ou bien la haine envers sa propre humanité (« une blessure que je voudrais déchirer de mes ongles »). Combien de fois nous tourmentons-nous parce que nous ne parvenons pas à contrôler notre humanité, à la comprimer : malgré tous nos efforts pour la faire taire, au moment où nous nous y attendons le moins, elle éclate, elle se fait sentir.

La pièce *Miguel Mañara* de Milosz, raconte de manière exemplaire cette expérience. Mañara se livre à une vie dissolue, qui ne parvient pourtant pas à combler l'abîme de son humanité, de son désir. « J'ai traîné l'Amour dans le plaisir, et dans la boue, et dans la mort [...]. J'ai mangé l'herbe amère du rocher de l'ennui. J'ai besogné Vénus avec rage, puis avec malice et dégoût [...]. Certes, dans ma jeunesse, j'ai recherché tout comme vous la misérable joie, l'étrangère inquiète qui

⁸¹ Cf. « Vedi cara », paroles et musique de F. Guccini, 1970, © EMI.

vous donne sa vie et ne dit pas son nom. Toutefois le désir me vint très tôt de poursuivre cela que vous ne connaîtrez jamais : l'amour immense, ténébreux et doux. [...] Ah ! comment le combler, ce gouffre de la vie ? Que faire ? Car le désir est toujours là, plus fort, plus fou que jamais. C'est comme un incendie de la mer soufflant sa flamme au plus profond du noir néant universel ! »⁸² Le désir persiste, il reste, plus fort que jamais, malgré tout. C'est ce qui surprend, disions-nous. Il ne s'éteint pas : plus on vit, plus on tente et s'efforce de le satisfaire ou de l'étourdir, plus il grandit.

Rien, pour Augustin, n'est comparable à la profondeur du cœur humain, qui vibre en chacun de nous : « Si l'abîme est une profondeur, pensons-nous que le cœur de l'homme ne soit point un abîme ? Quoi de plus profond que cet abîme ? Les hommes peuvent parler, on peut les voir agir dans leurs mouvements extérieurs, les entendre dans leurs discours. Mais de qui peut-on pénétrer les pensées, et voir le cœur à découvert ? Qui peut comprendre ce qu'il porte dans son âme, ce qu'il pense dans son âme, ce qu'il médite, ce qu'il combine dans son âme, ce qu'il désire et ce qu'il repousse dans son âme ? Je pense que l'on peut appeler un abîme cet homme dont il est dit ailleurs : "L'homme s'élèvera au faite de son cœur, et Dieu plus haut encore" ». ⁸³

Mais alors – répétons-le encore une fois – qu'est-ce qui nous arrache au néant, qu'est-ce qui peut combler cet abîme de la vie, ce désir irréductible, inconfortable

⁸² O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, Éditions Silvaire, Paris 1957, p. 18-20.

⁸³ Saint Augustin, *Commentaire sur les psaumes*, sur le psaume 41, n°13.

et sublime, « plus vaste encore qu'un tel univers », ⁸⁴
marque de l'humanité qui est en nous, qui démasque la
partialité, l'insuffisance de nos tentatives ?

⁸⁴ G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57.

CHAPITRE 3

« CARO CARDO SALUTIS »

« *Caro cardo salutis.* » « La chair est le fondement du salut⁸⁵. » C'est une phrase de Tertullien, un père de l'Église. Elle peut sembler énigmatique, mais sa signification devient claire dès que nous considérons notre expérience : qu'est-ce qui a été en mesure de nous arracher au néant (si cela nous est arrivé et lorsque cela nous est arrivé) ?

1. Une présence charnelle

Comme contribution personnelle pour affronter le thème que nous développons,⁸⁶ une jeune femme m'a envoyé une lettre qui a pour caractéristique de formuler de manière simple et claire le point qui nous intéresse. Il vaut donc la peine de la reproduire ici. D'autres, je crois, se reconnaîtront facilement dans ce qu'elle écrit, même s'ils connaissent des situations différentes.

« Lorsque je me demande ce qui m'arrache au néant, je ne peux pas m'empêcher de penser à toute mon histoire jusqu'à ce jour. Il y a deux moments qui sont res-

⁸⁵ Tertullien, *De la résurrection de la chair*, dans *Œuvres de Tertullien*, Louis Vivès, Paris 1852, p. 447.

⁸⁶ L'auteur se réfère à la proposition d'envoyer un témoignage écrit sur la question « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? » ; *, p. 3-4.

té imprimés dans ma mémoire et qui me viennent à l'esprit quand je pense à ce néant. L'un est le souvenir de mon enfance et de l'immense disproportion que je ressentais lorsque je regardais les étoiles. C'était pour moi un choc de penser que je n'étais rien par rapport à l'immensité de l'univers. Certaines nuits, je ne pouvais pas dormir pour cette raison, parce que ma vie me semblait être un instant privé de sens dans le flux du temps. Une autre fois, en rentrant à la maison avec ma mère après être allées faire les magasins (quelque chose que, d'habitude, j'aimais à la folie), j'étais montée dans la voiture avec une tristesse infinie (une certaine tristesse avec laquelle j'ai toujours eu une très grande affinité). Je l'ai dit à ma mère : "Il y a des jours où, sans que rien de particulier ne se passe, je ressens soudain une énorme tristesse et je ne sais pas pourquoi". Nous sommes restées en silence tout le reste du voyage, avec la radio comme fond sonore. Une tristesse infinie, qui finissait dans le néant. J'ai rencontré CL (et, avec CL, le christianisme) lorsque je suis entrée dans une nouvelle école que des familles du mouvement avaient fondée. Quelques années après la maladie et la mort de mon père (j'avais dix-sept ans), j'ai décidé de faire ma première communion et d'entrer dans le mouvement. Pendant ma première année de fac, j'ai rencontré un prêtre. Voyant la situation douloureuse que je vivais, il m'a donné la lettre que tu avais écrite au sujet des abus sexuels (une situation qui n'avait rien à voir avec ce que je vivais), « Blessés, nous revenons vers le Christ » (*la Repubblica*, 4 avril 2010). Tu y parlais de la soif de justice, mais tu pouvais parler de ma soif en général. Tu disais que cette soif est "illimitée", "sans fond", "incapable d'être comblée, tant elle est infinie". "Si telle

est la situation, la question la plus brûlante – que nul ne peut éviter – est aussi simple qu’inexorable : ‘*Quid animo satis ?*.’ Pourquoi pouvais-tu même seulement poser cette question ? Pourquoi pouvais-tu supposer qu’il y ait quelque chose qui puisse la combler, la satisfaire ? J’ai lu et relu ta lettre, assise toute seule dans mon salon, et j’ai fondu en larmes en pensant : “Est-il vraiment possible que cette douleur, ce désir d’éternité et cette blessure puissent être comblés ? Qu’il y ait quelque chose en ce monde qui puisse les satisfaire ?” C’était la première fois de ma vie que je pensais qu’il était possible qu’il y ait quelque chose de réel, de charnel, de concret qui réponde à ma soif. C’était comme si, tout à coup, tous les éléments se recomposaient en unité : les personnes que j’avais rencontrées dans cette école, le regard si différent de mes enseignants, ces moments aux vacances d’été en camping où mon cœur s’élargissait, et je vibrais en pensant que c’était comme si j’avais attendu toute ma vie d’entendre dire exactement ce que j’avais entendu. Tout cela était un Toi concret, à la hauteur de ma blessure et de mon désir d’éternité : “Celui qui rend présent l’au-delà dans l’ici-bas : le Christ, le Mystère fait chair”. Ces années ont été l’histoire d’une affection pour cette chair concrète, pour un Toi concret. En ces semaines de confinement, je me rends compte que le Christ m’a conquise en me faisant voir et expérimenter que ma tristesse n’est pas condamnée au néant. »

Mais après avoir rencontré cette présence charnelle qui nous arrache au néant, les jeux ne sont absolument pas faits. À cause des nombreuses vicissitudes de la vie, parfois à cause de notre présomption ou de notre faiblesse, à cause des difficultés qui surgissent et qui nous

désorientent, nous pouvons perdre la route et nous trouver loin de la présence rencontrée, l'abandonner. Même dans ces cas, ce sera toujours et uniquement une présence charnelle qui nous saisira à nouveau. Une étudiante m'a écrit au cours des derniers mois : « Il y a un an, opprimée par le poids de certains soucis que je portais, je fuyais cette compagnie que j'avais pourtant reconnue comme essentielle pour ma vie. Je ne me reconnaissais plus. J'avais le regard terne, vide, et le cœur tellement fatigué que je désirais même disparaître. Je pensais qu'il n'y avait rien à faire pour moi, qu'il n'y avait aucun espoir. Je pensais que je ne m'en remettrais jamais. Néanmoins, grâce à la compagnie de certains amis qui ne m'ont jamais laissée seule, qui ont pris soin de moi et de mon cœur, j'ai essayé de prendre un nouveau départ. Je suis repartie précisément de ces visages qui me regardaient avec une affection et une tendresse que je n'arrivais pas à ressentir pour moi-même à ce moment-là ».

Comme le « détecteur » en nous fonctionne bien ! Quand une personne est regardée avec cette tendresse qui embrasse tout le moi, elle s'en aperçoit immédiatement !

« Bien souvent, poursuit la lettre, je me suis demandé : mais si je n'arrive pas à m'aimer moi-même, comment et pourquoi les autres devraient-ils le faire ? Quel cœur ces personnes doivent-elles avoir ? Qu'ont-elles bien pu voir ? Que doivent-elles avoir rencontré pour aimer autant quelqu'un comme moi ? Je voulais comprendre. Ainsi, je me suis mise à chercher. Cette année a été pleine, intense, épuisante, mais magnifique. Je peux le dire, cette année a bouleversé et comblé ma vie ; non que j'aie été meilleure ou que cette douleur

et les peurs que je portais en moi aient disparu, mais, à travers des visages précis, j'ai fait l'expérience de cette "correspondance avec leur cœur unimaginable, imprévue, inouïe".⁸⁷ J'aimerais que tout le monde puisse vivre la beauté d'une rencontre et d'une amitié comme celles que j'ai vécues. Vivre avec la certitude d'avoir trouvé une grande compagnie pour mon cœur est magnifique. Je veux m'y accrocher. Je ne peux plus la perdre pour suivre mes pensées, parce que je n'ai jamais autant reconnu que ce lieu est le seul où tout en moi est accueilli et aimé, ma fragilité, mes peurs, ma douleur et le besoin que j'ai ; c'est le seul lieu où je peux me regarder et me prendre au sérieux sans rien omettre, sans rien tenir pour acquis. Je reconnais que cette compagnie est la seule où j'aie trouvé des amis qui aiment mon cœur. Je suis surprise d'être aussi certaine car, d'habitude, je ne le suis pas ».

Lorsque nous rencontrons un regard plein de réelle tendresse à notre égard, nous réalisons qu'il existe une alternative à la haine et à la colère envers nous-mêmes.

La lettre poursuit : « Qu'est-ce qui m'arrache donc au néant ? Qu'est qui m'a arrachée au néant de ces jours-là ? Cette compagnie ». Autrement dit : une compagnie réelle, charnelle, historique. C'est la chair qui sauve la vie. *Caro cardo salutis* : la chair, pas nos pensées, pas nos images, pas nos fantasmes, pas le virtuel, mais une chair, c'est-à-dire, conclut cette jeune femme, « des visages précis où je trouve ce regard de bonté et de tendresse, qui me rappellent un Autre, un Toi vivant, présent ici et maintenant, et qui m'ont rendue à la vie ».

⁸⁷ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, p. 22.

« La chair est le fondement du salut. » C'est une chair reconnaissable à sa différence, comme le raconte l'écrivain Daniele Mencarelli dans son roman *La casa degli sguardi* [La maison des regards], dans un passage autobiographique émouvant : « Deux jeunes se tiennent à la hauteur de la verrière Art Nouveau. La mère tient dans ses bras un enfant, tandis que le père joue avec lui, il montre à son fils la fontaine du jardin intérieur, tout en le faisant rire par des grimaces et en tirant la langue. Alors que je ne suis plus qu'à un mètre d'eux, les deux parents se retournent, et avec eux l'enfant. Mon pas perd sa cadence, mon souffle aussi. Le petit doit avoir trois ans et, à part les yeux, son visage n'existe pas : à la place du nez, de la bouche, des trous de chair rouge. Je plaque mon regard sur le marbre du sol, je glisse à côté d'eux sans plus les regarder. [...] Je perds du temps dans l'espoir que les deux jeunes et leur enfant défiguré soient partis. Les rires de l'enfant me parviennent en premier. Ils sont encore là. Mais ils ne sont plus seuls, maintenant. Devant eux se tient une sœur, âgée, penchée en avant, son visage effleure celui, terrible, de l'enfant : "Tu es le beau bébé de maman et papa, pas vrai ?". Elle prend une menotte et l'embrasse, il éclate de rire, chatouillé peut-être ; la sœur ne doit pas avoir moins de quatre-vingts ans, elle a un visage rondelet, blanc comme le lait. "Tu n'es donc pas seulement beau, tu es aussi sympathique, tu aimes ça ?" Et elle repasse la menotte sur sa bouche, sur son menton, pour le plus grand plaisir de l'enfant. Puis la sœur se redresse, regarde le père et la mère. "Vous n'entendez pas comme il rit ? Ce n'est pas de l'argent, que cet enfant a dans les veines, c'est de l'or, de l'or vivant !" Elle l'embrasse, sans se soucier de son visage et de tout le reste. Je suis étourdi, je n'arrive pas

à comprendre, à déchiffrer. J'ai vu quelque chose d'humain et, en même temps, d'étranger, comme un rite provenant d'une terre très lointaine ; je n'arrive pas à trouver en moi les instruments pour le traduire dans ma langue [...]. J'ai tenté toutes les approches possibles, j'ai cherché à liquider ce que j'ai vu comme le délire d'une vieille femme vêtue de gris, puis comme le fanatisme d'une bonne-sœur sourde et aveugle à la douleur, qui voulait à toute force montrer la suprématie de son Dieu, même face à cette défiguration, puis comme le spectacle d'une excellente actrice qui, une seconde plus tard, peut-être, se sera enfermée dans les toilettes pour se rincer la bouche du baiser donné sur ce visage informe. Mais aucune lecture ne parvient à combler la distance entre ce que j'ai vu et ma logique ».⁸⁸

L'écrivain a cherché à expliquer, à ramener au connu, au prévisible, au compréhensible, la scène exceptionnelle qu'il avait vue, qui avait envahi ses yeux (« quelque chose d'humain et, en même temps, d'étranger »), qui l'avait fasciné et, en quelque sorte, aimanté. Combien de fois tentons-nous obstinément de réduire à notre propre mesure ce que nous voyons de différent ! « L'homme est à ce point esclave de son système et de ses conclusions abstraites qu'il est prêt, en toute conscience, à déformer la vérité, prêt à ne plus rien voir, à ne plus rien entendre, du moment qu'il justifie mieux cette logique. »⁸⁹

Qu'est-ce qui a aimanté Mencarelli ? La même chose que celle qui a aimanté les jeunes femmes des lettres ci-

⁸⁸ Cf. D. Mencarelli, *La casa degli sguardi*, Mondadori, Milan 2020, p. 183-185.

⁸⁹ F.M. Dostoïevski, *Les carnets du sous-sol*, op. cit., p. 35.

tées : une humanité différente. Face au visage complètement défiguré de cet enfant, cette religieuse n'a pas reculé ; au contraire, elle a eu pour lui une tendresse, une sympathie profonde, vertigineuse, charnelle, une sympathie au sens intense du terme, un tourbillon d'affection qui avait quelque chose de si profondément humain qu'il paraissait « plus » qu'humain, « étranger » – divin.

Seule une chair, seule une présence charnelle est capable de nous arracher au néant ; une présence que toutes nos interprétations n'arrivent pas à éliminer, tant elle nous aime, nous prend, nous attire jusqu'à la moelle, éveillant tout notre désir au moment même où elle nous fait expérimenter une correspondance inimaginable avec celui-ci. Qui n'aimerait pas être regardé avec cette tendresse avec laquelle se sont senties regardées nos deux amies, ou avec laquelle cette religieuse a regardé cet enfant ?

Seule la rencontre avec un tel regard incarné en une personne peut remplir ce « gouffre de la vie » dont parle Milosz. Seule une chair peut vaincre le néant. Pas n'importe quelle chair, pas n'importe quelle présence charnelle, mais une présence qui porte en elle quelque chose qui correspond à toute notre attente et qui est donc capable d'aimer notre être. Il y a en effet une chair qui nous laisse pleins d'amertume, qui finit dans l'ennui d'une vie pleine de solitude, comme cela arrivait à Miguel Mañara avant sa rencontre avec Giro-lame et avec la nouveauté qu'elle avait introduite dans sa vie. Comme l'écrit de Lubac : « Rien de ce que crée l'homme ou de ce qui demeure au plan de l'homme n'arrachera l'homme à sa solitude. Celle-ci ne peut être que creusée davantage à mesure qu'il se découvre lui-

même. Car elle n'est autre que l'envers de la communion à laquelle il est appelé. »⁹⁰

2. Le Juif Jésus de Nazareth

Qu'est-ce qui peut vaincre le nihilisme en nous ? Uniquement le fait d'être aimanté par une présence, par une chair qui porte en elle quelque chose qui correspond à toute notre attente, à tout notre désir, à toute notre exigence de sens et d'affection, de plénitude et d'estime. Seule *cette* chair capable de combler le « gouffre de la vie », le « désir [...] fou » d'accomplissement qui est en nous, pour utiliser encore les paroles de Milosz, peut nous arracher au néant.

Si cette expérience ne se produit pas, nous ne sortons pas de notre nihilisme, même si nous sommes formés culturellement aux discours religieux et que nous nous démenons tant que nous pouvons, parce que « les preuves de la vérité », dont parlait von Balthasar, et les « choses à faire » ne sont pas capables de « nous saisir », d'entraîner notre moi ; et tôt ou tard (en général plutôt tôt que tard), elles finissent par nous ennuyer.

Or, ce regard plein de tendresse envers notre humanité est entré dans le monde à travers la chair d'un Homme, le Juif Jésus de Nazareth, il y a deux mille ans. « Dans l'Incarnation, le Logos éternel s'est lié à Jésus de telle manière que [...] le Logos ne peut plus être pensé indépendamment de sa connexion avec l'homme Jésus. [...] Quiconque entre en contact avec le Logos

⁹⁰ H. de Lubac, « Ecclesia Mater », in Id., *Méditation sur l'Église*, op. cit., p. 194-195.

touche Jésus de Nazareth. [...] Il est le Logos même qui, en l'homme Jésus, est un sujet historique. Assurément, Dieu touche l'homme de nombreuses manières, même en dehors des sacrements. Mais il le touche toujours à travers l'homme Jésus qui est son automédiation dans l'histoire et notre médiation dans l'éternité ».⁹¹

Cet événement, l'Incarnation, marque un tournant dans l'histoire de l'homme et nul ne pourra plus l'arracher de celle-ci. C'est pourquoi, affirme don Giussani, « c'est dans une chair que nous pouvons reconnaître la présence du Verbe fait chair ; si le Verbe s'est fait chair, c'est *dans une chair* que nous le trouvons, de manière identique ».⁹² Qui perçoit cela comprend qu'il se trouve face à l'événement le plus décisif de sa vie. On le voit clairement quand cela arrive. Revenons donc à l'un des épisodes de l'Évangile les plus significatifs de ce point de vue, en cherchant à nous mettre à la place de cette femme qui arrive devant Jésus avec une conscience douloureuse d'elle-même, du besoin qu'elle a, pleine d'amertume à cause de tout son mal, incapable de trouver la paix, dépourvue de tendresse envers elle-même, aspirant peut-être à s'arracher cette humanité, ce désir qu'elle avait maladroitement cherché à satisfaire. Or, c'est précisément cette humanité, ce besoin d'être aimée, d'être regardée avec vérité, qui lui a permis de surprendre l'inattendu, c'est-à-dire la présence de Jésus.

« Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une

⁹¹ Cf. J. Ratzinger, « Cristo, la fede e la sfida delle culture », *Asia News*, n°141, 1994.

⁹² L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 1999, p. 123. Cf. Constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum*, 4.

femme de la ville, une pécheresse. Ayant appris que Jésus était attablé dans la maison du pharisien, elle avait apporté un flacon d'albâtre contenant un parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, près de ses pieds, et elle se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : "Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse." Jésus, prenant la parole, lui dit : "Simon, j'ai quelque chose à te dire." – "Parle, Maître." Jésus reprit : "Un créancier avait deux débiteurs : le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait les lui rembourser, il en fit grâce à tous deux. Lequel des deux l'aimera davantage ?" Simon répondit : "Je suppose que c'est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette." – "Tu as raison", lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme et dit à Simon : "Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour." »⁹³

Nous nous trouvons là face à ce « réalisme inouï » dont parle Benoît XVI lorsqu'il affirme que « la véri-

⁹³ Lc 7, 36-47.

table nouveauté du Nouveau Testament ne consiste pas en des idées nouvelles, mais dans la figure même du Christ, qui donne chair et sang aux concepts ». ⁹⁴ Chacun de nous, je crois, aimerait être touché par un tel regard, quoi qu'il ait fait, quelque vie qu'il ait menée.

De quoi cette femme a-t-elle eu besoin pour être « saisie » par le regard du Christ ? Uniquement de son humanité, toute blessée et mal en point qu'elle était, comme c'est le cas pour tout le monde, du reste. Quand elle a rencontré cet Homme, malgré toutes les erreurs commises, son humanité a été complètement aimantée, au point qu'il n'y a pas eu moyen de l'arrêter : cette femme a bravé l'hostilité et la désapprobation des autres et est venue au banquet pour laver les pieds de Jésus de ses larmes. La capacité à revivre l'Évangile est l'un des plus beaux dons que Giussani nous ait communiqués. En effet, on lit souvent ces récits comme allant de soi, en les privant de leur profondeur factuelle, historique, vitale. Au contraire, en revenant constamment sur les épisodes de l'Évangile, en revivant les événements qui y sont décrits, Giussani nous a montré à travers eux comment Jésus s'adressait à l'humanité blessée et pleine de limites de ceux qu'il rencontrait. Rien ne l'arrêtait. Et rien ne l'arrête maintenant. C'est précisément notre humanité (qui nous exaspère si souvent, parce que le compte n'y est pas, parce que nous ne l'aimons pas, à cause des nombreuses limites que nous remarquons en nous-mêmes) que le Christ saisit jusqu'à la moelle ; c'est à elle qu'il s'adresse, et sans elle, il n'aurait pas de moyen d'entrer dans ta vie et dans la mienne, il n'y trouverait pas de point d'accroche. « Dieu seul

⁹⁴ Benoît XVI, Lettre encyclique *Deus Caritas est*, 12.

perçoit le point profond de la conscience où l'homme, en dépit de sa vie, de ses péchés est vraiment humain, humanisant. Au fond, la rédemption, c'est le Christ qui rejoint le plus profond de l'homme qui vaut plus que son péché »,⁹⁵ écrit François Varillon.

Le regard du Christ est un regard qui lit en nous, au plus profond de notre désir de plénitude. Le pape François l'a rappelé récemment : « Nous sommes nés avec une *semence d'inquiétude*. Dieu en a voulu ainsi : l'inquiétude de trouver la plénitude, l'inquiétude de trouver Dieu, très souvent sans même savoir que nous avons cette inquiétude. Notre cœur est inquiet, notre cœur a soif : soif de la rencontre avec Dieu. Il le cherche bien souvent sur de mauvaises routes : il se perd, il revient, il le cherche... De l'autre côté, Dieu a soif de la rencontre, au point qu'il a envoyé Jésus pour nous rencontrer, pour venir à la rencontre de cette inquiétude ».⁹⁶

Aucun être humain ne s'est jamais senti aussi radicalement affirmé que par le regard introduit dans l'histoire par cet homme, Jésus de Nazareth ; aucune femme n'a jamais entendu personne parler de son enfant avec la même tendresse originelle, avec la même affirmation totalement positive de son destin, au-delà de toute réussite pensable et de tout échec. C'est avec ce regard vertigineusement affirmateur que Jésus dit à la femme qui lui a mouillé les pieds de larmes : « "Tes péchés sont pardonnés." Les convives se mirent à dire en eux-mêmes [on se rebelle face à une nouveauté

⁹⁵ F. Varillon, *Traversées d'un croyant*, Paris, Bayard 2005, p. 78.

⁹⁶ François, *Homélie de la Messe à la Maison Sainte-Marthe*, 26 avril 2020.

qui remet en question] : “Qui est cet homme, qui va jusqu’à pardonner les péchés ?” [ils ne le disent pas pleins d’émerveillement, mais en le refusant, comme s’ils disaient : c’est un blasphémateur]. Jésus dit alors à la femme [personne ne peut le faire changer d’attitude envers elle] : “Ta foi t’a sauvée. Va en paix !”⁹⁷ Ce regard ne pourra plus être éradiqué de la face de la terre : pour cette raison, ce que nous disons de nous-mêmes, ce que tu dis de toi-même n’est plus le dernier mot.

Ce ne sont pas les pensées, les intentions, les efforts, qui ont arraché au néant la pécheresse de l’Évangile, mais une Présence qui avait une passion, une préférence telle pour sa personne, pour son moi, qu’elle en a été conquise. Tout le cours de sa vie a été bouleversé, révolutionné par cette rencontre : elle ne se souciait plus des regards des autres, car elle était entièrement définie par Jésus, par son regard, par cette présence en chair et en os. De sa vie, aucun autre ne l’avait jamais regardée comme cet homme. Autrement, elle ne serait jamais entrée dans cette maison, elle ne lui aurait pas mouillé les pieds de ses larmes et ne les lui aurait pas essuyés de ses cheveux. Quelle expérience a-t-elle dû vivre, quelle certitude cette femme a-t-elle dû avoir pour braver ainsi les pharisiens assis à cette table et toute la ville ! Sans cette certitude, on finit par être à la merci de ses propres commentaires et de ceux des autres. Pourtant, toutes nos pensées et celles d’autrui sont dépassées par ce regard qu’aucun pouvoir de ce monde ne peut effacer : elles ne sont pas éliminées, mais leur capacité à nous bloquer est inhibée.

⁹⁷ Lc 7, 48-50.

Nous pouvons ainsi dire, avec von Balthasar, qu'il s'agit d'« une certitude qui ne repose pas sur l'évidence propre de la raison humaine, mais sur l'évidence manifestée de la vérité divine : non sur le fait d'avoir saisi, mais sur le fait d'avoir été saisi ». Ceci, insiste le théologien de Bâle, « est une question vitale pour la chrétienté actuelle ». En effet, la foi ne peut être crédible pour le monde qui nous entoure que « si elle se comprend elle-même comme digne de foi ; donc si la foi n'est pas d'abord et finalement [...] l'acte de "tenir pour vraies" certaines propositions qui, étant incompréhensibles à la raison humaine, devraient nécessairement être reçues par obéissance à l'autorité. Il faut au contraire que la foi, malgré toute la transcendance de la révélation divine, ou plutôt justement par elle, amène l'homme à l'intelligence de ce que Dieu est en vérité, et par là (comme un résultat accessoire) à l'intelligence de lui-même. »⁹⁸

La certitude et la foi de cette femme reposaient « sur l'évidence manifestée de la vérité divine », à travers le regard sans pareil de Jésus, par qui elle s'est sentie affirmée et entièrement saisie, ainsi que sur l'expérience d'une correspondance avec ses exigences constitutives qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Cette évidence de la vérité est si puissante, « cette révélation de gloire » est si resplendissante, insiste von Balthasar, qu'elle « n'a besoin d'aucune autre justification qu'elle-même ». ⁹⁹ Cette même conscience de l'importance décisive de cette évidence pour la crédibilité de la foi aujourd'hui a caractérisé dès le départ l'engagement

⁹⁸ H.U. von Balthasar, *La Gloire et la croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, op. cit., p. 112, 117.

⁹⁹ *Ibidem*, p. 117. Cf. DS 3008.

éducatif de Giussani : « J'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire ». ¹⁰⁰

3. Un événement

En Jésus de Nazareth, Dieu est devenu l'un d'entre nous. « Le Verbe s'est fait chair. » ¹⁰¹ Mais pour comprendre ce dont nous parlons, il faut nécessairement revenir à l'origine et examiner attentivement ce qui s'est passé. Le fait de « savoir déjà », en effet, altère souvent notre compréhension. « Transposons-nous à cette époque, Jésus Christ n'était pas dans l'air, son nom n'était pas devenu habituel : c'était un homme que l'on voyait », qui marchait dans les rues, qu'on pouvait rencontrer, à qui on pouvait parler. Jésus était une présence contemporaine dans la vie de Pierre, Zachée, Marie Madeleine. « En entendant parler cet homme, on avait un pressentiment de vie nouvelle ; on ne se le disait même pas, on le pressentait ». Or, « il y a eu un soir où, pour Pierre, pour Zachée ou pour Marie Madeleine, au cours de cette journée-là, quelque chose s'est produit qui était toute leur vie, qui est devenu toute leur vie » : ils ont rencontré cet homme et ont été « saisis », aimantés par lui. Cela a été l'événement

¹⁰⁰ L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 13.

¹⁰¹ *Jn* 1, 14.

décisif pour eux. En cet homme, en effet, « l'éternel, ce qui a de la consistance, l'être, la signification, ce qui en vaut la peine, l'objet, enfin, pour lequel la raison est faite, pour lequel la conscience est faite, pour lequel le moi est fait, se rend présent. Ce qui a de la consistance, ce qui est permanent, la totalité est un homme ! »¹⁰²

Et pour nous qui arrivons deux mille ans plus tard ? C'est la même chose pour nous. À l'identique. Don Giussani l'affirme, en s'adressant à des étudiants : « Ce qui nous a amenés ici a peut-être été l'instant très court et ténu d'un pressentiment de promesse pour la vie, sans conscience de soi éclatante, sans analyse critique particulière. Mais il y a une journée dans votre vie où il y a eu une rencontre qui inclut tout le sens, toute la valeur, tout ce qui est désirable, tout ce qui est juste, tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable. Car Dieu devenu homme est tout cela. Et Dieu devenu homme te rejoint avec les mains, avec les yeux, avec la bouche, avec la réalité physique d'une humanité ».¹⁰³ Quelle réalité ? Celle de la compagnie de ceux qui croient en lui, son corps mystérieux. L'homme qui a dit : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie »¹⁰⁴ est ressuscité, c'est-à-dire qu'il est contemporain dans l'histoire. « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ».¹⁰⁵ Où le voyons-nous ? Où l'entendons-nous ? Sa présence ici et maintenant coïncide avec un phénomène visible, tangible, concret, fait des personnes qui ont été touchées par son initiative et qui l'ont reconnu : c'est la réalité de

¹⁰² L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, Bur, Milan 2009, p. 425-427.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 426.

¹⁰⁴ *Jn* 14, 6.

¹⁰⁵ *Mt* 28, 20.

l'Église. « *La présence du Christ aux hommes de tous les temps se réalise dans son corps qui est l'Église* ». ¹⁰⁶

« Déjà quand Jésus était dans le plein de son activité terrestre, l'événement de sa présence assumait ainsi une forme qui ne s'identifiait pas seulement avec la physionomie physique de sa personne, mais aussi avec la physionomie de la présence de ceux qui croyaient en lui, à tel point qu'il les envoya apporter ses paroles, son message, répéter ses gestes prodigieux – c'est-à-dire apporter le salut qu'était *sa* personne. » ¹⁰⁷

Le Christ est une présence contemporaine. Le fait de s'en apercevoir implique exactement la même expérience qu'il y a deux mille ans (comme l'ont montré les deux lettres citées et le passage de Mencarelli), c'est-à-dire que l'impact avec la présence d'une humanité différente, qui suscite un pressentiment de vie nouvelle, nous frappe parce qu'il correspond comme rien d'autre à la soif structurelle de sens et de plénitude qui est en nous. Il s'agit aujourd'hui encore de l'expérience d'une rencontre qui, comme je viens de le rappeler, « inclut tout le sens, toute la valeur, tout ce qui est désirable, tout ce qui est juste, tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable ». Voilà comment nous sommes investis par Sa présence : la rencontre imprévue avec « une diversité qui attire car elle correspond au désir du cœur. Elle passe donc par le filtre de la confrontation et du jugement de la raison et elle sollicite la liberté dans toute son affectivité ». ¹⁰⁸

¹⁰⁶ Jean-Paul II, Lettre encyclique *Veritatis splendor*, 25.

¹⁰⁷ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 31-32.

¹⁰⁸ L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 39.

Pour caractériser la présence de cette humanité différente, Giussani utilise le terme « exceptionnel ». Il n'entend pas par là une performance individuelle supérieure, une étrangeté ou une excentricité, mais bien la correspondance que nous avons évoquée. On peut définir quelque chose comme exceptionnel lorsqu'il correspond de manière appropriée aux attentes originelles du cœur, même si on peut n'en avoir qu'une conscience confuse. Mais pourquoi ce qui est « correspondant » devrait-il être qualifié d'« exceptionnel » ? Parce que la correspondance avec nos exigences originelles, qui devrait être normale, ne se produit habituellement pas. Aujourd'hui, on peut le comprendre mieux que jamais : nous avons tout, nous pouvons avoir accès à tout, dans tous les sens, beaucoup plus qu'avant, incomparablement plus, tant en termes de relations et de choses que d'expériences, mais rien de tout cela ne parvient à nous prendre totalement et à nous faire vivre la correspondance dont notre cœur a soif. Ainsi, lorsque cette correspondance a lieu lors d'une rencontre donnée, elle se présente comme quelque chose d'exceptionnel. La présence, le visage à travers lequel nous faisons l'expérience de cette correspondance se distingue des autres pour cette raison précise. Nous disons alors : « C'est exceptionnel ! ».

Or, seule la contemporanéité du Christ peut nous arracher au néant. Seule sa présence ici et maintenant peut constituer une réponse appropriée au nihilisme, au vide de sens : une présence comprise donc non pas en termes spiritualistes, abstraitement « idéaux », mais charnels, historiques. Le Christ n'est pas une idée, une pensée, mais un événement réel qui fait irruption dans ma vie : je rencontre « quelque chose qui contient

quelque chose »¹⁰⁹ et qui aime tout mon être : « Jésus Christ, cet homme d'il y a deux mille ans, se cache, devient présent, sous la tente, sous l'aspect d'une humanité différente. »¹¹⁰

Une autre lettre nous offre une preuve vivante de cela : « Je ne pensais pas que l'on pouvait renaître sur le seuil des cinquante ans. J'ai vécu quarante-sept ans convaincu que Jésus Christ n'était pas "quelque chose" d'indispensable pour moi. J'ai poursuivi pendant toutes ces années des objectifs qui ne résistaient pas au choc du temps : les études, ma profession, ma famille. Chaque fois que j'atteignais ce que je m'étais donné pour but, je ne me sentais pas satisfait et je partais constamment à la recherche de nouveaux objectifs. Même si ma vie semblait belle à la plupart des personnes, j'avais le sentiment de me nourrir de quelque chose qui ne me rassasiait pas. Tout cela a provoqué en moi une crise profonde. Je me sentais inutile et même les rapports avec mes amis, mes collègues et mes proches commençaient à être difficiles. Je voulais être seul. Un jour, à travers l'école de mes enfants, j'ai rencontré une personne dont les yeux brillaient. Lui aussi traversait une période difficile à cause de problèmes de travail, mais il me semblait serein, confiant, en un mot, joyeux. Je ne savais pas ce qui lui permettait d'être ainsi, tout comme j'ignorais qu'il était de CL. Une profonde amitié est née et m'a amené à désirer sa compagnie. Nous sommes partis en vacances avec nos familles et ma

¹⁰⁹ L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 142.

¹¹⁰ L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communionis*, année 9, n°92, novembre 2008, p. 1 sq.

curiosité à son égard s'est accrue. J'ai commencé à fréquenter ses amis, qui sont ensuite devenus les miens. J'ai commencé à participer aux initiatives proposées par le mouvement. J'ai recommencé à prier, à aller à la messe, à me confesser. Parfois, je me demandais : "Pourquoi fais-tu cela ?", et je me répondais : "Parce que je me sens mieux". Aujourd'hui encore, je suis surpris par cette amitié, dont l'origine est l'amour pour Jésus-Christ. Avant, je n'avais que des amis qui avaient le même travail que moi, qui étaient passionnés par le même sport ou avec qui j'avais un centre d'intérêt commun. Ces trois années m'ont changé, m'ont rendu meilleur. Ceux qui me connaissent depuis longtemps, mes anciens amis, ma famille et mes collègues ont remarqué quelque chose de différent chez moi. Ce n'est peut-être pas la même lumière que celle que mon ami a dans ses yeux, mais je pense que, sporadiquement, une certaine lueur apparaît aussi dans mes yeux. Je veux être plus en contact avec ces amis pour "nous rappeler que le Christ est tout", comme disait don Giussani, pour reconnaître "Celui qui est parmi nous" et pour "nous aider à vivre cette conscience, en nous la rappelant jusqu'à ce qu'elle devienne habituelle"¹¹¹ ».

Voilà la méthode à travers laquelle la foi s'est communiquée et pourra toujours se communiquer : une rencontre imprévisible, qui suscite le désir et incite la personne à vérifier la promesse qu'elle porte en elle en participant à la vie de la communauté chrétienne. « L'Église primitive, à la fin de l'ère apostolique, n'a organisé, en tant qu'Église, que relativement peu d'acti-

¹¹¹ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Milan 2011, p. 216.

vités missionnaires ; elle n'avait pas de stratégie propre de l'annonce de la foi aux païens. Pourtant, cette époque fut celle du plus grand succès missionnaire. La conversion du monde antique au christianisme ne fut pas le fruit d'une activité planifiée de l'Église, mais celui des bons résultats de la foi, visibles dans la vie des chrétiens et dans la communauté de l'Église. L'invitation réelle d'expérience à expérience et elle seule fut, humainement parlant, la force missionnaire de l'Église primitive. La communauté de vie de l'Église invitait à participer à cette vie, dans laquelle s'épanouissait la vérité, d'où venait une telle vie. [...] Seule l'union intime d'une vérité cohérente en soi et de sa mise en œuvre dans la vie peut faire briller cette évidence de la foi attendue par le cœur humain ; l'Esprit saint ne peut entrer dans le monde que par cette porte ».¹¹²

Nihilisme/dimension charnelle : ce sont les termes qui définissent notre situation actuelle ; et non seulement celle d'aujourd'hui, mais celle de toujours, car le nihilisme dont nous parlons n'est pas un phénomène contingent, c'est une possibilité permanente de l'âme humaine, même si on a utilisé à d'autres époques des termes différents pour l'indiquer. Au nihilisme, c'est-à-dire au néant qui nous envahit et auquel nous sommes toujours tentés de céder, on ne peut répondre par de simples discours, des règles, des diversions, car ils ne sont pas en mesure de nous aimer, de conquérir réellement notre humanité. Cela explique l'insistance du pape François sur le danger de réduire le christia-

¹¹² J. Ratzinger, *Regarder le Christ, Exercices de foi, d'espérance et d'amour*, Fayard, Mesnil sur l'Estrée 1992, p. 44-45.

nisme au gnosticisme ou au pélagianisme.¹¹³ Au nihilisme, au vide de sens, seule une chair peut répondre, un regard incarné chez une religieuse de quatre-vingts ans ou chez un ami, hier comme aujourd'hui. « Seul Jésus Christ prend à cœur toute mon humanité. »¹¹⁴ Soit je fais l'expérience aujourd'hui d'une présence qui prend à cœur toute mon humanité, soit, en fin de compte, il n'y a pas d'échappatoire, car ni le discours, ni l'éthique, ni les diversions dont nous disposons pourtant, peuvent susciter cette plénitude que j'attends du plus profond de mon être.

Sans l'expérience de cette « emprise » sur le moi, il n'y a pas de christianisme ; il n'y a pas de christianisme en tant qu'événement, c'est-à-dire selon sa nature originelle, et il n'y a donc pas de possibilité de changer la manière de concevoir et de traiter les personnes et les choses, il n'y a ni *metanoïa*, ni véritable affection. « Pour se faire reconnaître, Dieu est entré dans la vie de l'homme comme un homme, sous une forme humaine, de sorte que la pensée, l'imagination et l'affection de l'homme ont été comme "bloquées", attirées par Lui comme par un aimant. L'événement chrétien a la forme d'une "rencontre" : une rencontre humaine dans la réalité banale de tous les jours. »¹¹⁵ Il n'y a rien de plus intelligible pour l'homme, rien de plus facile à comprendre qu'un événement qui a la forme d'une rencontre. On comprend alors pourquoi le pape François répète souvent cette phrase de *Deus caritas est* : « Je ne

¹¹³ Cf. François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 94.

¹¹⁴ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 10.

¹¹⁵ *Ibidem*, p. 37.

me laisserai jamais de répéter ces paroles de Benoît XVI qui nous conduisent au cœur de l'Évangile : « À l'origine du fait d'être chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive ».¹¹⁶ C'est la méthode de Dieu, c'est la méthode que Dieu a choisie pour arracher l'homme (toi, moi, chacun de nous) au néant, à l'impossibilité de s'accomplir, au soupçon que tout se termine dans le vide, à la désillusion mélancolique de soi, à la facilité, à la résignation et au désespoir. « Dans notre vie, tout – aujourd'hui comme à l'époque de Jésus – commence par une rencontre. »¹¹⁷

Dieu s'est fait chair et habite parmi nous : voilà le christianisme ; pas avant tout une doctrine, une morale, mais Quelqu'un présent, ici et maintenant. Le reste – la doctrine, la morale – suit. « Celui qui a fait toute chose [c'est-à-dire Dieu, l'origine, le destin, le sens de la vie] s'est assimilé à une chair précaire, il s'assimile [toujours] à une chair précaire, il se rend audible et tangible dans une chair précaire »,¹¹⁸ celle de personnes comme toi et moi ; une chair fragile, pleine de limites, mais qui a été saisie et transformée. Si le christianisme nous a fascinés, si nous nous sommes attachés à une certaine réalité, c'est parce que nous avons vu des personnes engagées de manière différente dans les circonstances communes, avec une joie et une paix (même dans la douleur et la fatigue) que nous avons

¹¹⁶ François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 7.

¹¹⁷ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, Place Saint-Pierre, 7 mars 2015.

¹¹⁸ L. Giussani, *La verità nasce dalla carne*, Bur, Milan 2019, p. 115.

désirées pour nous, avec une gratuité et une positivité du regard, même face aux circonstances les plus difficiles et contradictoires, que nous nous sommes surpris à « envier » ; des personnes « esaisies », changées par l'événement chrétien (qui, pour elles aussi, a eu la forme d'une rencontre), des témoins d'une nouveauté de vie qui perturbe, au sens humain du terme, le contexte de vie qui les entoure. L'origine de cette perturbation est bien décrite par la Liturgie ambrosienne : « Je ferai connaître ma présence à travers la joie de leurs cœurs ». ¹¹⁹

Ainsi, observe Giussani, si Dieu s'est fait chair en Jésus, « il faut être dans la chair pour comprendre Jésus. C'est une expérience qui nous fait comprendre Jésus. Si Dieu, le Mystère, a pris chair, s'il est né des entrailles d'une femme, on ne peut rien comprendre de ce Mystère, si on ne part pas d'expériences matérielles. Si, pour se faire comprendre, il s'est fait chair, il faut partir de la chair ». Et encore : « Si on laisse la chair de côté, on détruit le paradoxe : cette foi n'intéresse plus personne », ¹²⁰ elle devient un discours, elle se fait abstraite, elle devient une éthique, un mode d'emploi, et ne nous aimante plus. Seule une expérience humaine me permet de découvrir la présence du Christ, de comprendre ce qu'est mon rapport avec lui.

¹¹⁹ « *Populus Sion, ecce Dominus veniet ad salvandas gentes : et auditam faciet Dominus gloriam laudis suae in laetitia cordis vestri* » (Oraison après la fraction de l'hostie du IV^e Dimanche de l'Avent ambrosien, in *Messale ambrosiano. Dall'Avvento al Sabato Santo*, Milan 1942, p. 78).

¹²⁰ L. Giussani, *Si può (veramente ?) vivere così ?*, Bur, Milan 2011, p. 481, 207.

4. Pour détecter le vrai, une attention sincère suffit

Il est facile de détecter la présence contemporaine du Christ : les présences qui nous aimantent, qui nous font faire l'expérience de cette correspondance dont nous avons parlé, sont rares. Il est donc facile de les remarquer : pour Pierre, pour Zachée, pour la Samaritaine, pour Marie Madeleine, cela a été facile. C'est facile, mais cela ne va pas de soi. On le voyait aussi avec Jésus. Pensons au scandale, et au rejet qui a suivi, chez ceux qui l'ont vu se rendre chez Zachée.

Que pouvait-il bien y avoir chez Pierre, Zachée, la Samaritaine, Marie Madeleine et les autres qui l'ont rencontré, pour qu'ils saisissent sa nouveauté, sa diversité, sa singularité ? Une attention sincère, un regard grand ouvert. En effet, « la vérité ultime est semblable à une belle chose rencontrée en chemin : on la voit et on la reconnaît si on est attentif. Le problème est donc cette attention ».¹²¹ Elle est à la portée de tous, ce qui est libérateur, car cela balaie une objection récurrente, qui cache un désengagement par rapport à la réalité de la vie : « Je ne suis pas capable, je ne suis pas intelligent, je n'ai pas les moyens de comprendre. » Pour saisir le vrai, il suffit d'être attentif.

Bien sûr, il n'est jamais facile d'être attentif, comme l'écrit Simone Weil : « Il y a quelque chose dans notre âme qui répugne à la véritable attention beaucoup plus violemment que la chair ne répugne à la fatigue. [...] L'attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser

¹²¹ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 59.

disponible, vide et pénétrable à l'objet ». ¹²² Mais pour que la pensée soit perméable à l'objet, pour ne pas s'enfermer dans sa propre mesure, pour « une large ouverture sur la totalité des facteurs en jeu », ¹²³ il faut une lueur d'affection envers soi-même, d'intérêt pour le destin de son existence ; c'est cette lueur, même tout au fond de notre âme, qui nous permet d'accepter d'être aimé, de « réagir » à une présence qui affirme notre être, et d'y prêter attention.

Pierre, Zachée, la Samaritaine, Marie Madeleine n'avaient pas mis de frein à leur humanité : dans leur regard, il y avait une soif, une attente inquiète, voire souffrante, que la présence de cet Homme avait éveillée, fait résonner, en l'embrassant, en lui correspondant.

Certes, ce regard grand ouvert avait été éveillé, encouragé en eux par la présence exceptionnelle de Jésus, mais ils ont dû adhérer à cette provocation, à cette sollicitation ; rien en eux ne s'est passé de manière magique ou mécanique (ce qui se produirait ainsi serait étranger à l'être humain).

Pour remarquer les présences qui portent une nouveauté de vie, pour les détecter, il faut donc une attention, une raison affectivement engagée, une humanité vivante. Il ne peut y avoir aucune attention, aucune ouverture de raison, sans vibration affective, sans inté-

¹²² S. Weil, *Attente de Dieu*, Gallimard, Paris 1999, p. 72.

¹²³ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 186. L'auteur observe : « En tout cas, la question fondamentale pour un cheminement humain est une *éducation* de la liberté à l'attention – c'est-à-dire à une large ouverture sur la totalité des facteurs en jeu –, et une *éducation* à l'acceptation – c'est-à-dire le fait d'embrasser consciemment ce qui se présente à nos yeux ». Il pose donc également la question essentielle d'une *éducation* de la liberté à l'attention.

rêt. Un regard attentif est toujours un regard intéressé. « Si une chose déterminée ne m'intéresse pas, je ne la regarde pas et, si je ne la regarde pas, je ne peux pas la connaître. Pour la connaître, je dois y faire attention. Attention, vient du latin, et veut dire "être tendu vers". Si une chose m'intéresse, elle me frappe, et alors je serai tendu vers elle. »¹²⁴

5. Une reconnaissance qu'on appelle foi

C'est donc par cette attention que l'on commence à reconnaître la nature de ce que l'on a devant soi. En fait, en percevant une présence porteuse d'une humanité différente (quand cela se produit, là où cela se produit), il est difficile d'étouffer une interrogation sur la nature de ce que l'on voit. Face à la présence de Jésus, chez les personnes qui l'entendaient parler et le voyaient agir, la question surgissait : « Qui est cet homme ? » Une question étrange. Il la suscitait parce qu'il était irrémédiablement différent. « Ils savent d'où il vient, ils connaissent sa mère et ses proches, ils savent tout de lui, mais le pouvoir dont cet homme fait preuve est tellement disproportionné, il est si grand et si différent dans sa personnalité, que même la question a un sens différent : qui est donc cet homme ? »¹²⁵

Cette même question surgit en nous aujourd'hui face à la présence de personnes que nous avons rencontrées, que nous avons connues et fréquentées, desquelles nous

¹²⁴ *Ibidem*, p. 53.

¹²⁵ Jésus Christ, la compagnie de Dieu à l'homme – Affiche de Pâques, 1982, Communion et Libération.

sommes devenus amis : « Qui es-tu ? Pourquoi es-tu ainsi ? » La question est suscitée par le caractère exceptionnel de leur présence, un caractère exceptionnel qui devient évident dans notre expérience. C'est ainsi que le christianisme se communique, aujourd'hui comme alors. La lettre citée, de notre ami cinquantenaire, le disait bien. L'apparition de la question est en fait symptomatique du « problème très important » qui s'est posé de la même manière pour les personnes qui ont eu affaire à Jésus. Comme l'observe le pape François : « Le témoignage suscite l'admiration, et l'admiration suscite des questions chez ceux qui le voient. Les autres se demandent : "Comment se fait-il que cette personne soit ainsi ? D'où lui vient le don d'espérer et de traiter les autres avec charité ?" »¹²⁶

Est-ce que tout le monde te regarde avec la même tendresse ? Est-ce que tout le monde te regarde avec la même gratuité ? Est-ce que tout le monde te regarde avec la même passion pour ton destin ? Est-ce que tout est pareil ? Voilà pourquoi, lorsqu'on se trouve confronté à une différence sans comparaison (comme l'écrivain Mencarelli face à cette religieuse), on ne peut que se poser la question : « Qui est donc cet homme ? ». C'est de là, de ce contrecoup émerveillé, qui soulève une question irrépressible, que commence ce parcours de connaissance, de reconnaissance, qu'on appelle la foi.

Observons comment celui-ci se déroule chez les premiers qui ont rencontré Jésus. Cherchons à revivre une des nombreuses scènes de l'Évangile, pour nous confronter avec la dynamique de connaissance qui

¹²⁶ François, *Sans Jésus nous ne pouvons rien faire. Être missionnaire aujourd'hui dans le monde*, Bayard, Montrouge 2020, p. 48.

émerge dans le récit. Jésus va avec ses disciples dans la région de Césarée. Sur le chemin, à un moment donné, il s'arrête et leur demande : « Au dire des gens, qui suis-je ? » Un peu pris au dépourvu, ils tentent quelques réponses : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » À ce stade, la question devient directe et personnelle : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Le premier à répondre est Pierre, avec sa façon impulsive de réagir : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». ¹²⁷ Comment a-t-il pu prononcer ces paroles ? Pierre ne dit pas quelque chose qu'il a pensé lui-même, à quoi il est arrivé avec la capacité de compréhension de sa raison ; il répète ce qu'il avait entendu dire par Jésus lui-même. Ce ne sont pas ses paroles, sa conquête. Pourquoi les répète-t-il ? En quoi est-il parfaitement raisonnable de les répéter, même s'il ne possédait pas pleinement leur signification ? En raison de la certitude que Pierre avait acquise sur cet homme, l'expérience qu'il avait faite dans son rapport avec lui et qui lui avait fait comprendre que « si je ne peux pas faire confiance à cet homme, je ne peux pas non plus me faire confiance à moi-même ! »

6. Liberté et confiance

Pourquoi Pierre pouvait (devait)-il faire confiance à Jésus (« si nous ne croyons pas en cet homme, nous ne pouvons même pas faire confiance à nos propres yeux ») ? Il faut avant tout souligner que nous sommes

¹²⁷ Cf. *Mt* 16, 13-19.

d'autant plus en mesure d'acquiescer une certitude sur une autre personne, que nous sommes attentifs à sa vie. Qui a pu comprendre qu'il fallait faire confiance à Jésus ? Les personnes qui l'ont suivi et sont restées avec lui, et non la foule qui est allée se faire soigner, mais qui ne s'engageait pas dans une implication vitale. Ce n'est que dans la vie commune et le partage que l'on peut accumuler les signes nécessaires pour atteindre la certitude sur un autre, jusqu'à pouvoir dire de façon totalement raisonnable : « Je peux lui faire confiance ».

Mais l'intelligence des signes, leur interprétation, exige la liberté. Les signes n'« imposent » pas la conclusion à laquelle ils conduisent pourtant. « La liberté se manifeste dans cette aire de jeu qu'on appelle signe. [...] Le signe est un événement à *interpréter*. »¹²⁸ Par conséquent, devant la personne même de Jésus, les interprétations variaient dans son entourage. Face aux signes, la liberté émerge.¹²⁹

Pour beaucoup, la présence de la liberté constitue une objection, elle est perçue comme quelque chose qui alourdit la vie ou affaiblit la vérité de la conclusion à laquelle on est parvenu.

Pour tenter de faire comprendre à un jeune ami que non seulement nous ne pouvons pas éviter la liberté, mais qu'elle est un bien pour nous, je lui ai donné un exemple. « Imagine, lui ai-je dit, qu'après avoir passé quelques années avec ta fiancée et avoir eu de nombreux signes que vous êtes un bien l'un pour l'autre, tu décides de lui demander explicitement : “Veux-tu m'épouser ?” Au moment de le faire, aurais-tu quelque agitation ? »

¹²⁸ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 181.

¹²⁹ Au sujet de la liberté dans l'acte de foi, voir DS 3035.

Il répond : « Je crois bien que oui ». « Pourquoi, ai-je répliqué, étant donné que tout serait déjà clair pour toi ? » « Parce qu'elle peut me dire non », me dit-il. « Tu t'agiterais donc parce que tu ne sais pas si tous ces signes vont suffire à ta fiancée pour te dire oui, parce que tu es soumis à "son" interprétation des signes, c'est-à-dire à sa liberté. N'est-ce pas ? ». « Oui », me confirme-t-il. À ce stade, je lui ai demandé : « Préférerais-tu que tout soit mécanique, automatique, pour ne pas avoir à courir le risque de sa liberté, pour t'épargner l'inquiétude, ou aimerais-tu mieux, en courant ce risque, qu'elle dise oui librement ? » Il me répond : « Je préférerais sans aucun doute qu'elle me le dise librement ». J'ai ajouté : « Et tu penses que Dieu a moins de goût que toi ? Dieu aussi préfère qu'on lui dise "oui" librement ». Le pape François l'a récemment rappelé : « Comment agit Jésus ? [...] Il respecte, il respecte notre situation, il ne va pas de l'avant. [...] Le Seigneur n'accélère pas le pas, il va toujours à notre rythme, [...] il attend que nous fassions le premier pas ».¹³⁰ Cela ne signifie pas qu'il ne nous donne pas de signes, tous les signes dont nous avons besoin, mais nous restons libres devant eux. Dieu nous a créés libres et il s'est en quelque sorte soumis à la décision de notre liberté, car il n'y a pas de comparaison entre un oui dit librement par l'homme et un acquiescement sans exercice conscient de la liberté. J'ai conclu : « Si ce n'était pas le fruit de sa liberté, son "oui" ne pourrait pas provoquer en toi une explosion de joie ».

Il est vraiment décisif de nous rendre compte que notre liberté n'est pas une complication, mais un don !

¹³⁰ François, *Homélie de la Messe à la Maison Sainte-Marthe*, 26 avril 2020.

La liberté est donc impliquée dans cette interprétation des signes qui me permet d'atteindre de manière tout à fait raisonnable la certitude que je peux faire confiance à quelqu'un d'autre. C'est en raison de cette confiance que Pierre a repris les paroles qu'il avait entendues de Jésus. La foi ne consiste pas à se jeter dans un abîme, ce n'est pas un acte accompli sans rien de raisonnable. « La foi consiste à reconnaître comme vrai ce qu'une Présence historique dit d'elle-même. » « Un Homme a dit de lui-même quelque chose que d'autres ont accepté comme vrai et qu'aujourd'hui j'accepte aussi à cause de la manière exceptionnelle dont ce fait m'atteint encore. Jésus est un homme qui a dit : "Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie". [...] Prêter attention à ce que cet homme faisait et disait, pour arriver à dire : "Je crois en lui", adhérer à sa présence en affirmant comme vrai ce qu'il disait : voici ce qu'est la foi. La foi est un acte de la raison mue par le caractère exceptionnel d'une Présence qui conduit l'homme à dire : "Cet homme qui parle dit la vérité, il ne ment pas, j'accepte ce qu'il dit" ». ¹³¹ Comme le dit le Catéchisme, « *"croire" a donc une double référence : à la personne et à la vérité ; à la vérité par confiance en la personne qui l'atteste* ». ¹³²

La foi est la reconnaissance de « quelque chose » (la présence du divin dans l'humain) qui va au-delà de la capacité de comprendre de la raison, que la raison à elle seule ne pourrait pas définir, et c'est pourtant une reconnaissance pleinement raisonnable, qui explique ce que j'ai devant moi, l'expérience que je fais. Il y a,

¹³¹ L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 36.

¹³² *Catéchisme de l'Église Catholique*, 177.

observe von Balthasar, une « compénétration entre la foi et l'expérience de l'accomplissement ». ¹³³

« La foi consiste à avoir la sincérité de reconnaître, la simplicité d'accepter et l'affection pour se lier à une telle Présence. Sincérité et simplicité sont des mots similaires. Être "simple" signifie regarder quelque chose en face, sans introduire de facteurs étrangers venus de l'extérieur. [...] Il faut [...] considérer le fait, l'événement, avec simplicité. Autrement dit, l'événement doit être considéré pour ce qu'il dit, pour ce qu'il communique à la raison et au cœur sans introduire des facteurs extérieurs pour l'évaluer ». ¹³⁴ On peut dire que la simplicité consiste à soumettre la raison à l'expérience, sans introduire quoi que ce soit d'étranger. La manière dont Giussani en a parlé devant le Pape sur la Place Saint-Pierre en 1998 reste gravée dans notre mémoire : « C'est une simplicité de cœur qui me faisait sentir et reconnaître le Christ comme exceptionnel avec cette immédiateté sûre, comme cela se passe pour l'évidence inattaquable et indestructible de facteurs et d'instantanés de la réalité qui, une fois introduits dans notre horizon personnel, nous atteignent en plein cœur. » ¹³⁵

¹³³ H.U. von Balthasar, *La Gloire et la croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, op. cit., p. 111.

¹³⁴ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 43.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 10.

CHAPITRE 4

UN CHEMIN QUI DURE TOUTE LA VIE

Une fois que la rencontre a eu lieu, quand on a vécu l'expérience d'être aimanté, « rivé » par une présence porteuse d'une humanité différente, dans laquelle on a reconnu, chacun selon son rythme et son histoire, la présence du Christ ici et maintenant, quand on a commencé à en voir les fruits dans sa vie, on peut croire qu'on est arrivé, et donc qu'on peut cesser de marcher.

Il faut admettre que ce n'est pas le cas. La rencontre se renouvelle constamment en se produisant de nouveau, c'est un chemin qui se rouvre en permanence, et qu'on ne peut cesser de parcourir. « Ce donné, qui a fait en quelque sorte irruption, devient le point de départ d'un *cheminement*. [...] Ce qui a été donné devient le point de départ d'une quête, d'un travail qui n'est pas du tout un travail de possession, mais le travail d'un désir qui ne cessera jamais d'apprendre ».¹³⁶

1. La nécessité de parcourir un chemin

Dès que l'on s'arrête, croyant posséder ce qui a été donné, la lourdeur et l'aridité envahissent les journées. Au lieu

¹³⁶ M. de Certeau, « L'expérience spirituelle », in *L'étranger ou l'union dans la différence*, Points, Paris 2005, p. 5.

de fleurs, on a entre les mains de l'herbe sèche. On voit à nouveau le néant s'infiltrer dans la trame du temps, et l'on est surpris, déçu. Pourquoi une telle aridité ? Dans ces moments-là, on ressent plus que jamais les paroles de Etty Hillesum : « Mon cœur était pris au piège, rien ne circulait en moi, tous mes vaisseaux étaient envasés et mon crâne était serré dans un étou ». ¹³⁷

Qu'est-ce qui nous arrive ? Ce que Ratzinger dit de saint Augustin : « Quand saint Augustin se convertit dans le jardin de Cassiciacum, il comprenait encore sa conversion selon le schéma de son vénéré maître Plotin et celui des philosophes néoplatoniciens. Il pensait que sa vie pécheresse antérieure avait été définitivement dépassée, que le converti serait dorénavant une personne complètement nouvelle et différente, que ce qui lui restait de chemin ne serait qu'une montée continue vers un sommet de proximité à Dieu, chaque fois plus pure. Quelque chose de semblable à ce que décrit Grégoire de Nysse dans son "Ascension de Moïse" : "De même que les corps, une fois reçue une première impulsion vers le bas, tombent d'eux-mêmes dans l'abîme sans besoin d'une nouvelle impulsion..., de même, mais au sens inverse, l'âme qui s'est libérée de ses passions terrestres, s'élève constamment au-dessus d'elle-même avec un rapide mouvement d'ascension... un vol qui tend continuellement vers le haut" ». ¹³⁸ Même sans jamais avoir utilisé ces termes, nous concevons aussi, bien souvent et parfois inconsciemment, ce qui nous

¹³⁷ E. Hillesum, *Les écrits d'Etty Hillesum : Journaux et Lettres 1941-1943*, 4 septembre 1941, op. cit., p. 150.

¹³⁸ J. Ratzinger, *Discours de son éminence le cardinal Joseph Ratzinger à l'occasion du centenaire de la mort du cardinal John Henry Newman*, Rome, 28 avril 1990.

est arrivé – la rencontre, la « conversion » – selon des schémas empruntés ailleurs, éloignés de ce que nous vivons. « L'expérience d'Augustin était différente : il apprendra qu'être chrétien signifie plutôt parcourir un chemin toujours plus difficile, avec ses hauts et ses bas. L'image de la montée est remplacée par celle de l'*iter*, un chemin pendant lequel nous sommes consolés et soutenus par les quelques instants de lumière que parfois nous recevons. La conversion est un chemin, une route qui dure toute la vie. C'est pourquoi la foi est toujours *développement*, et précisément à cause de cela, maturation de l'âme vers la vérité, vers Dieu, qui "est plus intérieur à nous que nous-mêmes" ».¹³⁹

Ratzinger formule ces observations à l'occasion du centenaire de la mort de John Henry Newman, pour souligner la conception de la conversion, différente et plus vraie, qui fut celle du cardinal anglais, aujourd'hui reconnu saint : « Newman, dans son idée d'évolution, a présenté sa propre expérience de conversion, jamais achevée : il nous a offert ainsi l'interprétation non seulement de la doctrine chrétienne, mais aussi de la vie chrétienne. Je crois que le signe caractéristique d'un grand maître dans l'Église est qu'il enseigne non pas seulement par ses idées et ses paroles, mais aussi par sa vie, car en lui pensée et vie se compénètrent et se déterminent mutuellement. Si cela est vrai, Newman appartient en vérité au nombre des grands maîtres de l'Église car il touche notre cœur et illumine notre intelligence. »¹⁴⁰

Il faut retenir et faire fructifier l'apport précieux que

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

contient ce passage de Ratzinger : « La conversion est un chemin, une route qui dure toute la vie. » ; « la foi est toujours *développement* ». Péguy répond à ces paroles de toute la force de sa prose : « Rien d'acquis n'est acquis pour éternellement. Et c'est la condition même de l'homme. Et la condition la plus profonde du chrétien. L'idée d'une acquisition éternelle, l'idée d'une acquisition définitive et qui ne sera plus contestée est tout ce qu'il y a de plus contraire à la pensée chrétienne. L'idée d'une domination éternelle et définitive et qui ne sera plus querellée est tout ce qu'il y a de plus contraire à la destination de l'homme, dans le système de la pensée chrétienne ». ¹⁴¹

Même le Baptême, qui introduit pourtant quelque chose d'irréremédiablement et définitivement nouveau en nous, traçant une ligne de démarcation entre l'avant et l'après, n'est qu'un début : le début de la lutte que le Christ engage pour conquérir, en *vir pugnator*, notre existence, pour « l'envahir » et ainsi l'accomplir. Avec le Baptême, « qui permet à l'homme de comprendre et d'accepter de faire partie de l'avènement du Christ » (« Toujours le Baptême [dans l'Église], apparaît comme lié à la foi : [...] les Apôtres et leurs collaborateurs » l'offrent « à quiconque croit en Jésus » ¹⁴²), « naît un homme différent, une humanité différente ». ¹⁴³

Mais cette « nouveauté historiquement datée pourrait même être enfouie profondément sous terre, dans

¹⁴¹ C. Péguy, « Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne » [1914], in Œuvres complètes, tome IX : *Œuvres posthumes*, Éditions de la Nouvelle Revue française, Paris 1924, p. 294.

¹⁴² *Catéchisme de l'Église Catholique*, 1226.

¹⁴³ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 85.

une tombe d'ignorance et d'oubli », comme cela arrive souvent. C'est en rencontrant « une compagnie chrétienne vivante »¹⁴⁴ que l'on prend conscience de la portée du Baptême, que l'on en surprend les fruits dans la vie. Et c'est en appartenant à la vie de cette compagnie que se développe dans la personne la grâce baptismale.

Encore une fois, cela implique un chemin. Même celui qui a été choisi, saisi, à travers le geste du Baptême, peut en effet, « s'enfoncer dans l'océan fangeux du monde : il peut céder à l'oubli, à la perte de conscience de la présence du Christ, événement réel de la vie de l'homme ».¹⁴⁵

Pas d'interruption du chemin, donc. Mais cette évidence, que la conversion est un parcours qui dure toute la vie et que la foi est toujours développement, peut nous amener à céder, presque inconsciemment, à une tentation : celle de changer de méthode face à la vie, à ses pressions, à ses défis personnels et sociaux, c'est-à-dire remplacer la rencontre par autre chose. Ainsi, la tentation consiste à penser que l'événement va de soi, que la foi va de soi, et à miser sur autre chose : on cherche l'accomplissement de la vie ailleurs, pas dans l'événement par lequel on a été attiré. C'est ce qui fait écrire à Giussani : « “Événement” est le mot le plus difficilement compris et accepté par la mentalité moderne et, en conséquence, par chacun de nous. [...] Il est très difficile d'accepter que ce soit un événement qui nous éveille à nous-mêmes, à la vérité de notre vie, à notre destinée, à l'espérance, à la moralité ».¹⁴⁶ On finit ainsi

¹⁴⁴ *Ibidem*, p. 86.

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 90.

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 31-32.

par trouver refuge et soutien dans ce qu'on pense et fait soi-même, qui paraît (même si ce jugement reste implicite) davantage capable d'attaquer le néant qui nous entoure et s'insinue en nous.

Mais pourquoi retombe-t-on et pourquoi se trouve-t-on pris, après la fascination initiale, dans une lutte qui épuise parfois ? Pourquoi change-t-on de méthode ? Il faut faire ici une première observation. Le choix de miser, plutôt que sur la rencontre, sur ce que l'on semble pouvoir plus facilement contrôler et qui paraît plus porteur de réalisation est fortement mis en avant et favorisé, même si c'est le plus souvent de manière invisible, par la mentalité qui nous entoure et nous imprègne. « Nous sommes immergés dans une réalité "mondaine" contraire à ce qui est arrivé : le monde a besoin de l'avènement du Christ, il a besoin d'un témoignage vécu de sa présence ; mais il reste, dans sa conscience et son affection, radicalement étranger et opposé à la personnalité nouvelle, à la "créature nouvelle" que le Christ instaure ».¹⁴⁷ La contradiction entre la nouveauté introduite par l'événement du Christ et le contexte historique dans lequel nous sommes défié constamment le chrétien, le baptisé. Comment ne pas y succomber ? Uniquement grâce à la présence concrète et constante du Mystère fait chair, qui devient expérimentable à travers une réalité chrétienne vivante.

Loin d'une telle présence concrète et constante du Christ, qui nous entraîne à travers une préférence humaine (« Zachée, descends vite de l'arbre, je viens chez toi »), chacun de nous, même s'il a reçu le Baptême et qu'il a rencontré à un moment donné la compagnie de

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 89.

l'Église, reste seul face à ses envies, en proie aux forces et aux séductions du pouvoir, aux images d'accomplissement qui lui sont administrées chaque jour par l'environnement et que, consciemment ou non, il fait siennes.

Attention cependant : s'il est vrai que, sans lien présent avec la compagnie constante du Christ, à travers les visages humains dont Il se sert, il est difficile, voire impossible, de ne pas succomber à la mentalité qui nous entoure, il est tout aussi vrai que le fait d'être plongés dans une compagnie chrétienne vivante ne garantit pas automatiquement contre le risque de céder à la tentation de remplacer l'événement rencontré par autre chose, de placer son espérance ailleurs, de recommencer à imaginer le chemin de la plénitude à partir de ses propres ressources. C'est une tentation d'aujourd'hui, qui a toujours existé et existera pendant toute l'histoire, et c'est le fait d'y céder qui, au fond, constitue le « péché ». María Zambrano l'observe à sa manière, en tournant son regard vers l'origine : « Si l'on s'en tient au récit sacré de la Genèse, il [Adam] a succombé à l'attrait prometteur du futur ("Vous serez comme des dieux"), non par appétit du bonheur, mais au contraire en délaissant la félicité qui l'inondait pour partir en quête d'une création propre, d'une chose qu'il eût faite au lieu d'avoir à contempler ce qui s'offrait à lui, et pour fuir la pure présence des êtres dont il connaissait le nom, mais pas le secret ».¹⁴⁸

Chacun est appelé à voir ce qui arrive dans la vie personnelle ou communautaire quand on cède à la tenta-

¹⁴⁸ M. Zambrano, *Les clairières du bois*, Éditions de l'Éclat, Paris 1985, p. 69.

tion de remplacer la nouveauté apportée par le Mystère fait chair par une création personnelle, quelque chose que l'on fait soi-même.

2. La tentation de l'affirmation de soi

Un regard sur l'histoire née du charisme donné à don Giussani peut se révéler précieux pour comprendre les facteurs qui entrent en jeu dans le chemin chrétien.

À un moment historique précis, les années qui ont suivi 1968, au cœur des pressions constantes qui provenaient du contexte culturel, social et politique et qui, par certains côtés, ressemblent à celles que nous connaissons aujourd'hui, Giussani a décrit avec précision la tentation dont nous parlons. Nous sommes en 1975, mais les observations qu'il adresse à un groupe d'adultes de Milan rassemblés dans la salle du Conservatoire pour l'habituelle Journée de début d'année,¹⁴⁹ valent, telles quelles, pour nous aujourd'hui.

Giussani dénonce, dans la réalité du mouvement de CL, une « perte », un dessèchement de l'expérience, un égarement, un essoufflement, qu'il attribue à « une carence en méthode, une carence en attention ». Comment comprendre cette carence en méthode et en attention ? Elle consiste en ce que « le fond de la question, la racine, ce dont tout découle, la source de l'énergie et de l'intelligence, est considéré comme allant de soi, il n'est plus alimenté, il n'est plus couvé, il

¹⁴⁹ L'auteur se réfère au rassemblement traditionnel du début de l'année académique des membres de Communion et Libération, après la pause estivale.

n'est plus soutenu par notre attention et notre volonté, si bien que c'est comme s'il tendait lentement à s'estomper, à devenir abstrait. Dans une vie telle que la vie chrétienne, gare à considérer d'une manière ou d'une autre comme acquis ce qui est l'origine constante de notre visage, de notre personnalité, de notre lumière et de notre force ! ». ¹⁵⁰ Quand on donne pour acquise la source, c'est-à-dire l'événement survenu, celui-ci se transforme ensuite en un *a priori* que l'on met dans un tiroir ; on présuppose l'événement et on affronte ensuite la réalité à partir de ses propres projets et de ses propres interprétations. L'événement survit comme catégorie connue, et même utilisée, mais pas comme racine vitale de connaissance et d'action. On ne part pas de l'événement chrétien, on n'en attend pas la satisfaction, c'est-à-dire la correspondance avec les exigences originelles du cœur : on cherche cette dernière dans ses propres réalisations, dans sa propre capacité à construire, dans une affirmation de soi. C'est là que survient, insensiblement, le changement de méthode que nous évoquions précédemment.

Giussani identifie donc la carence en méthode et en attention dans la « forte prépondérance de l'expressivité, de la recherche d'expression, personnelle ou collective », dans la poursuite d'« une expressivité comprise de manière naturaliste. Instinctivité, exigences, nécessités qui remplissent notre vie personnelle et qui se remarquent dans notre vie collective : nous sentons l'urgence de les satisfaire, avec une prérogative, une prédominance très dangereuse par rapport au point

¹⁵⁰ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

qui constitue l'aliment constant de notre chemin humain et chrétien ». Il y a donc une prépondérance de la recherche d'une expressivité propre au détriment de cet événement qui est entré dans notre vie et qui s'est pourtant révélé comme l'origine d'une humanité nouvelle, d'une intelligence et d'une affectivité nouvelles.

Quelle est la racine du problème ? Giussani répond sans hésiter : l'affirmation de soi comme but et horizon ultime de l'action. « La valeur que nous poursuivons en allant à l'église ou en luttant à l'usine, à l'école ou à l'université, quand nous sommes seuls ou quand nous sommes ensemble, est l'affirmation de soi, selon l'aspect qui nous intéresse (que ce soit l'affectivité, le goût et la curiosité intellectuelle, un talent propre qui cherche à s'exprimer, ou la passion sociale et politique). C'est le cœur de la question : la valeur que l'on recherche, individuellement ou ensemble, me semble se définir principalement par la nécessité, la prétention et la pression de s'affirmer soi-même, selon ce qui nous intéresse, selon ce que l'on perçoit comme intéressant pour soi. »¹⁵¹ Notons que Giussani ne s'adresse pas à un public qui a choisi d'autres voies, mais à des personnes engagées dans l'expérience chrétienne que lui-même a suscitée, qui investissent généreusement leur temps et leurs énergies dans les différents milieux où elles sont impliquées. C'est ce qui rend son observation encore plus intéressante, car elle ne concerne pas « les autres »,

¹⁵¹ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975. Tolstoï nous offre à ce sujet une subtile paraphrase de l'Évangile : « *Cherchez le Royaume de Dieu et sa vérité, et le reste vous sera donné par surcroît. Et nous, c'est le reste que nous cherchons, et, naturellement nous ne le trouvons pas.* » (L. Tolstoï, *Résurrection*, op. cit., t. 3, p. 503).

mais « nous », à savoir des personnes qui vivent la proposition chrétienne qui les a attirées.

Dans son dernier livre, qui vient de paraître en italien, Giussani expose le point sensible dans le cadre d'un choix à faire : « Au lieu d'affirmer l'être, la réalité dans sa vérité intègre, entière, dans sa destinée totale, exhaustive, nous sommes déterminés par la préoccupation de nous affirmer nous-mêmes ». Et encore : « Nous plaçons notre espérance dans un projet : voilà le péché, placer son espérance dans un projet qui vient de soi ».¹⁵² C'est notre tentation permanente. À cause d'une faiblesse étrange et profonde, et en même temps d'une présomption à laquelle il cède, l'homme, donc chacun de nous, se détache de ce qui le fait vivre, il le tient pour acquis, ce qui est une manière de le nier, et il s'affirme lui-même. Il mise sur lui-même et « fixe son regard et son désir sur des choses particulières et limitées. Le dessein originel, ce pour quoi l'homme est créé, a été altéré par l'usage arbitraire de la liberté ; les hommes tendent ainsi vers un détail qui, détaché du tout, est identifié avec le but de la vie. L'expérience vécue tous les jours est qu'ils tendent à identifier la totalité de la vie avec quelque chose de partiel et de limité. Sortir de cette partialité n'est pas de notre ressort ; aucun d'entre nous ne parvient seul à poser un regard vrai sur le réel ».¹⁵³

Toutefois, la recherche de l'affirmation de soi ne mène pas à la plénitude ni à la satisfaction qu'elle semble pro-

¹⁵² L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo*, Bur, Milan 2020, p. 187 ; 27.

¹⁵³ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 33.

mettre, elle ne libère pas du néant. Nous l'avons vu, nos discours et nos efforts constituent des tentatives insuffisantes, stériles. Au contraire, toute notre agitation ne fait qu'« augmenter démesurément l'insatisfaction ». ¹⁵⁴ Dans le péché réside la pénitence, celle que Dante nomme « *contrappasso* », par laquelle « on est puni précisément par l'erreur qu'on commet ». En effet, « la recherche de l'affirmation de soi, dans tel ou tel détail qui nous intéresse plus, a toujours pour résultat un malaise plus grand. Et cette attitude, qui privilégie l'affirmation de soi, le plaisir de se sentir exprimé, le goût pour sa propre expressivité, gâte tout ». ¹⁵⁵

En cette période marquée par le coronavirus, nous n'avons jamais si bien vu les limites d'une certaine manière de vivre la réalité, ni combien il est pathétique de placer son espérance dans sa propre expressivité. Graham Greene écrit : « S'exprimer est toujours une chose dure et égoïste. Cela dévore tout, jusqu'au soi qu'on exprime. À la fin, on découvre que l'on n'a même plus de soi à exprimer. Je ne m'intéresse plus à rien ». ¹⁵⁶ « Celui qui est centré sur lui-même, sur sa propre bonté ou sa propre intelligence, sur sa volonté ou sa conviction d'avoir raison, finit par ne plus percevoir la réalité

¹⁵⁴ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975. Dostoïevski écrit dans *Les frères Karamazov* : « Chacun [aujourd'hui] veut goûter lui-même la plénitude de la vie ; cependant, loin d'atteindre le but, tous les efforts des hommes n'aboutissent qu'à un suicide total, car, au lieu d'affirmer pleinement leur personnalité, ils tombent dans une solitude complète » (F.M. Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, Gallimard, Paris 1952, p. 413).

¹⁵⁵ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

¹⁵⁶ G. Greene, *La saison des pluies*, Robert Laffont, Paris 2020.

dans son altérité inépuisable et mystérieuse. Ainsi, le seul enthousiasme que l'on puisse éprouver dans la vie est celui d'avoir raison, d'être satisfait ; et non la surprise pour ce qui arrive, pour la réalité qui parle à la personne, par la grâce de l'être. »¹⁵⁷ Être centré sur soi rend sourd à la réalité, à son inépuisable et mystérieuse altérité, cela fait de la vie une bulle étouffante.

Ce dont on pense tirer satisfaction mène au nihilisme ; privilégier le goût pour sa propre expressivité gâte tout, cela réduit tout à zéro. Mais pourquoi ? Parce que cela va contre la loi de l'accomplissement humain. « La loi de la vie est celle dictée par le Seigneur : “Celui qui se cherche lui-même se perd et celui qui accepte de se perdre se trouve. Celui qui accepte de se perdre pour Moi se retrouve”. C'est le concept de la “conversion”. »¹⁵⁸

3. Conversion. Recouvrer constamment la foi

Voici donc l'alternative proposée par Giussani : « Pas une expression de soi, mais une conversion de soi. Pas une expression publique, culturelle, politique du mouvement, mais une conversion du mouvement. Voilà

¹⁵⁷ L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo*, op. cit., p. 139. Dans le même sens, de Lubac écrit : « On se croit lucide, et l'on ne discerne plus l'essentiel. On ne sait plus découvrir, fraîchement écloses, tout près de soi peut-être, les mille inventions de l'Esprit, toujours semblable à lui-même et toujours neuf. » (H. de Lubac, « Nos tentations à l'égard de l'Église », in *Méditations sur l'Église*, op. cit., p. 240).
¹⁵⁸ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

le mot d'ordre ! C'est à cette conversion qu'est assuré, dans le dessein de Dieu et selon ses temps, (comme tous les prophètes l'ont chanté pour Israël, à condition qu'il reste fidèle) le prix de Dieu en ce monde : "Tous les peuples viendront à toi" ». ¹⁵⁹

C'est la « conversion » à l'événement du Christ qui assure le « prix », le centuple ici-bas, sur tous les plans, y compris comme incidence historique, et non la prétention d'un projet personnel, la recherche angoissée d'une expressivité propre, d'une affirmation de soi. Mais c'est précisément là le point de bascule : étant donné que la foi, la rencontre, nous semble souvent trop fragile et insuffisante pour nous obtenir la satisfaction et l'impact que nous désirons, auxquels nous aspirons, tels que nous les imaginons, nous laissons l'événement derrière nous et nous misons sur notre initiative. Tolstoï décrit cette attitude et ses conséquences : « Il croyait avoir la foi et, cependant, il sentait [...], par tout son être, que sa foi n'était encore "pas ça". C'est pourquoi ses yeux étaient toujours tristes ». ¹⁶⁰

Or, si Dieu, le sens de toute chose, s'est fait homme et si cet événement demeure dans l'histoire, s'il reste contemporain de la vie de chacun de nous, tout devrait, pour l'homme qui le reconnaît, tourner autour de lui. « La rencontre qui est à l'origine de notre che-

¹⁵⁹ *Ibid.* De Lubac observe à ce propos : « Quand on ne sait plus voir dans l'Église que ses mérites humains, quand on n'envisage plus en elle qu'un moyen, si noble qu'on le conçoive d'ailleurs, en vue d'une fin temporelle, quand on n'y sait plus découvrir, même si l'on demeure vaguement croyant, d'abord un mystère de foi, on ne la comprend plus du tout. » (H. de Lubac, « Le sacrement de Jésus-Christ », in *Méditations sur l'Église*, op. cit., p. 173.)

¹⁶⁰ L. Tolstoï, *Résurrection*, op. cit., t. 2, p. 169.

min a les mêmes caractéristiques ; elle est définitive et totalisante, si bien que toutes les circonstances particulières de l'histoire que nous vivons en font partie. » Le Christ intéresse l'ensemble de la vie, dans tous ses aspects concrets. « Le contenu de la foi (Dieu fait homme, Jésus Christ mort et ressuscité) qui émerge dans une rencontre, à un moment précis de l'histoire, en rassemble tous les moments et tous les aspects ; ceux-ci sont attirés dans cette rencontre comme dans un tourbillon et doivent être affrontés à partir de ce nouveau point de vue, selon l'amour qui en émane, selon le degré d'utilité qu'elle suggère pour mon destin et celui de l'humanité ». ¹⁶¹

Pour souligner cette dimension totalisante, Giussani utilise la différence entre contexte et forme : « Par sa nature totalisante, cette rencontre devient dans le temps la forme vraie de chaque relation, la forme avec laquelle je regarde la nature, moi-même, les autres, toute chose. Si une rencontre est totalisante, elle devient non seulement le contexte, mais la forme de chaque rapport : elle ne constitue pas seulement une compagnie comme lieu de relations, mais détermine aussi la forme même selon laquelle ces liens sont conçus et vécus ». ¹⁶² Cela signifie que le regard sur chaque détail de la réalité, chaque recoin de l'existence, est modelé par cette rencontre. On peut tout vivre avec une intensité et une dignité inattendues, même si l'on se trouve dans une situation d'oppression. Ce n'est pas de la « littérature », mais une expérience vécue. Etty Hillesum, assise sur un banc en bois dans

¹⁶¹ L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 41.

¹⁶² *Ibidem*, p. 42.

le camp de regroupement de Westerbork, écrit : « On apprend ici bien des choses. Et notamment que la vie est bien différente de la description qu'en donnent tous les livres d'histoire et qu'il fait bon vivre partout, même derrière les barbelés et dans des baraques ouvertes à tous les vents, pourvu que l'on vive avec assez d'amour pour les gens et pour la vie elle-même ». ¹⁶³

Au fond, bien souvent et de façon presque inavouée, domine en nous un scepticisme quant à l'impact de la rencontre et de la foi, quant à l'efficacité de l'initiative du Mystère dans le monde. La méthode « humble » de Dieu, comme la définit Benoît XVI, nous semble trop humble : « C'est bien le propre du mystère de Dieu d'agir de manière humble. C'est seulement petit à petit qu'il construit dans la grande histoire de l'humanité *son* histoire. Il se fait homme mais d'une telle manière qu'il peut être ignoré par ses contemporains, des forces autorisées de l'histoire. Il souffre et il meurt et, comme Ressuscité, il ne veut atteindre l'humanité qu'à travers la foi des siens auxquels il se manifeste. Continuellement, il frappe humblement aux portes de nos cœurs et, si nous lui ouvrons, lentement il nous rend capables de “voir” [...]. Et pourtant, n'est-ce pas là justement le style du divin ? Ne pas écraser par la puissance extérieure, mais donner la liberté, donner et susciter l'amour ». ¹⁶⁴

À cause de ce scepticisme, nous préférons alors, même sans le déclarer ouvertement (mais cela trans-

¹⁶³ E. Hillesum, *Les écrits d'Etty Hillesum : Journaux et Lettres 1941-1943*, op. cit., p. 788.

¹⁶⁴ J. Ratzinger – Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Éditions du Rocher, Paris 2011, p. 311.

paraît dans notre manière d'agir), remplacer ou « secourir » l'événement, la manière de Dieu de se révéler et d'agir, son style, par nos projets, par notre activité. De ce fait, nous ne nions pas explicitement le Christ, mais nous le laissons au tabernacle, dans la niche des postulats établis : nous pensons que la source va de soi, nous la désincarnons et nous la transformons en une inspiration qui justifie ce que nous pensons et voulons, l'affirmation de nous-mêmes.¹⁶⁵ C'est pour cela que Giussani nous invite à une conversion personnelle et collective.

Conversion ! De quoi s'agit-il et pourquoi est-ce le point décisif ? « Se convertir, c'est recouvrer constamment la foi, et la foi, c'est reconnaître un fait, le fait qui s'est produit, le grand événement qui demeure parmi nous. Qui avait la foi il y a deux mille ans ? Tous ceux, quel que soit leur nombre, qui reconnaissaient en cet Homme la présence de Quelque chose de grand, de surnaturel. Quelque chose qu'on ne voyait pas comme on le voyait Lui, mais qui était évident en Lui, parce que "Nul ne sait dire ou faire ce que Tu dis et fais, si Dieu n'est avec lui", disait Nicodème à Jésus. Recouvrer la foi, donc, signifie recouvrer constamment la conscience et l'adhésion au Mystère qui est parmi nous, à l'événement qui est en nous et parmi nous : en chacun de nous, par le Baptême ; et parmi nous, donc, comme partie de l'Église de Dieu. » Si cette conversion devient réellement « projet de notre vie, nous serons alors bien plus en mesure d'être prêts, disponibles et

¹⁶⁵ Voir à ce sujet la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Lettre *Placuit Deo* aux Évêques de l'Église catholique sur certains aspects du salut chrétien, 2.

capables dans tous les engagements que l'histoire nous demandera jour après jour ». ¹⁶⁶

Giussani poursuit et détaille : recouvrer constamment la foi signifie « recouvrer la foi comme intelligence et comme obéissance ». Il y a là deux dimensions de la foi, intelligence et obéissance, qu'il faut observer attentivement.

Commençons par la première. « L'événement qu'il y a en moi et entre vous, entre nous, est perçu par une intelligence. La foi, en effet, est un geste de l'intelligence », mais d'une intelligence « plus profonde et plus grande que l'intelligence habituelle de la raison naturelle, car elle pénètre ce niveau des choses où celles-ci revêtent leur consistance et leur sens. Recouvrer la foi comme intelligence signifie reconnaître constamment le fait qui est parmi nous : "Nous tous qui mangeons de ce Pain, nous sommes une seule chose. Vous êtes membres les uns des autres, portez donc les fardeaux les uns des autres" ». ¹⁶⁷

Je me demande comment on peut parler aujourd'hui, dans le monde où nous sommes, avec toutes les conquêtes et les développements qui le caractérisent, avec tous les scepticismes et les préjugés qui le raidissent, des sujets que nous évoquons : avec quelle autorité peut-on dire cela ? Uniquement avec l'autorité de la vie, celle d'une expérience, c'est-à-dire seulement si grandit en nous une conscience de soi nouvelle, et donc une manière nouvelle, plus humaine, d'être dans les mêmes situations que tout le monde. Comme le sou-

¹⁶⁶ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

¹⁶⁷ *Ibid.*

ligne Berdiaev, « la libération spirituelle de l'homme signifie le passage non à l'abstrait, mais au concret [...], [la] victoire sur la force qui tend à aliéner l'homme de lui-même ».¹⁶⁸ Ou encore, comment peut-on dire, avec les paroles de Giussani : « Voilà, nous constituons le lieu où le noble effort de l'homme vers la libération s'accomplit davantage » ? Comment peut-on dire cela, « si la réalité divine, le mystère du Christ qui est parmi nous et en nous, n'est pas conservé en permanence dans l'esprit, s'il ne constitue pas le contenu d'une conscience de soi nouvelle ? ». La conscience de soi nouvelle « est réellement une autre manière de percevoir soi-même, c'est une autre manière de percevoir la présence de l'autre, qui est l'autre et quel est mon rapport à lui. "Nous sommes tous une seule chose, si bien que vous êtes membres les uns des autres : portez donc chacun les fardeaux de l'autre". Tant que cela ne devient pas le projet de chaque matin, le programme de chaque journée, que faisons-nous [au monde] ? Notre position devant le monde devient immédiatement un discours parmi d'autres, une idéologie parmi d'autres, et une énième illusion lancée au visage de l'homme ».¹⁶⁹

Le deuxième terme employé par Giussani pour indiquer la conversion, le recouvrement constant de la foi, est le terme « obéissance ». Il s'agit donc non seulement de la foi comme intelligence, comme « perception de la nouveauté qu'il y a en nous et parmi nous, mais aussi comme obéissance à cette réalité reconnue, perçue,

¹⁶⁸ N. Berdiaev, *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, Aubier-Montaigne, Paris 1966, p. 277.

¹⁶⁹ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

en nous et parmi nous, à cette unité avec le mystère du Christ, que je suis et que vous êtes, à cette unité entre vous et moi. L'unité de sang qu'une mère assure est moins profonde et définitive que celle-ci, comme l'a affirmé le Seigneur la fois où, se frayant un chemin parmi la foule, quelqu'un lui a dit : "Maître, il y a là dehors ta mère et tes frères". "Qui est ma mère et qui sont mes frères et mes proches ? Celui qui fait la volonté du Père, voilà ma mère, mon frère et ma sœur" ». ¹⁷⁰

Nous reprendrons plus précisément ce terme, obéissance, à la fin de notre parcours. Demandons-nous maintenant : comment vérifier que la foi est réellement vécue, en toi et en moi, comme *reconnaissance*, comme intelligence de la nouveauté qu'il y a en nous et parmi nous, et comme *obéissance* à cette réalité reconnue, à « *notre unité en cet homme, le Christ* » ? ¹⁷¹ Comment vérifier cette conversion ? Cette vérification réside dans l'humanité nouvelle, anticipation de la félicité finale.

C'est l'expérience dont témoigne saint Paul dans ses lettres. « J'aurais pourtant, moi aussi, des raisons de placer ma confiance dans la chair. Si un autre pense avoir des raisons de le faire, moi, j'en ai bien davantage : circoncis à huit jours, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu, fils d'Hébreux ; pour l'observance de la loi de Moïse, j'étais pharisien ; pour ce qui est du zèle, j'étais persécuteur de l'Église ; pour la justice que donne la Loi, j'étais devenu irréprochable. Mais tous ces avantages que j'avais, je les ai considérés, à cause du Christ, comme une perte. Oui, je considère

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, Bur, Milan 2006, p. 25-26.

tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des ordures, afin de gagner un seul avantage, le Christ, et, en lui, d'être reconnu juste, non pas de la justice venant de la loi de Moïse mais de celle qui vient de la foi au Christ, la justice venant de Dieu, qui est fondée sur la foi. Il s'agit pour moi de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en devenant semblable à lui dans sa mort, avec l'espoir de parvenir à la résurrection d'entre les morts. Certes, je n'ai pas encore obtenu cela, je n'ai pas encore atteint la perfection, mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. Frères, quant à moi, je ne pense pas avoir déjà saisi cela. Une seule chose compte : oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but en vue du prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus. »¹⁷²

Que signifie alors courir en vue du prix ? Cela renvoie-t-il uniquement au futur ? Pour expliquer l'expérience sous-jacente à cet élan vers l'avant, Giussani s'arrête sur les termes employés par saint Paul, et donc par la liturgie, pour l'indiquer. Il ajoute ensuite une observation essentielle pour nous, pour notre expérience – la tienne et la mienne – d'hommes qui désirent l'accomplissement : « Le prix commence ici-bas, c'est l'humanité nouvelle qui a été promise. Saint Paul et la liturgie emploient un terme très clair, "avance", l'avance de l'Esprit. "Avance" signifie "arrhes", an-

¹⁷² Ph 3,4-14.

icipation de la félicité éternelle ici-bas. C'est ce que nous sommes appelés à expérimenter et à vivre pour le donner aux autres, au monde, aux hommes, car ce don nouveau, d'une humanité nouvelle, est le meilleur conseil pour que les efforts de l'homme ne soient pas mystifiés ni mystifiants, finissant par décevoir ». ¹⁷³

Une humanité nouvelle, différente, plus vraie, plus pleine, plus désirable, est le seul « conseil » qui peut se frayer un chemin dans notre conscience d'hommes, et d'hommes contemporains, le seul qui peut être perçu comme une invitation qui fascine et libère. Définir ces termes les maintient nécessairement à un niveau générique, mais tout cela « vaut pour ta vie de famille, avec ta femme, ton mari, tes enfants, cela vaut pour les relations avec les personnes avec qui tu travailles, pour les relations que tu peux avoir avec tout homme que tu rencontres, pour tout événement qui survient dans le bon et le mauvais sort, afin que nous soyons humbles dans le bon sort, et également sûrs dans le mauvais ». ¹⁷⁴

Une humanité nouvelle, une avance sur la félicité ultime, et donc une autre manière de concevoir les choses, une connaissance nouvelle, *un regard vrai sur le réel*. Voilà le prix, voici à quoi mène la conversion dont nous avons parlé.

¹⁷³ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

¹⁷⁴ *Ibid.*

LE RAPPORT AVEC LE PÈRE

En quoi consiste un regard vrai sur le réel ? Qui a jamais vécu ce regard ? Qui l'a introduit dans l'histoire et peut nous aider à le vivre ?

Jésus a vécu sur terre comme chacun de nous. En tant que vrai homme, il a eu affaire à des choses déterminées, finies, fugaces ; il a traversé des épreuves et des souffrances, jusqu'à celle, extrême, de la croix. Qu'est-ce qui lui a permis de ne pas succomber à la partialité, de ne pas tomber dans le nihilisme ou le désespoir face à l'épreuve suprême ? Comment le Christ nous aide-t-il à ne pas nous laisser submerger par la partialité des choses et des situations, par la petitesse de nos tentatives d'affirmation de nous-mêmes, par le vide de sens, par le désespoir ?

1. Notre vie dépend d'un Autre

Dans *La convenienza umana della fede*¹⁷⁵ [L'intérêt de la foi sur le plan humain, *ndt*], Giussani reprend et commente un passage de Ratzinger, qui écrit dans *La foi chrétienne hier et aujourd'hui* : « Que m'arrivera-t-il personnellement si je deviens chrétien, si je me mets sous l'obédience du nom de ce Christ et si par là j'affirme qu'il

¹⁷⁵ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018.

est le prototype de l'homme, la mesure de l'humain ? Quel retournement de l'être s'opérera ainsi ? Quelle attitude à l'égard de la réalité humaine ma démarche impliquera-t-elle, à quelle profondeur se situera-t-elle et quel jugement sur l'ensemble comportera-t-elle ? »¹⁷⁶

Une fois proposé cet extrait, Giussani revient sur ses différents points et en développe les implications : « Ratzinger commence par dire qu'être chrétien signifie que je me mets sous l'obédience de ce Christ (de son nom au sens hébraïque), de cette Présence, de la force de cette Présence, et que "par là je [l']affirme", je le reconnais comme "le prototype de l'homme" qui doit investir ma vie, comme le critère, "la mesure de l'humain". Je devrais chercher à agir comme il agit ». ¹⁷⁷

Quel est donc le premier changement qui se produit en nous, la première nouveauté qui s'introduit, lorsque nous nous mettons « sous l'obédience » du Christ, en l'affirmant comme la mesure de l'humain ? Avant tout « la conscience que notre vie dépend d'un Autre et est en fonction de cet Autre ! Notre vie, quand nous nous levons le matin et prenons notre café au lait, quand nous nous retrouvons les manches pour ranger la maison, quand nous allons au travail, quel que soit ce travail (cela ne fait aucune différence), notre vie dépend de quelque chose d'autre, de plus grand, d'irréremédiablement plus grand, dont elle est fonction ». ¹⁷⁸

Voilà le premier effet fondamental, affirme Giussani, que le Christ produit, que le Christ en tant qu'homme,

¹⁷⁶ Cf. J. Ratzinger, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris, Cerf 1985, p. 43.

¹⁷⁷ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 126-127.

¹⁷⁸ *Ibidem*, p. 127.

en tant que modèle de vie, en tant que mesure, en tant que critère de l'action, doit produire en nous : « La conscience que nous appartenons “à” quelque chose de plus grand, que nous sommes “du” Père. On pressent bien cela quand on comprend que toute Son existence est “en fonction” du Père, elle est la “propriété” du Père, elle est “du” Père ». ¹⁷⁹ « Père », voilà le terme essentiel.

Dans le moment que nous vivons, alors que le coronavirus nous a rendus plus unanimement conscients de combien nous sommes fragiles, vulnérables, dépendants de ce qui nous arrive, la portée de ces paroles émerge avec une évidence renouvelée et dramatique.

C'est précisément l'importance décisive de la référence au « Père » que « l'apôtre Philippe avait confusément pressentie lorsqu'il a demandé au Christ, une heure à peine avant son arrestation : “Tu n'arrêtes pas de nous parler du Père, montre-le-nous une fois pour toutes, ce Père, et nous serons contents !”. Il comprenait que ce terme bouleversait la manière dont les hommes se perçoivent normalement, qu'il allait à la racine de toute chose et en embrassait l'horizon, car le Père est l'horizon de tout, la racine de tout, infiniment plus que la comparaison la plus proche que nous puissions établir : celle de l'enfant à peine conçu, pour qui l'horizon total et la racine totale sont l'utérus de sa mère (mère et père, c'est la même chose) ». Il s'agit en effet ici d'une paternité ultime, radicale et continue. « *Tam pater nemo*, nul n'est aussi père, il est le Père unique, toute notre vie est en fonction de lui, c'est sa propriété. “Philippe, il y a si longtemps que tu es avec moi et tu n'as pas encore compris ? Celui qui me voit, voit le

¹⁷⁹ *Ibid.*

Père”. C’est l’origine de la tendresse et de l’émerveillement sans fin que Dostoïevski avait pour le Christ, car dans le Fils se trouve le mystère du Père, auquel nous appartenons, qui nous devient familier ».¹⁸⁰

Pour indiquer la familiarité que revêt le Mystère, cette source insaisissable dont surgissent instant après instant le cosmos, mon moi et chaque « moi », et à qui appartient tout l’être en dernière instance, « “père” est le terme le moins éloigné que nous puissions utiliser : le père et la mère sont les symboles les plus proches, les signes les plus proches de cette familiarité. Or, Dieu est devenu l’un de nous. Mais ce que le Christ introduit en nous, en tant que prototype de l’homme, en tant que mesure de l’humain, c’est cette conscience profonde et toujours plus envahissante de notre appartenance à quelque chose de plus grand à qui nous pouvons dire “Père”. Nous devons le reconnaître dans notre travail et dans nos rapports, afin que le premier devienne intense et offert, et les seconds pleins de miséricorde et de charité ».¹⁸¹

Quelle est la voie choisie par le Père pour nous introduire dans le rapport profond et familier avec Lui ? Il a envoyé son Fils, faisant de lui une présence que l’on peut percevoir, afin que nous puissions « voir » dans le Fils fait homme par l’œuvre de l’Esprit Saint¹⁸² à quel rapport d’intimité avec lui nous sommes appelés et quelle nouveauté cela introduit dans la manière de regarder et de traiter toute chose.

¹⁸⁰ *Ibidem*, p. 128.

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² « Ce [que Jésus] dit du Père et de lui-même comme Fils résulte de la plénitude de l’Esprit qui est en lui, qui remplit son cœur, pénètre son propre “Moi”, inspire et vivifie en profondeur son action » (Jean-Paul II, Lettre encyclique *Dominum et vivificantem*, 21).

Comment l'homme Christ a-t-il fait entrer ceux qui l'ont entendu parler et qui l'ont vu agir dans la conscience de l'appartenance au Père ? Chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, chacun de ses regards était investi, modelé par la conscience du Père et manifestait la conscience du Père. « En tant qu'homme, le Christ était totalement déterminé par cette conscience, au point qu'il a pu dire : "Le Père et moi sommes un" (*Jn* 10, 30). À quiconque l'aurait arrêté pendant qu'il marchait, pendant qu'il parlait avec ses apôtres, pendant qu'il mangeait, pour lui demander : "Qu'est-ce qui remplit ta conscience à cet instant ?", il aurait dit : "Le Père". "Pour moi, j'ai de quoi manger : c'est une nourriture que vous ne connaissez pas. Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre" (*Jn* 4, 32-34). Accomplir Son œuvre, voilà la vie ». Giussani renchérit alors, en parlant de lui et de nous, quoi que nous fassions, quel que soit le chemin que nous suivions : « Ma vie est d'accomplir Son œuvre, non pas parce que je suis un prêtre : pour moi, c'est exactement comme pour toi qui es dactylo ! »¹⁸³

L'expérience du Christ est l'expérience à laquelle nous sommes appelés à nous comparer, à nous identifier, c'est vers elle que nous devons regarder. Or, si quelqu'un nous arrêterait dans la rue pendant que nous marchons et qu'il nous demandait : « Qu'est-ce qui remplit ta conscience à cet instant ? », que répondrions-nous ? Il ne s'agit pas, soyons clairs, de répéter des paroles, mais plutôt de surprendre ce qui remplit réellement notre conscience pendant que nous vivons.

¹⁸³ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 128-129.

Que signifie avoir conscience du Père ? Qui est le Père ? Le Père est l'origine de toute chose, ce dont provient toute chose, ce dont procèdent, en dernière instance, la fleur des champs comme le visage de la personne aimée. Quel est le lien entre la conscience du Père qu'a le Christ et son rapport avec la réalité ? Quel intérêt a pour nous cette manière de vivre sa vie d'homme en rapport avec le Père ?

Le Christ a rendu familière cette manière d'entrer en relation avec l'être qui correspond au cœur, qui satisfait, qui accomplit et qui ne déçoit pas. C'est ce pour quoi nous sommes faits : « La raison devrait naturellement reconnaître le réel comme procédant du Mystère. En effet, c'est dans cette reconnaissance du réel tel qu'il est, c'est-à-dire tel que Dieu l'a voulu, et non dans une perspective réductrice, partielle et sans profondeur, que les exigences du "cœur" trouvent leur correspondance et que la possibilité de raison et d'affection que nous sommes se réalise jusqu'au bout. De fait, la raison, par son dynamisme originel, ne peut s'accomplir sans reconnaître le réel comme enraciné dans le Mystère. La raison humaine atteint son point culminant et est donc véritablement elle-même lorsqu'elle reconnaît les choses pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire comme procédant d'un Autre ».¹⁸⁴

Reconnaître le réel comme procédant du Mystère n'est pas une illusion propre aux visionnaires, une autosuggestion, mais c'est le point culminant d'un usage authentique de la raison et de l'affection. Dans quelle mesure cela nous est-il familier ? Combien de

¹⁸⁴ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 32.

fois avons-nous pu reconnaître le Mystère en regardant notre réalité habituelle ? Ce n'est pas une question de talent. Reconnaître la réalité comme un signe du Mystère est à la portée de tous, comme l'affirme saint Paul dans sa lettre aux Romains : « Ce que l'on peut connaître de Dieu est clair pour eux, car Dieu le leur a montré clairement. Depuis la création du monde, on peut voir avec l'intelligence, à travers les œuvres de Dieu, ce qui de lui est invisible : sa puissance éternelle et sa divinité ». ¹⁸⁵

Si c'est à la portée de tous, cela ne va pourtant pas de soi. Au contraire. Ce qui devrait être à la fois familier à notre raison (structurellement faite pour saisir le sens de la réalité) et correspondant à notre liberté, nous apparaît historiquement comme lointain et flou : nous ne pouvons ni le voir, ni l'affirmer. D'ailleurs, lorsqu'il nous arrive de reconnaître le réel comme un signe du Mystère, nous en sommes émerveillés. Cela signifie que ce n'est pas pour nous une expérience habituelle. C'est plutôt une autre manière d'entrer en relation avec la réalité qui est habituelle, celle qui considère qu'elle va de soi.

Quelle est l'expérience quotidienne du rapport de Jésus avec les personnes, les choses et les événements, telle qu'elle nous est témoinée dans les Évangiles ? Jésus perçoit toute la réalité comme un événement : « La dynamique de l'événement décrit chaque instant de la vie : la fleur des champs "que le Père habille mieux que Salomon" est un événement ; le petit oiseau qui tombe – "et le Père céleste le sait" – est un événement ; "les cheveux de la tête qui sont comptés" sont un événe-

¹⁸⁵ *Rm* 1, 19-20.

ment. Même les cieux et la terre sont un événement, un événement qui arrive aujourd'hui encore comme une nouveauté, puisque son explication n'est pas épuisée. Entrevoir dans le rapport avec chaque chose quelque chose d'autre signifie que le rapport lui-même est un événement ».¹⁸⁶

Il est difficile de ne pas être émerveillé et attiré par le regard de Jésus sur la réalité décrit par les Évangiles. Il manifeste une manière de vivre la réalité qui ne l'aplatit pas, qui ne la réduit pas, qui incarne et montre un rapport vrai, entier, avec tout aspect du réel. En nous témoignant de la manière dont il regarde toute chose (la fleur des champs, le petit oiseau qui tombe, la personne qui souffre), Jésus nous introduit dans une familiarité avec le Mystère qui se produit maintenant : tout peut être vécu en tant qu'événement, c'est-à-dire comme provenant maintenant (en dernière instance) du Mystère.

Qu'est-ce qui lui permettait de vivre le réel avec une telle intensité ? Son rapport avec le Père. Pour reprendre les termes utilisés précédemment, Jésus ne mettait pas son espoir dans une affirmation de lui-même, dans son expressivité, mais dans son rapport avec le Père (même les miracles ne sont jamais une démonstration de ses capacités : ils sont toujours une référence au Père, ils sont accomplis pour que chacun puisse prendre conscience du Père et reconnaître que le Père l'a envoyé). Sa façon de vivre en tant qu'homme n'était pas une affirmation de soi, mais une obéissance à la volonté du Père. Son rapport constant avec le Père,

¹⁸⁶ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 29-30.

dont sa conscience était pleine à chaque instant, lui faisait tout vivre avec une intensité et une densité sans pareilles. En l'homme Jésus Christ s'exprime pleinement le contenu de la phrase de Romano Guardini : « Dans l'expérience du grand amour, [...] tout événement devient partie de cette relation. »¹⁸⁷

Rien ne le remplissait comme le Père : « Le Père et moi sommes un ». ¹⁸⁸ Même le mal qu'il subissait ne pouvait l'éloigner du Père. Au contraire, on voit là précisément toute la densité de son rapport avec le Père, qui l'amène à faire confiance au-delà de toute mesure. « Cette confiance originelle dans le Père, que nulle défiance ne vient troubler, prend sa source dans l'Esprit Saint qui est commun au Père et au Fils. Dans le Fils, l'Esprit reçoit la confiance inébranlable et vive que toute disposition du Père – fût-ce la séparation personnelle transformée en abandon – sera toujours une disposition de son amour auquel le Fils, qui est homme désormais, doit répondre par son obéissance humaine ». ¹⁸⁹ La racine de la victoire du Christ sur le néant est là. Le mode de vie du Fils est la victoire sur le néant.

En tout ce qu'il fait, le Christ témoigne de son rapport avec le Père. « Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en Celui qui m'a envoyé ». ¹⁹⁰ Tout, chacun de ses gestes ou de ses paroles, renvoie au Père, au Mystère. Chacun de ses regards, chacune de ses actions, est envahi par cette Présence. Comme le dit Giussani, par cette phrase que je me suis fait

¹⁸⁷ R. Guardini, *L'essence du christianisme*, Alsatia, Paris 1948, p. 13.

¹⁸⁸ *Jn* 10, 30.

¹⁸⁹ H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, Paris, Desclée de Brouwer 1989, p. 37.

¹⁹⁰ *Jn* 16, 12-13.

un devoir de me répéter chaque fois que je peux : « Cet homme Jésus de Nazareth – pénétré du mystère du Verbe et donc pris dans la nature même de Dieu (même si son apparence était absolument identique à celle de tout homme) –, ils ne le voyaient pas faire le moindre geste sans que la forme ne témoigne de la conscience du Père ». ¹⁹¹ Insistant sur ce qui caractérisait la conscience de soi de l'homme Jésus, Giussani reprend les paroles de l'Évangile de Jean : « “Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.” Ou bien : “Mon Père est toujours à l'œuvre, et moi aussi, je suis à l'œuvre”. Sa vie est comme un mimétisme permanent, comme une imitation continue, comme un miroir ; sa conscience était en permanence le miroir du Père. “Moi, je ne peux rien faire de moi-même ; je rends mon jugement d'après ce que j'entends”, ce que j'entends dans ma conscience, “et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas à faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.” » ¹⁹²

Jésus vivait dans la conscience que toute sa valeur dépendait de son rapport avec le Père. En dehors de ce rapport, rien n'aurait duré, rien n'aurait eu de consistance. Le Père, le rapport avec lui, donnait profondeur et sens à toute chose : « L'enfant Jésus s'étonne certainement de tout [...], de la fleur la plus infime au ciel immense. Mais cet étonnement a sa source dans l'étonnement infiniment plus profond de l'enfant éternel : dans l'Esprit absolu de l'amour, il s'étonne devant

¹⁹¹ L. Giussani, « Un uomo nuovo », *Tracce-Litterae communionis*, n°3, 1999, p. VII-IX.

¹⁹² L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 129.

l'Amour même, qui traverse et surpasse toute chose.
 «Le Père est plus grand». »¹⁹³

2. Suivre Jésus : être fils

Comment ce regard sur le monde et sur soi-même peut-il devenir familier, historiquement, pour chacun de nous ? En compagnie de Jésus. Nous avons tout intérêt à apprendre le regard du Christ sur la réalité, car « si l'homme ne regarde pas le monde comme "donné", comme un événement, c'est-à-dire à partir du geste contemporain de Dieu qui le lui donne, celui-ci perd toute sa force d'attraction, de surprise et de suggestion morale, c'est-à-dire de suggestion d'adhésion à un ordre et à une destinée des choses ». ¹⁹⁴ En revanche, lorsque le réel est reconnu en tant qu'événement, en tant qu'ayant son origine dans le Mystère, une intensité sans pareille se produit dans la vie : « Quelle intensité de vie attend celui qui saisit, instant après instant, le rapport de chaque chose avec l'origine ! Chaque instant a un rapport définitif avec le Mystère et, en conséquence, rien ne se perd : nous existons pour cela, et là se trouve notre bonheur ». ¹⁹⁵

C'est le rapport avec le Père qui remplit chaque instant, même le plus éphémère, de sens et de positivité. Et nous devons en être conscients : « Il n'y a pas d'instant / qui ne pèse sur nous avec la puissance / des siècles ; et

¹⁹³ H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, op. cit., p. 55-56.

¹⁹⁴ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 30.

¹⁹⁵ *Ibidem*, p. 32-33.

la vie a dans chaque battement / la formidable mesure de l'éternel ». ¹⁹⁶ Autrement, tout s'effondre et le vide de sens triomphe. Voilà pourquoi nous avons tout intérêt à suivre Jésus. En le suivant, on peut voir sa promesse se réaliser : « Celui qui me suit aura le centuple ici-bas ». En compagnie de Jésus, le rapport vrai avec le réel peut devenir une expérience stable en nous, la religiosité (c'est-à-dire la relation reconnue et vécue avec le Mystère, en toute chose et en lien avec tout) peut devenir une expérience de chaque instant, et ainsi, la différence de vie qui en résulte peut devenir permanente.

Avec le Christ, rien ne se perd, car le Christ nous permet d'entrer dans une familiarité avec le Père. « Après de nombreux dialogues entre nous et avec beaucoup de temps en compagnie, nous pouvons commencer à percevoir quel genre d'intensité, de noblesse, de légèreté de la vie, quel genre de vie différente cela introduit ! [...] "Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, telle est la volonté de Celui qui m'a envoyé : que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés". Que je ne perde rien ! Jésus faisait référence aux apôtres, aux disciples, mais on peut élargir le sens de cette phrase. La volonté du Père est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné : chaque instant, chaque circonstance de la vie, chaque provocation, chaque chose à faire. C'est une intensité spontanée, de plus en plus spontanée – ce n'est pas une fixation ». ¹⁹⁷

C'est l'intensité dont témoigne Bonhoeffer, dans l'une des lettres écrites pendant sa captivité, qui s'est terminée par sa mort, en raison de son opposition

¹⁹⁶ A. Negri, « Tempo », in Id., *Mia giovinezza*, Bur, Milan 2010, p. 75.

¹⁹⁷ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 129-130.

au régime national-socialiste : « “Laissez aller, chers frères, ce qui vous tourmente, ce qui vous manque, je restaure tout.” Que signifie : “Je restaure tout” ? Rien ne se perd ; en Christ, tout est conservé, gardé, bien entendu transfiguré, transparent, clair [...]. Le Christ restitue tout cela, tel que Dieu l’a voulu dès l’origine, non défiguré par notre péché ».¹⁹⁸

Chaque circonstance est susceptible d’apporter cette nouveauté que le Christ a introduite dans le monde. Mais pour que cela se produise, notre effort ne suffit pas, même si cela ne signifie pas que l’on peut se passer de notre liberté. Voyons de plus près ce que signifie suivre Jésus. Quel est le chemin dont Jésus nous témoigne ? Non pas l’effort, mais la relation filiale. Être fils. Jésus nous apprend ce que signifie être fils en nous témoignant de la manière dont il est fils. Le chemin de la plénitude qu’il nous montre n’est pas celui d’être capables, mais d’être fils.

Saint Paul rappelle aux chrétiens de l’Église naissante la source de cette familiarité : « Et voici la preuve que vous êtes des fils : Dieu a envoyé l’Esprit de son Fils dans nos cœurs, et cet Esprit crie “Abba !”, c’est-à-dire : “Père !” »¹⁹⁹ Et encore : « Vous n’avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c’est en lui que nous crions “Abba !”, c’est-à-dire : “Père !” »²⁰⁰ Benoît XVI commente : « En devenant un être humain comme nous, à travers l’Incarnation, la

¹⁹⁸ D. Bonhoeffer, *Résistance et soumission, Lettres et notes de captivité*, Labor et fides, 2006, p. 205.

¹⁹⁹ *Ga* 4, 6.

²⁰⁰ *Rm* 8, 15.

Mort et la Résurrection, Jésus nous accueille [...] dans son humanité et dans sa condition même de Fils ; ainsi, nous pouvons entrer nous aussi dans son appartenance spécifique à Dieu. Assurément, notre condition de fils de Dieu ne possède pas la même plénitude que Jésus ; nous devons le devenir toujours davantage, le long du chemin de toute notre existence chrétienne, en grandissant à la suite de Jésus, dans la communion avec Lui pour entrer toujours plus intimement dans la relation d'amour avec Dieu le Père, qui soutient la nôtre et donne son sens véritable à la vie. C'est cette réalité fondamentale qui nous est révélée quand nous nous ouvrons à l'Esprit Saint et Il nous fait nous adresser à Dieu en lui disant : "Abba !, Père !". Nous sommes réellement allés au-delà de la création dans l'adoption avec Jésus ; unis, nous sommes réellement en Dieu et fils d'une manière nouvelle, dans une dimension nouvelle. »²⁰¹ En effet, souligne Heinrich Schlier, le fait d'être en Jésus Christ « se manifeste à nous, devient pour nous présent et expérimentable, devient notre expérience historique dans l'"être dans l'Esprit" [...] car c'est justement dans l'Esprit que Jésus Christ se manifeste et se rend expérimentable ». ²⁰²

C'est ce devenir fils qu'Isaac de l'Étoile évoque de manière suggestive dans ses *Sermons* : « Que désire davantage le serviteur que de devenir un fils ? Ou mieux, mes frères, qui oserait même à peine le croire, si la bonté même de Dieu ne le permettait et ne le pro-

²⁰¹ Benoît XVI, *Audience générale*, 23 mai 2012.

²⁰² H. Schlier, *Grundzüge einer paulinischen Theologie*, Herder, Freiburg im Breisgau 1978, p. 184.

mettait pas ? »²⁰³ Et un peu plus loin : « Tout comme toi et moi ne faisons qu'un, de même qu'ils ne fassent qu'un avec nous. Voilà dans quelle direction avance le serviteur, voilà où se réconcilie l'ennemi afin que d'ennemi qu'il est, il devienne serviteur, de serviteur ami, d'ami fils, de fils héritier, d'héritier une seule chose, qu'il devienne une seule chose avec la source même de l'héritage ; et de même qu'il ne pourra pas être privé de lui-même, de même il ne pourra pas être privé de l'héritage qu'est Dieu lui-même ».²⁰⁴

Notre erreur est de penser que la différence de Jésus réside dans une capacité supérieure qui lui permettrait de faire ce que nous n'arrivons pas à faire, c'est-à-dire de vivre sans céder au néant. En réalité, Jésus ne s'affaiblit pas et ne devient pas aride, il n'est pas victime du néant, parce qu'il vit par le Père. C'est sa seule force : « Je vis par le Père ».²⁰⁵ Sa différence ne consiste pas en une capacité à être lui-même de manière autonome. Sa différence réside dans le fait qu'il est Fils. C'est là que réside toute la différence qualitative du Christ.

Le contenu de sa conscience de soi est son rapport avec le Père. « “Si quelqu'un parle de sa propre initiative, il cherche sa gloire personnelle” [l'affirmation de soi] – et cela nous coupe la tête : il suffit de penser aux moments où nous débattons entre nous – “mais si quelqu'un cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai”. On ne cherche pas l'affirmation de ses propres points de vue, mais l'affirmation de la vérité,

²⁰³ Cf. Isacco della Stella, « Sermone V », in *Pensieri d'amore*, par M.A. Chirico, Piemme, Casale Monferrato (AL) 2000, p. 102.

²⁰⁴ *Ibidem*, p. 110.

²⁰⁵ *Jn* 6, 57.

pleine de tentatives et d'humilité, dans la recherche de l'« avis » de Celui qui nous a envoyés ». ²⁰⁶

Que signifie ne pas chercher à affirmer son point de vue ? C'est une attitude différente de la conscience. « Dans la bouche du chrétien, le terme "conscience" a un sens totalement opposé à celui qui sort de la bouche de l'homme moderne. Dans la bouche de l'homme moderne, le terme conscience ("suivre sa conscience") indique le lieu où l'on génère ses opinions, ses pensées, et où l'on a le droit d'affirmer ce que l'on pense et ce que l'on ressent, parce qu'on se comprend soi-même comme la source de tout : la conscience est conçue comme la source des critères et des opinions ». Pour l'homme chrétien, au contraire, la conscience est « le lieu de soi-même où l'on cherche et où l'on écoute la vérité d'un Autre ; le chrétien est donc humble par nature et, quand une chose est claire, il est tout à fait certain, il est humblement certain et tout prêt à mettre en jeu ses énergies pour une recherche, pour quelque chose qu'il a "entendu", comme le disait l'Évangile de Jean : "Celui qui m'a envoyé dit la vérité, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis pour le monde". Nous disons ce que nous avons entendu ». ²⁰⁷

Écouter la vérité d'un Autre, dire ce que l'on a entendu d'un Autre : est-ce une attitude ardue ou étrange ? Non, répond don Giussani en faisant référence aux adultes auxquels il s'adresse : « Vous le faites tout le temps, pardon, vous le faites souvent », il faut juste en prendre conscience. « C'est beau d'être conscients de le faire, de vous surprendre à dire ou à recommander

²⁰⁶ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 130.

²⁰⁷ *Ibidem*, p. 130-131.

quelque chose à vos enfants (ou à vos amis, car c'est la même chose), de vous surprendre à parler à vos enfants et de pouvoir dire : « Celui qui me fait parler ainsi dit la vérité, et je dis ce que j'ai entendu de Lui, je dis à mon enfant ce que j'ai entendu de Lui ».²⁰⁸ Lorsque cette nouvelle conscience est à l'œuvre dans le rapport avec les enfants, « quelle tranquillité, quelle sécurité, quelle paix il y a alors ! Vous êtes libres même face à la réponse que votre enfant vous donnera. Lorsque c'est notre avis qui compte, nous voulons à tout prix qu'il soit adopté : nous dominons ».²⁰⁹ Ce sont les signes très concrets pour vérifier si la conscience nouvelle engendrée par le Christ commence ou non à pénétrer dans nos entrailles.

La question cruciale est donc que la conscience du Père devienne de plus en plus familière, pour que chacun puisse dire, comme Jésus : « Celui qui m'a envoyé est avec moi ». C'est une expérience qui mûrit avec le temps, en continuant à avancer, sans cesser de parcourir la route que la rencontre ouvre toujours, comme nous le disions. « Essayons de penser, d'imaginer une personne, un homme, qui dix, cent, mille fois par jour prend conscience du fait que Celui qui l'a envoyé, c'est-à-dire Celui qui le fait, le Mystère qui le fait, est avec lui, que Dieu est avec lui : la sérénité de certains visages, de certains visages de moines ou de moniales s'enracine là. Mais c'est là que réside l'impressionnante sérénité du visage de beaucoup de nos amis, car ils vivent ainsi parmi nous ».²¹⁰

²⁰⁸ *Ibidem*, p. 131.

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ *Ibidem*, p. 132.

Une telle prise de conscience façonne chaque instant, chaque geste, chaque regard, la manière dont on affronte tout, un pas après l'autre. « Je viens de Dieu, je ne viens pas de moi-même ! » Ce n'est pas à vous que je le dis, je le dis à moi-même », souligne Giussani alors même qu'il le rappelle, « il faut que chacun se le dise : je ne viens pas de moi-même, je suis issu d'un Autre, et il faut donc que j'accomplisse les œuvres de Celui dont je suis issu, je dois écouter, je dois regarder, je dois imiter. Si, à un moment quelconque de sa vie, quelqu'un s'était approché de ce jeune homme ou de cet homme adulte, Jésus de Nazareth, et lui avait demandé : "À quoi penses-tu ?", il aurait-il dit : "Au Père", mais pas en faisant abstraction des choses ». En effet, penser au Père et penser ou s'intéresser aux choses n'est pas du tout en opposition. « Penser au Père est une manière vraie de penser aux choses, c'est la manière véritable de penser aux choses : c'est la manière dont tu regardes ta femme ou ton mari, tes enfants, ton travail, le bien et le mal qui t'arrivent, toi-même ».²¹¹

Jésus nous révèle le Mystère comme Père. C'est lui qui nous apprend à dire : « Notre Père ». Saisir instant par instant le rapport de toute chose avec l'origine signifie donc saisir le rapport de toute chose avec le Père. Cela nous montre toute chose dans sa vérité, dans son entièreté et sa constructibilité. « Pensez-vous vraiment que le rapport avec le Mystère, avec le Père comme disait Jésus, et donc l'imitation du Christ, nous empêche de regarder l'homme, la femme, les enfants et les fleurs, les choses ? Non, il nous permet de les regarder de manière cent fois plus intense et plus vraie, si bien que,

²¹¹ *Ibid.*

même en balbutiant, nous comprenons que la vérité est de ce côté ; même à travers notre balbutiement, nous percevons que la vérité nous vient de là ». ²¹²

3. Le mal est l'oubli

Le rapport avec le Père ne détourne pas des choses, il ne les supprime pas, au contraire, il les remplit de sens. Penser au Père, c'est la véritable manière de penser aux choses. C'est un regard qui est enfin vrai. Tout acquiert alors une densité, une intensité unique : on affirme enfin la valeur de l'instant, des rapports, du travail, de la réalité, des circonstances, de sa propre souffrance et de celle d'autrui.

Il y a des signes de cette manière vraie de traiter toute chose : la liberté, la paix, la certitude imperturbable, la confiance, l'abandon (« Entre tes mains, je confie, je remets mon esprit »). L'anxiété ne l'emporte plus en nous, nous ne sommes plus déterminés par la réussite de notre expressivité ; la peur et l'incertitude ne dominent plus. « Et pourquoi se tourmenter quand il est simple d'obéir ? », ²¹³ dit Claudel, en prêtant ces paroles au personnage d'Anne Vercors, dans *L'Annonce faite à Marie*.

Pourtant, combien de mensonges et de partialité dans la manière dont nous pensons et traitons nous-mêmes, les autres, les choses ! « Quelle en est l'origine ? », demandons-nous souvent. Et nous répondons aussitôt : le péché, mais sans vraiment savoir en quoi consiste

²¹² *Ibidem*, p. 138.

²¹³ P. Claudel, *L'annonce faite à Marie*, Paris, Gallimard 1967, p. 179.

effectivement le péché. Nous pensons immédiatement à notre manque d'énergie, de force de volonté, de cohérence. C'est le symptôme de la tendance moraliste qui accompagne comme une ombre ce que nous vivons et qui rend opaques tant de nos journées.

Essayons donc d'examiner la question plus en profondeur, sans nous laisser immédiatement dérouter par le moralisme. L'expérience du péché est « littéralement la perte de la conscience du Père, c'est-à-dire ne plus tendre à faire en sorte que cette conscience se produise ». En effet, « si je suis lié à ce “plus grand que moi”, [...] et que ma nature est de vivre consciemment, alors, si j'abandonne la conscience de ce rapport, voilà le mal ! Le mal est l'action humaine qui abandonne la conscience de ce rapport. [...] Le véritable mal, l'étoffe du mal, c'est cet oubli. Quelle importance ont alors les prières du matin et du soir ! Quelle importance a le fait de réciter le Notre Père ! Forçons-nous à le dire lentement, en pesant nos paroles : qu'au moins un instant sur vingt-quatre heures, on devienne homme, car cela influe ensuite sur tout le reste ! »²¹⁴

Le véritable problème n'est pas avant tout le manque d'énergie, de force de volonté, de cohérence, mais l'oubli, le manque de familiarité avec le Père. Et ce n'est pas un problème de capacité. Lorsque fait défaut la conscience du Père, c'est-à-dire la conscience d'être fils, le but de la vie se réduit ; il devient une simple affirmation de nous-mêmes, c'est-à-dire que nous faisons tout « dans un but éphémère, qui jette tout dans le néant. Si nous agissons pour nous-mêmes, nous jetons tout dans le néant. Quatre-vingt-dix pour cent, ou mieux

²¹⁴ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 134.

toutes nos actions ont ce terrible destin, contre lequel il nous faut avancer ». Ainsi, si ne grandit pas en nous la conscience que notre vie est en fonction de quelque chose de plus grand et si, avec le temps, elle « ne soutient pas ce que nous faisons, nous dispersons tout dans le néant ». ²¹⁵

Faire pour soi-même correspond à tout jeter dans le néant ; tout devient éphémère par manque de profondeur, de sens. Il manque un but approprié à l'action, à ce que nous devons faire. La vie est réduite aux apparences, elle est aplatie : manger, boire, fonder une famille, travailler, le temps libre et ainsi de suite. En dernière instance, il ne reste plus rien pour quoi il vaille la peine de vivre, rien qui puisse nous attirer et rendre les choses significatives. La valeur des choses, en effet, dépend du sens qu'elles ont et de l'intensité de la conscience avec laquelle nous les vivons.

Giussani revient sur un épisode significatif qui lui est arrivé dans la période de ses premières années d'enseignement. « Je me souviens – et je le racontais pendant les premiers temps où j'étais prof de religion à l'école – qu'immédiatement après la guerre, lorsqu'on voyageait dans les wagons à bestiaux, je suis revenu une fois de San Remo, où j'avais été pour le Secours Catholique de Milan (dirigé par Monseigneur Bicchierai), en première classe. Mais, même en première classe, nous étions les uns sur les autres. À côté de moi, il y avait un monsieur très distingué, âgé peut-être de soixante-dix ans. Il me raconte qu'il est allé à San Remo pour faire une grosse offrande à un couvent. Puis il ajoute : "Regardez, moi", et il ne m'a pas dit son nom, "j'ai obtenu tout ce que je

²¹⁵ *Ibidem*, p. 135.

voulais dans la vie, parce que j'ai des dizaines d'usines, d'industries", bref, c'était un grand industriel, "mais, arrivé à soixante-dix ans, je me demande si je n'ai pas perdu ma vie". »²¹⁶

Comment apprendre aujourd'hui cette familiarité avec le Mystère, avec le Père, et donc ce rapport avec la réalité, que Jésus a introduits dans l'histoire ? Ce qui est en jeu ici, c'est la possibilité de ne pas succomber à la tentation du nihilisme, à la suspicion d'une incohérence ultime de la réalité, de nous-mêmes et de la positivité de la vie. Qu'est-ce qui peut susciter aujourd'hui des fils comme Jésus ?

²¹⁶ *Ibidem*, p. 135-136.

FILS DANS LE FILS

Nous avons vu que la conscience du Christ était dominée par la pensée du Père, définie par la conscience qu'il avait du Père. Par conséquent, si l'on suit le Christ, si l'on décide de le suivre, « la conscience de Dieu doit pénétrer ce que l'on fait ; et lentement, dans le temps, elle devient habituelle. [...] La pensée de Dieu est quelque chose qui pénètre tout, c'est-à-dire qui coïncide avec une manière de voir toute chose, votre femme et vous-même, le bien et le mal, de sorte que le bien ne peut devenir orgueil, ni le mal désespoir ».²¹⁷

Une question peut alors surgir. Les disciples ont été introduits par Jésus dans la conscience de son rapport avec le Père : « À tous ceux qui l'ont reçu, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu ».²¹⁸ Et nous, aujourd'hui, qui nous y introduit ? Est-ce toujours le Christ qui nous introduit au rapport avec le Père ? Comment ?

²¹⁷ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 133-134.

²¹⁸ *Jn* 1, 12.

1. À travers la compagnie des croyants. Le charisme

Comme nous l'avons rappelé,²¹⁹ le Christ entre aujourd'hui dans ma vie et m'attire à lui à travers une présence, une chair donnée, singulière, une rencontre persuasive, par laquelle je peux faire la même expérience de la relation avec lui que celle qu'ont vécue les premiers qui l'ont rencontré. C'est donc dans le Fils, dans la relation avec le Christ présent ici et maintenant, que l'on devient fils et que l'on apprend à dire « Père », à reconnaître comme « Père » le Mystère qui nous fait. *Abba*, voilà le terme employé par Jésus : il exprime une familiarité dans la relation avec Dieu qui était jusque-là inconcevable, impensable.

Comme il y a deux mille ans, on devient « fils dans le Fils » à travers la foi et le Baptême dans lequel on reçoit l'Esprit Saint, l'Esprit du Christ. Ce dernier est « le don précieux et nécessaire qui fait de nous des fils de Dieu »²²⁰ et des membres du Corps du Christ qu'est l'Église, ce « peuple qui tire son unité de l'unité du Père et du Fils et de l'Esprit Saint » (selon la belle description de saint Cyprien rappelée par *Lumen gentium* 4), peuple enrichi de « dons hiérarchiques et charismatiques » donnés pour contribuer de diverses manières à son édification et à sa mission. La Lettre *Iuvenescit Ecclesia* sur la relation entre dons hiérarchiques et charismatiques rappelle le principe, énoncé par Jean-Paul II, de la « coessentialité » de ces

²¹⁹ Voir ci-dessus, p. 62-71.

²²⁰ Benoît XVI, *Audience générale*, 23 mai 2012.

dons ; le texte cite le pape Benoît XVI qui affirme que « dans l'Église, les institutions essentielles sont également charismatiques et, d'autre part, les charismes doivent d'une manière ou d'une autre s'institutionnaliser pour trouver une cohérence et une continuité. Ainsi, les deux dimensions, qui ont pour origine le même Esprit Saint pour le Corps du Christ lui-même, concourent ensemble à rendre présents le mystère et l'œuvre salvifique du Christ dans le monde ». ²²¹

C'est ainsi que les mouvements et les nouvelles associations qui naissent du don de charismes de l'Esprit représentent un témoignage important du fait que l'Église ne grandit pas « par prosélytisme mais "par attraction" ». ²²²

Le pape François ne manque pas de rappeler à ces nouvelles communautés la nécessité de l'ouverture missionnaire, de l'obéissance aux pasteurs, ainsi que l'immanence ecclésiale, car « c'est à l'intérieur de la communauté qu'éclosent et fleurissent les dons dont nous comble le Père ; et c'est au sein de la communauté que l'on apprend à les reconnaître comme un signe de son amour pour tous ses fils ». ²²³

Nous appartenons à Dieu, au Père, nous sommes « à lui » au sens le plus radical du terme, c'est-à-dire que nous sommes ses créatures. Mais notre dépendance de créature « resterait une perception énigmatique et passagère si elle n'était pas révélée

²²¹ Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Lettre *Iuvenescit Ecclesia*, 10.

²²² François, Exhort. apost. *Evangelii gaudium*, in Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Lettre *Iuvenescit Ecclesia*, 2.

²²³ Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Lettre *Iuvenescit Ecclesia*, 10.

explicitement dans le Christ [dans son Esprit] : “Nul [en effet] n’a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui, l’a fait connaître” ». C’est seulement dans l’appartenance au Dieu fait Homme qui est entré dans l’histoire que cette « dépendance [ultime et] totale, notre “être créé”, apparaît clairement ». ²²⁴ C’est au Christ que l’on appartient, « pas à l’idée de Christ que l’on a, mais au Christ réel, celui qui, dans l’histoire, se prolonge dans l’unité des croyants en tant qu’ils sont unis au Pape, à l’évêque de Rome ». ²²⁵

Le Fils, aujourd’hui, rend familier le mystère du Père à travers l’Église, et il devient événement pour nous à travers la grâce de la rencontre avec un charisme (pour nous, le charisme donné à don Giussani). L’Esprit de Dieu, dans sa liberté et dans son imagination infinies, peut réaliser « mille charismes, mille façons pour l’homme d’être intégré au Christ. Le charisme représente précisément la modalité de temps, d’espace, de caractère, de tempérament, la modalité psychologique, affective et intellectuelle par laquelle le Seigneur devient événement pour moi et, de la même façon, pour d’autres aussi. Cette modalité se communique par moi à d’autres, de telle sorte que naît entre moi et *ceux-ci* une affinité particulière, un lien de fraternité plus fort, plus spécifique. C’est ainsi que le Christ reste présent avec nous tous les jours jusqu’à la fin des temps, au sein des circonstances historiques que le mystère du Père a établies et à travers lesquelles

²²⁴ L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l’histoire du monde*, op. cit., p. 91-92.

²²⁵ L. Giussani, *La verità nasce dalla carne*, op. cit., p. 54.

il nous fait reconnaître et aimer Sa présence. »²²⁶

Le charisme est donc « l'évidence de l'Événement présent aujourd'hui, en tant qu'il nous met en mouvement. [...] [C'est] la modalité par laquelle l'Esprit du Christ nous fait percevoir Sa présence exceptionnelle et nous donne le pouvoir d'y adhérer avec simplicité et amour ». ²²⁷ Le charisme rend l'Église vivante ; il existe en fonction de la vie ecclésiale tout entière. « Chacune des modalités historiques par lesquelles l'Esprit Saint nous met en rapport avec l'Événement du Christ est toujours un "détail", une modalité particulière de temps et d'espace, de tempérament et de caractère. Cependant, c'est un détail qui ouvre à la totalité. »²²⁸

²²⁶ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 136-137. Dans *Iuvenescit Ecclesia*, on lit : « Les dons charismatiques "sont donnés à une personne déterminée, mais ils peuvent être partagés par d'autres, de sorte qu'ils se maintiennent à travers le temps comme un héritage vivant et précieux, qui engendre une affinité spirituelle particulière entre de nombreuses personnes" (Jean-Paul II, Exhortation apostolique *Christifideles laici*, 24 : AAS 81 (1989), 434). La relation entre le caractère personnel du charisme et la possibilité d'y participer exprime un élément décisif de sa dynamique, en tant qu'elle concerne le rapport qui, au sein de la communion ecclésiale, lie toujours la personne et la communauté (Cf. *ibid.*, 29 : AAS 81 (1989), 443-446). Dans la pratique, les dons charismatiques peuvent engendrer des affinités, des proximités et des parentés spirituelles à travers lesquelles le patrimoine charismatique est partagé et approfondi, à partir de la personne du fondateur, en donnant vie à de vraies familles spirituelles. Sous leurs diverses formes, les associations ecclésiales se présentent comme des dons charismatiques partagés. » (Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Lettre *Iuvenescit Ecclesia* aux Évêques de l'Église catholique sur la relation entre les dons hiérarchiques et charismatiques pour la vie et la mission de l'Église, Rome, 15 mai 2016, 16).

²²⁷ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 138-139.

²²⁸ *Ibidem*, p. 138.

Jean-Paul II a observé avec finesse que « l'originalité propre du charisme qui donne vie à un Mouvement ne prétend pas, et il ne le pourrait pas, ajouter quoi que ce soit à la richesse du *depositum fidei*, conservé par l'Église avec une fidélité pleine d'ardeur. Cependant, elle constitue un soutien puissant, un appel suggestif et convainquant à vivre pleinement, avec intelligence et créativité, l'expérience chrétienne. C'est là que se trouve la condition nécessaire pour apporter des réponses adéquates aux défis et aux urgences des temps et des circonstances historiques toujours diverses. Dans cette optique, les charismes reconnus par l'Église représentent des voies pour approfondir la connaissance du Christ et pour se donner plus généreusement à Lui, en s'enracinant en même temps toujours davantage dans la communion avec tout le peuple chrétien. »²²⁹

Cette dynamique est bien résumée par le témoignage suivant : « Je suis entrée dans la Fraternité de CL cette année, à cinquante-neuf ans, au moment où, normalement, on achève les choses, plutôt que de les commencer. Disons tout d'abord que je tournais autour du mouvement depuis une éternité à travers toute une colonie de cousins. Le message de don Giussani m'a touchée ainsi, de biais. Ce qui me fascinait, c'était de trouver la réponse à mon interrogation : "Mais moi, qui suis-je ? Je suis chrétienne à la maison, quand je déjeune avec ma famille, et je ne suis plus personne à l'école ? Je suis croyante à la messe, le dimanche, et je suis autre chose au cinéclub ?" Comment faire coexister ce que je sentais en moi, non pas comme bagage de l'éducation reçue mais

²²⁹ Jean-Paul II, *Message aux participants au Congrès mondial des mouvements ecclésiaux*, Rome, 27 mai 1998.

comme exigence, avec tout ce que je rencontrais dehors, la pensée unique post-soixante-huitarde et la superficialité d'un préjugé ? C'était une interrogation permanente, une recherche dans tous les domaines pour trouver le liant qui donnerait un sens à ce puzzle. Cette interrogation avait trouvé dans l'invitation de Giussani à "vivre le réel" une première orientation, une possibilité concrète. Certes, ce que j'avais connu chez mes grands-parents était fondé sur le bon sens, ils ne séparaient pas leur foi de leur vie, et chacun de leurs gestes était naturellement pétri de foi, selon la nature. Mais moi, dans mon quotidien, je me retrouvais à tout remettre en discussion, et tout perdait en logique. Désorientation, division, superficialité dans les relations ; je veillais à ne pas appuyer sur les touches qui ne devaient pas résonner. Pourtant, j'avais entendu, presque espionné, un maître qui m'indiquait un sentier : il y avait une solution : "vivre le réel". Et avec cela, avec ces miettes, j'ai avancé. Une vie intense, quatre enfants, beaucoup de travail, beaucoup de difficultés et beaucoup de succès, une vie pleine, cohérente. Dans une recherche permanente, parce que toute cette agitation et cette action exprimaient une recherche, un désir. C'était avancer à tâtons, et essayer bien des voies, toutes les voies praticables. Je mendiais, dès que possible, une confirmation, un soutien. Je ne les trouvais pas. Je trouvais des applaudissements pour ma cohérence et des reproches pour mon exubérance, des jugements, mais pas de communion. Puis, un imprévu, un événement. Quelqu'un qui m'accule et me dit : "Mais toi, un Christ vivant, à l'intérieur de toi, tu l'as ?". Pas une réponse, une question. La réponse était déjà là, devant moi, elle avait son visage : un Christ vivant à l'intérieur, aujourd'hui, juste à côté. Pas un Christ qui ne sera là qu'à la fin, mais

dès aujourd'hui, ici, maintenant. Pour moi. Ce moment a changé ma vie. Alors, ma manière de prier a changé : ma prière n'est plus une accumulation de points, dans l'effort de suivre des schémas préétablis, mais une proximité, une écoute, une attente, un abandon. Et ma manière d'évoluer dans la réalité a changé, j'ai appris à "vivre le réel" avec une Présence à mes côtés, et donc avec un regard différent, le même regard que j'ai expérimenté sur moi-même, ce regard qui change celui qui est devant toi parce que c'est toi qui es changée. Tout ce que, dans ma vie, j'avais lu et tenté d'apprendre, d'étudier, de comprendre, était devenu autre : ce n'était plus un effort, mais une évidence. Et si elle est approfondie dans une compagnie, cette évidence est la musique pour mon âme que je cherchais depuis toujours ».

Si la compagnie générée par le charisme dans l'Église et pour l'Église nous touche et que nous nous sentons attirés par elle, c'est précisément parce que « celle-ci concrétise dans l'expérience la rencontre avec cet Homme, elle L'arrache de l'abstrait pour en faire une réalité que l'on peut expérimenter dès maintenant. La compagnie n'est pas une idée, un discours, une logique mais un fait, une présence qui implique un rapport d'appartenance ». ²³⁰

2. Autorité : une paternité présente

Ainsi, « la compagnie concrète, où se produit la rencontre avec le Christ, devient le lieu de l'appartenance de

²³⁰ L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 92.

notre moi, où celui-ci puise la modalité ultime de percevoir et d'apprécier les choses, de les saisir intellectuellement et de les juger, d'imaginer et de prévoir, de décider et d'agir. Notre moi appartient à ce "Corps" qu'est la compagnie chrétienne et en elle il puise le critère ultime pour affronter chaque chose. Une telle compagnie est donc l'unique modalité qui nous permette d'appréhender le réel, de toucher le réel, d'être réel ». ²³¹

Demandons-nous maintenant, avec Giussani : « Quel est l'élément le plus important dans la réalité de peuple à laquelle nous sommes appelés, dans la réalité de compagnie à laquelle nous participons ? » Voici sa réponse : « L'élément le plus important dans la réalité d'un peuple est ce que nous appelons *autorité*. » ²³² L'autorité est l'élément le plus important de la réalité d'un peuple, car sans autorité, il n'y a pas de peuple. Et l'autorité est le lieu où la victoire du Christ devient évidente, où le Christ montre qu'il correspond aux exigences du cœur de manière persuasive. « L'autorité est une personne qui nous montre, quand on la voit, que ce que dit le Christ correspond au cœur. C'est cela qui guide le peuple. » ²³³

Dans notre société, le terme « autorité » est souvent considéré comme suspect car il est associé à l'idée d'un pouvoir qui soumet ou d'un personnalisme où l'on attache les personnes à soi. Mais dans la vie de l'Église, dans

²³¹ *Ibidem*, p. 91.

²³² Cf. L. Giussani, « La gioia, la letizia e l'audacia. Nessuno genera, se non è generato », *Tracce-Litterae communionis*, n°6, 1997, p. II.

²³³ Extrait d'une conversation de Luigi Giussani avec un groupe de *Memores Domini* (Milan, 29 septembre 1991), in J. Carrón, « Qui est cet homme ? », <https://francais.clonline.org/cm-files/2019/10/15/jda-2019-fra.pdf>

le peuple de Dieu, souligne Giussani, ce n'est pas, ce ne peut pas être le cas : « L'autorité, le guide, est exactement le contraire du pouvoir, chez lui il n'y a pas une miette, pas l'ombre du terme "pouvoir". Par conséquent, face au concept d'autorité dans le peuple de Dieu, à tout niveau, tout réflexe de crainte est totalement, complètement absent, car au pouvoir correspond la crainte et, pour se libérer de la crainte, on doit mépriser le pouvoir. »²³⁴

Alors, qu'est-ce qui caractérise le rapport à l'autorité et l'appartenance au peuple de Dieu ? Ce rapport est bien exprimé par le terme de « filiation », selon la distinction proposée par Péguy²³⁵ entre l'attitude de l'élève et celle du fils : l'appartenance implique la filiation, et non l'élevage, la répétition. C'est par les voies de la filiation qu'entrent en nous l'accent d'une compagnie vraie, l'originalité d'un charisme, « cette forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés ».²³⁶

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ Péguy écrit : Quand l'élève « répète seulement, s'il ne fait que répéter, je n'ose pas même dire la même résonance, car alors [...] c'est un misérable décalque [de la pensée du maître], le plus grand des élèves, s'il n'est qu'élève, ne compte pas, ne signifie absolument plus rien, éternellement est nul. Un élève ne vaut, ne commence à compter que au sens et dans la mesure où lui-même il introduit une voix, une résonance nouvelle, c'est-à-dire très précisément au sens et dans la mesure même où il n'est plus, où il n'est pas un élève. Non qu'il n'ait pas le droit de descendre d'une autre philosophie et d'un autre philosophe, [d'avoir un maître]. Mais il en doit descendre par les voies naturelles de la filiation, et non par les voies scolaires de l'élevage. » (C. Péguy, *Cahiers*, VII, XI [3.2.19.7], in *Œuvres en prose complètes*, t. 2, Gallimard, Paris 1988, p. 662).

²³⁶ Il s'agit d'une célèbre expression de Ratzinger : « La foi est une obéissance du cœur à cette forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés » (Cf. J. Ratzinger, *Intervention de Présentation du Catéchisme de l'Église Catholique*, in *La documentation catholique*, 17 janvier 1993). Cf. *Rm* 6, 17.

Giussani nous rappelle qu'on est enfant de l'autorité. « Un enfant est de la souche de son père ; il se l'approprie, il est constitué de la souche qui est celle de son père. [...] C'est pourquoi il est complètement pris. L'autorité me prend complètement, ce n'est pas un terme qui me fait peur, qui m'inspire la crainte ou que je décide moi-même de suivre. Elle me saisit, comme Dieu, le premier, m'attire. L'« autorité » pourrait avoir comme synonyme le terme « paternité », et donc fécondité, génération, communication du *genus*, communication de la souche de vie, c'est-à-dire cet événement qui investit le moi, rendu différent par ce rapport. Ce terme « autorité » est suivi du terme « liberté », il engendre la liberté. Être fils, c'est être libre. »²³⁷

L'autorité est une paternité présente. Pour être « fils dans le Fils », pour être fils dans le Christ, non pas dans le Christ de notre esprit, mais dans le Christ réel, présent ici et maintenant, pour être ainsi introduits à la relation avec le père, il faut vivre une paternité présente : il faut une présence qui fait de nous des fils. Giussani affirme : « Avoir un père est une attitude permanente parce que cela appartient à l'histoire de la personne [à l'histoire de chacun, puisque tout le monde a eu un père. Mais voici le point essentiel...]. Si, en 1954, je n'étais pas entré au lycée Berchet et si j'étais entré dans un autre lycée, cela aurait été une tout autre histoire. L'attitude est permanente, mais la génération (ce qu'il y a d'intéressant dans la paternité) est présence, c'est quelque chose de présent ». ²³⁸

²³⁷ Cf. L. Giussani, « La gioia, la letizia e l'audacia. Nessuno genera, se non è generato », *Tracce-Litterae communionis*, n°6, 1997, p. II.

²³⁸ *Ibidem*, p. IV.

Notre personnalité ne fleurit et ne devient vraiment créative que dans la filiation, uniquement si elle vit l'expérience d'être générée. « *Nul ne génère s'il n'est généré. Pas "s'il n'a pas été généré", mais "s'il n'est pas généré".* Ce concept de paternité est le concept le plus combattu par toute la culture des Lumières »,²³⁹ comme bien souvent par les chrétiens eux-mêmes, par nous qui avons eu la grâce de rencontrer le charisme donné à don Giussani, par lequel nous avons pu découvrir tout cela de manière nouvelle et vibrante.

« On ne peut être père, engendrer, si on n'a personne comme père. Pas [attention] si "on n'a pas eu" [de père], mais si on "n'a" [au présent] personne comme père. Car si on n'a personne comme père, cela veut dire qu'il ne s'agit pas d'un événement, [...] il n'y a pas de génération. *La génération est un acte présent* ». ²⁴⁰

Jésus nous introduit dans sa familiarité avec le Père en nous appelant à vivre une paternité présente dans la compagnie dans laquelle il nous a attirés. Cette paternité est la voie par laquelle le rapport propre de Jésus avec le Père devient le nôtre, le tien et le mien. Pour qu'une telle nouveauté se produise, pour que le rapport avec le Père envahisse totalement notre vie, au point de devenir le paramètre de chacune de nos pensées et de nos actions, même de la plus ordinaire et banale, il faut donc une paternité *maintenant*, c'est-à-dire qu'il faut être générés maintenant par une présence dans laquelle le Christ devient réalité expérimentable, évidente et persuasive : on ne peut être fils dans le Fils, si ce n'est en étant générés *maintenant*. Sans une telle génération dans le présent, la relation avec

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ *Ibidem*, p. II-IV.

le Père ne pourra pas devenir en nous conscience et vie, et aucun effort n'aura le pouvoir de nous arracher au néant.

Giussani a souligné de manière incomparable la nécessité essentielle de ce « maintenant » : « L'événement ne désigne pas seulement quelque chose qui a eu lieu et par lequel tout a commencé, mais ce qui suscite le présent, ce qui définit le présent, lui donne son contenu et le rend possible. Ce que l'on sait ou ce que l'on a devient expérience si ce que l'on sait ou que l'on a est quelque chose qui nous est donné maintenant : s'il y a une main qui nous le tend maintenant, un visage qui vient maintenant à notre rencontre, du sang qui court maintenant, une résurrection qui se produit maintenant. En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! Notre moi ne peut être mêlé, ému, c'est-à-dire changé, que par un fait contemporain : un événement. Le Christ est quelque chose qui m'arrive en ce moment. Alors, pour que ce que nous savons – le Christ et tout le discours sur le Christ – soit une expérience, il faut qu'il y ait un présent qui nous provoque et nous heurte : un présent comme ce fut un présent pour André et Jean. Le christianisme, le Christ, est exactement ce qu'il a été pour André et Jean quand ils l'ont suivi : imaginez quand il s'est retourné, et combien ils ont été touchés ! Et lorsqu'ils sont allés chez lui... C'est toujours ainsi jusqu'à maintenant, jusqu'à présent ! ».²⁴¹

Toutefois, cette paternité présente ne suffit pas, il faut que je sois disposé à me laisser générer par elle. Toute la fécondité de notre vie dépend de la disponibilité à être fils. « C'est ce que disait Jésus à Nicodème : "Il faut que tu

²⁴¹ L. Giussani, Texte de l'affiche de Pâques 2011 de Communion et Libération.

naissances à nouveau”. “Comment ? Naître à nouveau ? Dois-je retourner dans le sein de ma mère pour renaître ?” “Celui qui ne naît pas à nouveau ne peut pas comprendre la vérité de la réalité, la vérité des choses.” Cette forme de compréhension est une nouvelle naissance. »²⁴² Celui qui accepte de le suivre, en devenant fils, sera surpris par la nouveauté qui commence à se produire dans sa vie.

3. L'obéissance

Cependant, Giussani nous incite à faire un pas de plus, qu'il considère décisif pour faire grandir une nouvelle conscience de soi. Nous avons dit que se convertir, c'est recouvrer la *foi* comme *reconnaissance*, comme intelligence de la nouveauté en nous et parmi nous, et comme *obéissance*. Nous avons promis de revenir sur ce deuxième terme.

« L'obéissance à laquelle cette intelligence nous amène comporte un aspect de fourches caudines, en quelque sorte, sous lesquelles il faut passer, un pilier dont elle doit inévitablement tenir compte : elle doit prendre en compte ce que l'on appelle “autorité”. Si ce que je vais rappeler vaut pour l'autorité de l'Église faite par le Christ, à savoir l'Évêque uni aux autres et au Pape, cela vaut aussi par analogie, par application à des degrés inférieurs mais bien réels et essentiels sur le plan pédagogique, pour toute présence du facteur “autorité”, d'une autorité morale dans la vie chrétienne. »²⁴³

²⁴² L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, op. cit., p. 130.

²⁴³ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

Il s'agit d'être vigilants sur ce point, car « sans ce signe » de l'autorité, « il n'y aurait pas de compagnie parmi nous, il n'y aurait pas de mystère de l'Église, il n'y aurait pas de peuple nouveau en marche dans le monde, pour le bien du monde : sans autorité, il n'y aurait pas la nouveauté que le Christ nous a appelés à vivre ensemble ». ²⁴⁴

Dans le chemin de conversion dont il parlait en 1975, Giussani observe que « le rapport avec l'élément de l'autorité morale, ou autorité, est essentiel sur le plan pédagogique : en négligeant ce facteur, on devient comme la poussière que le vent jette et disperse sur toute la face de la terre, on redevient des enfants fluctuants, comme le dit saint Paul dans le deuxième chapitre de la Lettre aux Colossiens : "...nous laissant secouer et mener à la dérive par tous les courants d'idées, au gré des hommes qui emploient la ruse pour nous entraîner dans l'erreur" ». Par conséquent, poursuit-il, « l'autorité parmi nous n'est pas une opinion culturelle à débattre, ce n'est pas la proposition d'une opinion comme une autre : la fonction de l'autorité est une proposition dans laquelle se joue l'unité de toute notre expérience humaine et chrétienne ». ²⁴⁵

Dans le passage qui suit sont soulignées à la fois la nature de l'autorité et la nature de la relation à laquelle celle-ci appelle en conséquence chacun de nous : « L'autorité, dans la mesure où elle propose une expérience de vie jusque dans le détail, demande de mettre en jeu toute notre personne : l'autorité est le signe suprême du Mys-

²⁴⁴ L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo*, op. cit., p. 229.

²⁴⁵ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

tère, du Mystère dans le dessein du Père. C'est le signe suprême du Mystère parmi nous, comme histoire en devenir, en évolution, comme histoire qui se déroule ». C'est pourquoi, puisque l'autorité est le signe suprême du Mystère qui se trouve parmi nous, « la dévotion attentive envers la fonction de l'autorité est une obéissance, on la vit par obéissance au Seigneur, et non parce qu'on s'y retrouve dans une discussion, et face à l'autorité, c'est donc la foi qui entre en jeu. Il ne peut donc pas y avoir parmi nous d'autorité morale en dehors d'une fidélité réelle à l'unité de tout le mouvement ; de même, par analogie, le mouvement n'aurait aucune autorité morale s'il ne s'efforçait pas de vivre profondément cette dévotion à l'autorité voulue par le Christ ».²⁴⁶

Ce passage nous propose également les signes, les critères pour reconnaître et évaluer toute « autorité morale » à l'intérieur de la compagnie chrétienne dans laquelle nous sommes impliqués. Giussani est très précis dans la description. « Ce que nous disons du mouvement est toujours pédagogique. C'est une tentative pédagogique de notre part pour faire mûrir le sens de l'Église dans notre vie : [le mouvement] est l'expérience que le Seigneur nous a appelés à vivre dans ce but. Aussi, une position d'autorité qui ne se situe pas à l'intérieur d'une fidélité profonde à la vie de tout le mouvement, de l'unité du mouvement, et qui n'est pas ressentie et perçue à l'intérieur de celle-ci, ne tient pas, elle n'est pas suivie. Ou alors, si elle parvient à se faire suivre, elle est despotique, elle se maintient par despotisme, elle est donc aliénante, elle s'impose, en quelque sorte. L'autorité comprise de fa-

²⁴⁶ *Ibid.*

çon mondaine est une pierre d'achoppement, et non de construction. »²⁴⁷

L'autorité authentique est un facteur essentiel de construction. L'autorité comprise de façon mondaine, c'est-à-dire comprise comme pouvoir, est un despotisme aliénant, une pierre d'achoppement qui ne construit pas. Il s'agit là d'observations qui dépassent le cadre d'une expérience chrétienne. Nous parlons en effet d'un besoin et d'une dimension qui concernent chacun, croyant ou non. Ce qui se produit dans le christianisme est une intensification de la dynamique humaine, qui s'y réalise pleinement. Au-delà des personnes spécifiques, une autorité authentique (*auctoritas*, « ce qui fait grandir ») est alors un facteur indispensable à la croissance du moi, à la construction d'une personnalité. L'expérience de l'autorité s'annonce dans notre vie comme la rencontre avec une personne riche en conscience de la réalité, qui nous introduit aux circonstances dans leur ensemble ; elle incarne une « hypothèse de sens » pour les interpréter et les affronter convenablement, tout en nous appelant en même temps à mettre cette hypothèse à l'épreuve, à en vérifier, à la première personne, la consistance. Giussani va donc jusqu'à affirmer : « L'autorité est en un certain sens mon "moi" le plus vrai. Souvent, au contraire, l'autorité est proposée et ressentie comme quelque chose d'étranger, qui "s'ajoute" à l'individu. L'autorité reste extérieure à la conscience, même lorsque cette limite est acceptée avec dévotion ».²⁴⁸

²⁴⁷ *Ibid.*

²⁴⁸ L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 86.

Lorsque ce sentiment d'étrangeté domine, l'autorité est perçue comme un obstacle à la croissance du moi, et non comme un facteur de son développement. C'est à cause de cette étrangeté, encouragée et vécue, observe Giussani, que « la culture d'aujourd'hui considère que suivre une personne ne peut suffire pour connaître, et changer, soi-même et la réalité. À notre époque, la personne n'est pas considérée comme un instrument de connaissance et de changement, car tous deux sont compris de façon réductrice : la première comme une réflexion analytique et théorique, et le second comme une praxis et une application de règles. Au contraire, c'est précisément en suivant la présence exceptionnelle de Jésus que Jean et André, les deux premiers qui l'ont rencontré, ont appris à connaître de manière différente eux-mêmes et la réalité, à changer et à la changer. Dès l'instant de cette première rencontre, la méthode a commencé à se développer dans le temps ».²⁴⁹

Camus, dans l'intense narration autobiographique qu'est *Le premier homme*, nous offre un témoignage de l'exigence constitutive d'une autorité qui ne s'ajoute pas extérieurement au moi, d'une autorité qui est une paternité. « J'ai essayé de trouver moi-même, dès le début, tout enfant, ce qui était bien et ce qui était mal – puisque personne autour de moi ne pouvait me le dire. Et puis je reconnais, maintenant que tout m'abandonne, que j'ai besoin que quelqu'un me montre la voie [...], non selon le pouvoir, mais selon l'autorité, j'ai besoin de mon père. »²⁵⁰

²⁴⁹ L. Giussani, « De la foi vient la méthode », *Traces-Litterae Communionis*, janvier 2009, p. III-V.

²⁵⁰ A. Camus, *Le premier homme*, Gallimard, Paris 1994, p. 47.

C'est ce qui s'accomplit dans l'expérience chrétienne, en se révélant dans toute son essentialité. « Pour construire, il faut un terrain solide, absolument stable, autrement on ne parvient pas à construire. Et qu'avons-nous de solide et de sûr, en dehors du mystère du Christ qui est parmi nous et dont nous sommes certains par l'immanence dans son Église, par l'obéissance à l'autorité de cette Église, qui nous a tant coûté et nous coûtera encore plus ? »²⁵¹

Après avoir souligné l'obéissance, Giussani (nous avons vu que nous sommes en 1975, mais ses paroles conservent toute leur pertinence dans notre situation) revient sur le point de départ de sa réflexion, en mettant ses interlocuteurs en garde contre une antithèse : celle qui existe entre la recherche de sa propre satisfaction et la recherche de sa propre conversion. « J'aimerais alors que vous réfléchissiez tous soigneusement à cette antithèse, à laquelle j'attribue le danger d'une séparation entre la racine qui alimente, la source qui alimente en nous l'intelligence de la foi et la volonté, l'énergie d'engagement chrétien, et toute l'activité qui nous est demandée par les circonstances historiques dans lesquelles le bon Dieu nous fait vivre. Nous avons malheureusement reçu en partage une période où l'on ne peut pas rester dans son fauteuil, parce que c'est une période où la maison brûle. La maison humaine brûle. Bien. Dans cette antithèse, je vois le danger de favoriser la dissociation entre la racine et la floraison de la plante, si bien que la plante, détachée de la racine, est destinée à se dessécher : c'est

²⁵¹ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

l'antithèse entre une présence dans le mouvement, dans la communauté, dans la vie chrétienne en tant que telle, comme recherche d'une satisfaction personnelle, et la recherche, au contraire, de sa propre conversion. »²⁵²

La radicalité et la clarté de l'antithèse facilitent la confrontation avec nous-mêmes, et la rendent d'une certaine manière inévitable. Le danger qui reste une tentation pour chacun de nous, c'est de dériver dans « la recherche d'une affirmation de soi selon ce que l'on pense, ce que l'on sent, ce qui intéresse, au lieu d'une conversion dans les critères de ce que l'on pense, de ce que l'on sent et de ce qui intéresse. Ce n'est pas pour rien que le Seigneur a employé en premier le terme "*metànoia*" : il faut changer de critères d'évaluation. La valeur de la vie, et donc la valeur du mouvement, de la communauté, la valeur de notre engagement dans CL ne vient pas de ce qu'il satisfait des intérêts importants pour toi (parce qu'il t'apporte de l'estime, des amitiés, une copine, un copain, ou qu'il te permet de faire passer tes idées), mais la valeur réside dans la conversion à la foi qui se fait [en toi]. C'est donc de cela qu'il faut parler ». ²⁵³

4. « Le centuple ici-bas »

La manière la plus simple d'être incités à la conversion, pour nous comme pour les autres, passe par les témoignages de vie qui nous arrivent. Je me permets

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ *Ibid.*

d'en proposer deux, tirés de ceux qui, par grâce, nous entourent en nombre.

Avant que n'éclate la pandémie, j'ai reçu cette lettre qui nous apporte un exemple simple de la conversion permanente dont nous parlons.

« L'année dernière a été assez dure. Mon mari et moi étions totalement engloutis par nos nouveaux postes de travail, et au bout d'un moment, nous nous sommes rendu compte que nous nous perdions : nous ne faisons que survivre, au point d'avoir de sérieuses difficultés dans notre relation. Nous avons peu de temps pour faire les choses, très peu d'amis, et pour la plupart très distants. À un moment donné, nous avons dû nous arrêter pour nous demander ce qui s'était perdu. Nous avons décidé de reculer d'un pas dans nos carrières respectives, et de recommencer à faire l'École de communauté,²⁵⁴ que nous avons laissée de côté pendant des mois. Pour pouvoir aller ensemble à l'École de communauté, nous avons dû prendre une baby-sitter (dont le coût s'ajoutait à ce que nous dépensions pour payer la personne qui gardait nos enfants la journée) et décider d'employer de cette manière la seule soirée que nous pouvions passer ensemble. Nous avons immédiatement constaté que nous étions plus heureux en allant à l'École de communauté : c'était évident, et c'était quelque chose d'utile aussi pour notre relation. J'ai été surprise par l'accueil que nous y avons reçu et que je n'aurais jamais imaginé ; chaque semaine, je m'étonne des nouveaux venus. La manière dont beaucoup de participants parlent de leur rencontre

²⁵⁴ L'auteur se réfère à la catéchèse permanente du mouvement Communion et Libération.

avec le Christ à chaque moment de leur chemin ou les questions qu'ils se posent sont pour moi l'occasion de rencontrer à nouveau cette même Présence qui nous a conquis au départ. Cela se produit à nouveau, pour moi ! Après quinze ans passés dans le mouvement, je ne m'étais jamais sentie aussi heureuse d'aller à l'École de communauté. C'est un travail que nous essayons de faire aussi pendant la semaine et qui éclaire nos journées. L'École de communauté m'apprend à regarder la réalité de façon différente, plus vraie, plus entière. Depuis que nous avons recommencé à suivre, nous nous trouvons plus ouverts vis-à-vis des personnes que nous rencontrons, car nous désirons reconnaître en chacune le reflet de Sa présence, et nous désirons vivre en toute chose la même plénitude du cœur. Ce regard plein de compassion et de sympathie à mon égard, qui est la manière dont le Christ est entré dans ma vie, est la seule chose qui corresponde vraiment à mon désir réel. Tout le reste vient après. Et nous nous sommes aperçus que nous pouvons en découvrir partout le reflet justement parce que la première rencontre se renouvelle. Elle a maintenant de nombreux visages ! Quel enthousiasme, de voir Sa compagnie en nos voisins, le prêtre de notre paroisse, nos collègues ou les petites choses qui nous aident simplement en se produisant. Le travail que nous avons fait cette année, en suivant, a été précieux : nous avons reconnu ce qui nous soutient réellement, avec une foi plus mûre, plus consciente, adulte, libre et joyeuse. Merci de nous avoir aidés à parcourir ce chemin de découverte et de conscience : "Sans moi, vous ne pouvez rien faire", dit Jésus lors de la dernière cène. Nous pouvons répéter, grâce à l'expérience que nous vivons, que c'est vrai ».

Comme l'écrit Saint Bernard, « nous ne saurions conserver sans [Dieu] ce que nous ne pouvons tenir que de lui ». ²⁵⁵ Autrement dit, si Sa présence ne survient pas à nouveau, et si nous ne la suivons pas, nous ne pouvons reproduire ces fruits que nous avons pourtant goûtés. Le chemin vers le vrai est une expérience : là réside tout entier le génie de la méthode éducative de Giussani.

J'aimerais proposer un deuxième témoignage, intéressant par la nouveauté de vie qu'il révèle. C'est celui d'une jeune femme qui ne parvient pas à avoir d'enfants. « Il y a quatre ans, je me suis mariée, et mon mari et moi avons immédiatement commencé à vouloir un enfant, qui n'est pas encore venu. Il y a eu des moments vraiment difficiles, où les larmes étaient à l'ordre du jour et personne, ni mon mari ni mes amis, ne parvenait à me calmer. Pour moi, tout dépendait de cet enfant qui n'arrivait pas. J'associais la totalité de ma vie à quelque chose de partiel, comme si la seule possibilité de bonheur pour moi passait par la réponse que j'imaginai moi-même pour mon désir de maternité. Mon mari a fini par me dire : "Écoute, allons voir le prêtre qui nous a mariés". Sachant que l'une des premières questions que celui-ci me poserait était de savoir si j'avais été fidèle à l'École de communauté, j'ai pris les devants et je me suis mise à lire le texte pour ne pas lui répondre toujours par la négative. Nous lisions *Pourquoi l'Église*. Dans un passage, Giussani écrit : "La fonction de l'Église dans l'his-

²⁵⁵ Saint Bernard de Clairvaux, « Premier sermon "Celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut, reposera en sûreté sous la protection du Dieu du ciel (Psal. XC, 1)" », in *Œuvres complètes de saint Bernard*, t. 3, Louis de Vivès, Paris 1866.

toire est [...] le rappel maternel à la réalité des choses : l'homme dépend de Dieu [...]. Si la conscience de la dépendance originelle [...] est vécue, tous les problèmes se placent dans une position qui facilite leur solution. [...] De fait, il s'agirait d'un regard tourné vers Quelque chose de plus grand que le problème en soi, et qui pourrait mettre toute chose dans la perspective d'un chemin favorable.²⁵⁶ Quelle bouffée d'air ! J'étais avant tout entourée par mon mari et mes amis. Un jour, une amie m'a appelée et, en parlant d'elle, elle m'a dit : "Tu tombes enceinte et tu es heureuse, mais ensuite, tu t'aperçois que même cela ne te suffit pas. Ce qui compte, c'est ce sur quoi nous fondons notre vie". Immédiatement, de façon inexplicable, j'ai cessé de pleurer, d'un jour à l'autre. C'est moi qui ai changé, je suis sereine, au point que je peux raconter tout cela sans pleurer : ce ne sont pas des définitions qui m'ont changée, mais des visages et des faits. Je me suis retrouvée en marche, avec un regard nouveau sur mes difficultés, même si elles sont toujours là. Je trouve en moi une joie qui ne vient pas de moi, qui me permet de m'abandonner complètement au dessein d'un Autre et qui, au fond, me remplit de gratitude. La difficulté est là et elle reste, mais je peux la regarder sereinement. Saint Augustin disait : "Mon cœur est inquiet tant qu'il ne repose en Toi". Il faut qu'un Autre remplisse ma vie pour que je lâche prise sur ce que j'ai en tête. Je ne peux supprimer mon désir, parce qu'il existe. Mais maintenant, je ne tombe plus dans la prétention que la réponse arrive comme je la pense : je suis dans l'attente qu'un Autre réponde à mon désir, je suis attentive pour saisir la réponse. Si je repars du Christ, cette

²⁵⁶ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit, p. 193, 195-196.

difficulté n'est plus un poids qui m'écrase. Dès que je me détache du Christ, l'angoisse et la peur reviennent, mes pensées prennent le dessus, les larmes l'emportent ; quand je pars de Sa présence, le jugement dominant est, au contraire, cette joie, cette paix fondamentale qui a envahi ma vie. Et en regardant toute ma vie, je sais que le Christ ne me trompe pas. Quand je décide de partir à nouveau du Christ, Sa présence rend ma vie plus vraie, plus savoureuse, plus humaine, plus belle. C'est un miracle, à mes yeux à et à ceux des autres ».

Comment ne pas rester en silence, émerveillés, devant un tel témoignage d'humanité changée par la rencontre avec la présence charnelle du Christ ! Une affirmation de Giussani nous aide à en dégager toute la portée : « Le Christ n'est pas venu pour dire : "Celui qui me suit satisfera tous ses caprices, ses pensées, ses intérêts". Non ! Il a dit : "Celui qui me suit doit changer de critères, il doit commencer à modifier ses critères d'évaluation, de valeur, de jugement de valeur". Si nous le faisons, nous aurons ensuite le centuple, et même pour ce que nous pensions perdre. "Celui qui me suit aura la vie éternelle et le centuple ici-bas". Il n'y a pas au monde de proposition plus claire et plus nette que celle-ci, car elle nous défie expérimentalement. "Celui qui me suit sera plus, il trouvera plus, cent fois plus". Mais "celui qui me suit", attention ! »²⁵⁷

Celui qui accepte de Le suivre, d'être fils dans le Fils, devient un sujet nouveau, « un acteur nouveau sur la scène du monde »,²⁵⁸ selon les paroles de don Giussani

²⁵⁷ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

²⁵⁸ L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 23-25.

au Synode des Évêques sur les laïcs en 1987.

Cette nouveauté est notre mission dans le monde. « Le sens de notre présence personnelle et collective dans le monde, notre capacité de rencontrer l'homme, la capacité de rencontre qui est la nôtre, se fonde sur une nouveauté, une nouveauté de vie qui est une expérience aujourd'hui. C'est uniquement si nous faisons l'expérience aujourd'hui de la relation avec le Christ et de la nouvelle relation entre nous à cause de Sa présence, c'est uniquement si nous faisons cette expérience aujourd'hui, que nous parvenons à créer davantage d'humanité autour de nous, davantage de paix entre les hommes qui nous entourent. »²⁵⁹

5. « Pour le monde, l'amour seul est digne de foi »

J'aimerais conclure par le vœu que Giussani adressait à ceux qui se trouvaient à Milan pour l'écouter en ce mois de septembre 1975, afin que chacun de nous puisse le conserver dans son cœur comme soutien sur le chemin quotidien qui nous attend : « Nous serons toujours dans les difficultés jusqu'au cou, morales et physiques, personnelles et sociales, mais nous ne nous effondrerons jamais, comme le dit saint Paul dans la Seconde Lettres aux Corinthiens, au chapitre quatre : "Nous portons le trésor de cette grâce du Christ dans des vases d'argile [c'est ainsi que Dieu a agi] ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient

²⁵⁹ FCL, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975.

à Dieu [elle ne vient pas de nous ; nous ne sommes pas forts, nous sommes d'argile]. En toute circonstance, nous sommes dans la détresse, mais sans être angoissés ; nous sommes déconcertés, mais non désespérés ; nous sommes pourchassés, mais non pas abandonnés ; terrassés, mais non pas anéantis. Toujours, nous portons, dans notre corps, la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre corps", et donc dans ce monde ». ²⁶⁰

Si nous restons fidèles à la grâce qui nous a rejoints à travers le charisme de don Giussani (nous qui avons été attirés par celui-ci et qui désirons le suivre), si nous vivons le mouvement comme une conversion personnelle à l'Événement présent, « centrés en Christ et dans l'Évangile », nous pourrions être « les mains, les pieds, les bras, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" », ²⁶¹ en collaborant avec le Pape à l'avenir de l'Église dans le monde, cet avenir prophétisé par Joseph Ratzinger dans le lointain Noël 1969 :

« Le futur de l'Église viendra de personnes profondément ancrées dans la foi, qui en vivent pleinement et purement. Il ne viendra pas de ceux qui se contentent de donner des recettes. Il ne viendra pas de ceux qui s'accommodent sans réfléchir du temps qui passe [...] Formulons cela de manière plus positive : le futur de l'Église, encore une fois, sera comme toujours remodelé par des saints. [...] De la crise actuelle émergera l'Église de demain –une Église qui aura beaucoup perdu. Elle sera de taille réduite et devra quasiment repar-

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, Place Saint-Pierre, 7 mars 2015.

tir de zéro. Elle ne sera plus à même de remplir tous les édifices construits pendant sa période prospère. Le nombre de fidèles se réduisant, elle perdra nombre de ses privilèges. Contrairement à une période antérieure, l'Église sera véritablement perçue comme une société de personnes volontaires, que l'on intègre librement et par choix. En tant que petite société, elle sera amenée à faire beaucoup plus souvent appel à l'initiative de ses membres. [...] Elle se recentrera sur la foi et la prière, et considérera à nouveau les sacrements comme étant une louange à Dieu et non un thème d'ergotages liturgiques. [...] On peut raisonnablement penser que tout cela va prendre du temps. Le processus va être long et fastidieux [...]. Mais quand les épreuves de cette période d'assainissement auront été surmontées, cette Église simplifiée et plus riche spirituellement en ressortira grandie et affermie. Les hommes évoluant dans un monde complètement planifié vont se retrouver extrêmement seuls. S'ils perdent totalement de vue Dieu, ils vont réellement ressentir l'horreur de leur pauvreté. Alors, ils verront le petit troupeau des croyants avec un regard nouveau. Ils le verront comme un espoir de quelque chose qui leur est aussi destiné, une réponse qu'ils avaient toujours secrètement cherchée. Pour moi, il est certain que l'Église va devoir affronter des périodes très difficiles. [...] Mais [l'Église] [...] va vivre un renouveau et redevenir la maison des hommes, où ils trouveront la vie et l'espoir en la vie éternelle ».²⁶²

En écho à cette « prophétie », à la perspective nouvelle qui s'ouvre devant nous en ce moment, Giussani affirmait moins de quinze ans plus tard : « Voilà un moment

²⁶² J. Ratzinger, *Foi et Avenir*, Mame, Paris 1971, p. 111 à 130.

où il serait beau de n'être que douze dans le monde entier ». ²⁶³ Il ne le disait pas par une sorte d'exclusivisme ou avec présomption, mais avec la conscience que nous sommes revenus au départ, au commencement de tout. Et, comme au commencement, la seule chose qui peut nous arracher au néant est l'expérience d'une nouveauté de vie aujourd'hui.

Seule cette nouveauté peut être crédible aujourd'hui. « Le grain de froment chrétien n'a une véritable fécondité formatrice que s'il ne s'enclot pas dans une forme particulière illusoire à côté d'autres formes du monde, se condamnant ainsi à la stérilité, mais s'il se livre, à l'exemple de son Fondateur, et se sacrifie comme forme particulière, sans angoisse devant la perspective d'être abandonné et de s'abandonner lui-même. Car n'est digne de foi aux yeux du monde que l'amour. » ²⁶⁴

²⁶³ L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, Bur, Milan 2007, p. 396.

²⁶⁴ Cf. H.U. von Balthasar, *L'amour seul est digne de foi*, Parole et Silence, Paris 1999, p. 108.

Sommaire

INTRODUCTION **3**

CHAPITRE 1

LE NIHILISME COMME SITUATION EXISTENTIELLE **5**

1. Un soupçon sur la consistance de la réalité et sur la positivité de la vie 5
2. La perte d'un sens à la hauteur de la vie 10
3. La liberté face à un défi 15
4. Le désir est inextirpable 19
5. Un cri qui implique la réponse 22
6. Un « toi » qui accueille le cri 26

CAPÍTULO 2

« COMMENT LE COMBLER, CE GOUFFRE DE LA VIE ? » **29**

1. Tentatives insuffisantes 29
2. Notre humanité 37
3. « L'art de "sentir" l'homme tout entier » 42

CHAPITRE 3

«CARO CARDO SALUTIS» **47**

1. Une présence charnelle 47
2. Le Juif Jésus de Nazareth 55
3. Un événement 62
4. Pour détecter le vrai, une attention sincère suffit 72
5. Une reconnaissance qu'on appelle foi 74
6. Liberté et confiance 76

CHAPITRE 4

UN CHEMIN QUI DURE TOUTE LA VIE **81**

1. La nécessité de parcourir un chemin 81
2. La tentation de l'affirmation de soi 88
3. Conversion. Recouvrer constamment la foi 93

CHAPITRE 5

LE RAPPORT AVEC LE PÈRE **103**

1. Notre vie dépend d'un Autre 103
2. Suivre Jésus : être fils 113
3. Le mal est l'oubli 121

CHAPITRE 6

FILS DANS LE FILS **125**

1. À travers la compagnie des croyants. Le charisme 126
2. Autorité : une paternité présente 132
3. L'obéissance 138
4. « Le centuple ici-bas » 144
5. « Pour le monde, l'amour seul est digne de foi » 150

Dans ce volume, le président de la Fraternité de Communion et Libération se confronte à cette époque vertigineuse, où le néant pèse lourdement sur la vie de chacun, insinuant le soupçon sur la positivité de la vie et la cohérence ultime de la réalité, de sorte que tout semble s'achever dans le vide, y compris nous-mêmes. Ce contexte, paradoxalement, fait réémerger la conscience qu'il est insupportable de vivre sans signification et le désir indéfectible d'être désiré et aimé. Une confrontation fascinante avec les événements actuels et les tentatives insuffisantes de survivre, entre distraction et oubli.

La recherche d'une réponse à la hauteur du défi : un « toi » qui accueille le cri de notre humanité, en réveillant un amour pour nous-mêmes et notre vie. La rencontre avec une communauté chrétienne vivante qui rend fascinant notre chemin commun. Le témoignage d'une foi qui entre dans l'expérience présente, suscitant une connaissance et une affection nouvelles, une foi capable de valoriser tout ce qu'elle rencontre de vrai, de beau et de bon sur son chemin.

JULIÁN CARRÓN est né en 1950 à Navaconcejo (Espagne). Ordonné prêtre en 1975, il a été professeur d'Écriture Sainte à l'Université San Dámaso de Madrid. Depuis 2004 il s'est installé à Milan, appelé par don Giussani à partager avec lui la responsabilité de guider le mouvement de Communion et Libération. Il est Président de la Fraternité de Communion et Libération depuis le 19 mars 2005. À partir de l'année universitaire 2004-2005, il est professeur de théologie à l'Université Catholique du Sacré-Cœur de Milan. En 2015 paraît son livre *La beauté désarmée* (édition française en 2017), en 2017 *Où est Dieu ?* et en 2020 *Le réveil de l'humain*.